

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

JUDITH GAUTIER

SA VIE ET SON ŒUVRE

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
PRÉSENTÉE
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

MATHILDE CAMACHO

PARIS
LIBRAIRIE E. DROZ
25, RUE DE TOURNON

1939

JUDITH GAUTIER

SA VIE ET SON ŒUVRE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41551807_0064



Phot. Nadar.

Judith Gautier vers 1878.

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

JUDITH GAUTIER

SA VIE ET SON ŒUVRE

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
PRÉSENTÉE
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

MATHILDE CAMACHO

PARIS
LIBRAIRIE E. DROZ

25, RUE DE TOURNON

1939



A MONSIEUR LE PROFESSEUR GEORGES ASCOLI

Hommage respectueux.

Je tiens à exprimer ici ma profonde reconnaissance à M. Georges Ascoli qui m'a aidée dans mon travail par ses précieux conseils.

Je dois remercier bien vivement M. Lucien Descaves, de l'Académie Goncourt, qui a bien voulu ouvrir le cof-fret de ses souvenirs sur l'élection de Judith Gautier à l'Académie Goncourt ;

M. Samuel Loti-Viaud qui a eu l'extrême amabilité de me communiquer les lettres de Judith Gautier à Pierre Loti ;

M. Marcel Bouteron, Conservateur de la Bibliothèque de l'Institut et de la Collection Lovenjoul ; M. Fevret, Conservateur-adjoint de la Bibliothèque Nationale ;

M^{me} Rose Celli et M. Henry Malherbe.

Enfin, je remercie M^{me} Suzanne Meyer-Zundel qui a bien voulu me recevoir dans la villa de Judith Gautier à Saint-Enogat, où nous passâmes de longues heures à évoquer la vie de sa grande amie.

Je ne dois pas oublier non plus M. le Maire de Dinard et Céleste qui fut la servante dévouée de notre héroïne, et tous ceux qui, de près ou de loin, m'ont apporté aide et encouragement.

A tous, j'exprime mon souvenir reconnaissant.

M. C.

JUDITH GAUTIER

SA VIE ET SON ŒUVRE

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE

De grandes épopées d'amour et de batailles ; samourais aux lourdes armures et mandarins débonnaires ; princesses d'amour tragiques, ou sages et tendres ; amitiés rares et fidèles jusqu'à la mort ; sentiments de bonté profonde ; idéal de fraternité et de noblesse ; courage devant l'épreuve ; sagesse ; et pour décor : des eaux calmes où fleurissent des lotus ; des rues d'Asie en fête, à la foule joyeuse, aux couleurs vives ; papillons roses et fleurs de pêcheurs ; champs de roseaux ou rizières agités par une brise chaude ; soieries orientales brodées d'or et d'argent ; cygnes sauvages, telle est l'œuvre de Judith Gautier.

Belle, au profil de médaille grecque, fidèle, inspiratrice d'un grand génie, généreuse, vaillante, fuyant les applaudissements des foules, vivant dans les rêves de son âme asiatique, faisant continuellement mouvoir sur la scène de sa vie intérieure les créatures d'illusion forgées par son imagination puissante, tandis que ses mains expertes façonnaient et habillaient les marionnettes qui, sur la scène de son petit théâtre, symbolisaient les héros des légendes anciennes ; cœur largement ouvert à toutes les infortunes, intelligence pénétrante, prête à accueillir tout grand souffle spirituel ; impétueuse, mais tempérée

par une sagesse venue de l'Orient, « nostalgique, lointaine et vagabonde ¹ », comme perdue dans le rêve immense de la vie, telle fut Judith Gautier.

Son œuvre et sa vie sont inséparables. Sa prime jeunesse, son adolescence, sa vie de femme jusqu'à sa mort, montrent une admirable unité.

Éprise de grands ciels, de vastes espaces, de chants bizarres, de tam-tam de Bagdad ou de tambourin chinois, Judith Louise Charlotte Ernestine Gautier naquit provisoirement au milieu de l'été parisien, le 25 août 1845, au cinquième étage d'une maison de la rue Rougemont. Mais elle avait trouvé dès sa naissance le milieu favorable à ses rêves, puisqu'elle était la fille de Théophile Gautier. Cependant sa destinée ne devait la fixer dans son milieu familial que bien des années plus tard, car elle fut confiée, aussitôt après sa naissance, à sa nourrice. Sa mère, Italienne et cantatrice, faisant alors partie de l'illustre troupe des Italiens, où elle obtenait un certain succès, ne pouvait s'embarrasser d'un enfant ².

« J'ai commencé la vie par une passion », écrit Judith. « Aussi extraordinaire que cela puisse paraître, c'est cependant tout à fait certain, et cette passion, qui eut, comme toujours, ses joies et ses peines, aboutit à un chagrin dont la violence n'a jamais été, pour moi, égalée ³. »

Cette passion avait pour objet sa nourrice, Damon, une jeune femme de trente ans, mince, blonde, tendre et dévouée ; et son chagrin vint de leur séparation. Damon habitait avec son mari et ses quatre enfants, un humble logis aux Batignolles, impasse d'Antin : deux pièces et un

1. Henri de Régnier. *Les Nouvelles Littéraires*, 16 août 1930.

2. Ernesta Josephina Jacomina Grisi, née à Milan, débuta au Théâtre-Italien de Paris en 1838 par le rôle d'Adalgiste de la *Norma* et, l'année suivante, au Théâtre de la Reine à Londres, par le rôle de Sweathon d'*Anna Bolena*. Elle était douée alors d'une jolie voix de mezzo-soprano qu'une maladie longue et grave fit descendre au registre de contralto. Elle reparut à Paris de 1845 à 1850. Après une saison passée au Théâtre Saint-Hubert à Bruxelles, elle revint en 1853 au Théâtre-Italien de Paris.

3. *Le Collier des Jours*, Paris, Juven. 1902, p. 1.

cabinet noir et, sur le même palier, une autre chambre. Le père Damon était menuisier ; la fille aînée, Marie, était blanchisseuse et déjà en âge d'être mariée. Judith s'éveilla à la vie dans cette atmosphère simple et pauvre mais pleine de tendresse et d'amour. « Ma première rencontre avec moi-même eut lieu dans ce logis de ma nourrice, à l'époque où l'on commençait à me sevrer¹. »

Elle régnait sur tous comme une petite déesse. « L'enfant Jésus confié à une famille chrétienne n'eût certes pas été traité avec plus de dévotion et d'amour que je ne l'étais par cette famille. Je ne m'explique pas du tout la cause de cet engouement, qui ne se démentit jamais. Pour le père et pour la mère, leurs propres enfants reculèrent au second rang dans leur affection, et ceux-ci, sans en prendre ombrage, se firent mes esclaves soumis². »

Sa nourrice l'emmenait régulièrement rue Rougemont où sa famille habitait toujours. Elles allaient à pied et c'était là le seul attrait de la promenade, car la petite Judith ne s'intéressait pas du tout aux personnes qu'elles allaient voir. La voix du sang ne parlait pas en elle à cette époque et elle garda une assez longue rancune à son père, le bon et exubérant Théophile, qui s'était permis un jour de lui demander : « Veux-tu que je te colle au plafond avec un pain à cacheter³ ? » La surprise, la colère et l'indignation de l'enfant furent telles qu'elle emporta de cette scène un souvenir toujours vivant. Elle n'aimait guère plus sa mère qu'elle appelait « la dame à la grosse voix » et ne voulait plus retourner la voir.

Son caractère entier, déjà observateur, se manifesta de bonne heure. Dans sa jeune conscience elle avait senti la différence entre l'humble situation de sa famille adoptive et celle de ses parents. Ils étaient l'ennemi. Elle allait jusqu'à repousser toute caresse de leur part d'un geste brusque. Et, sans aucun scrupule, Judith volait les objets les plus hétéroclites, tout ce qu'elle pouvait, pour les don-

1. *Ibid.*, p. 4.

2. *Ibid.*, p. 9.

3. *Ibid.*, p. 18.

ner à sa « chérie » comme elle appelait sa nourrice. Elle volait pour rétablir l'équilibre. Elle travaillait pour la justice¹. Quelle était son indignation quand sa nourrice lui faisait rendre tout ce qu'elle avait amassé avec tant de soin !

Cependant sa vie s'écoulait paisible et heureuse. Le petit appartement, la cour de la maison, des courses à Paris, des promenades fréquentes à la barrière Monceau et, plus tard, du côté de Montmartre, dans une petite voiture construite par le père Damon et que traînait une jolie chèvre blanche, tout cela formait sa vie d'enfant. Mais deux grands chagrins devaient survenir et détruire cette joie fraîche et tranquille. La chèvre blanche mourut. « Savais-je ce qu'était la mort ? Jamais jusque-là je n'avais eu d'elle aucune notion ; mais elle est en nous et je crois qu'on la comprend d'emblée. J'avais bien le sentiment que c'était quelque chose de définitif ; que plus jamais la chèvre blanche ne traînerait ma voiture ; qu'elle ne m'appellerait plus, en bêlant, de sa logette, sous l'escalier ; que je n'entendrais plus les choes rapides de ses petits sabots sur les marches, quand elle s'échappait pour me rejoindre. J'étais consternée, mais sans cris et sans larmes². »

L'autre chagrin, beaucoup plus grand, fut une véritable catastrophe, subite et cruelle. Un jour, probablement après une visite rue Rougemont et sur le désir de ses parents, sa chérie partit seule et la laissa dans l'appartement familial. Le désespoir de Judith fut sans égal. Elle resta dans l'antichambre noire, assise sur une chaise, sanglotant continuellement, refusant toute nourriture, même une goutte d'eau. Ce sanglot désespéré devint un « hoquet saccadé et convulsif que rien ne pouvait arrêter ». Elle ne sut combien de temps elle resta ainsi, mais la délivrance arriva enfin. La nourrice, de son côté, tomba malade de chagrin : une fièvre violente accompagnée de délire. Le docteur ne répondait pas de sa vie si on ne lui rendait pas l'enfant, et il ne répondait pas non plus de l'enfant, elle

1. *Ibid.*, p. 20.

2. *Op. cit.*, p. 36.

aussi très malade. On fut bien forcé de renvoyer Judith chez sa chérie.

Hélas ! elle ne pouvait rester avec elle indéfiniment et il fallut bien, quelque temps après, arriver à l'heure douloureuse de la séparation finale. Mais cette fois-ci, ce fut avec précautions et transitions. Judith fut conduite non pas rue Rougemont mais à la campagne, au Grand-Mont-rouge, chez son grand-père, le père de Théophile. La campagne, les fleurs, les arbres la grisèrent, l'enthousiasmèrent, l'absorbèrent tellement que son chagrin fut moins violent. Mais pendant longtemps elle ne put aimer personne ; son cœur restait exclusif et n'avait rien à donner. Sa tendresse ne se réveillait que lorsque sa nourrice venait la voir. Pour les autres elle était aimable s'ils étaient bons, et elle se laissait embrasser, mais elle n'embrassait jamais et on ne pouvait pas lui faire dire qu'elle aimait ¹.

Malgré sa jeunesse, malgré cette séparation, Judith ne put jamais oublier Damon. Elle analyse ses sentiments d'enfant avec une admirable précision : « J'étais consciente de la sécurité délicieuse que me donnait le dévouement infatigable de ce cœur tout à moi ; elle était ma force, mon soutien, la réalisatrice de toutes les fantaisies qui ne m'étaient pas nuisibles. Jamais de résistance, une soumission enthousiaste ; les obstacles écartés devant moi, comme si la seule chose importante eût été de me laisser croître en liberté, sans entraves, ni influences. Aussi, étais-je bien vraiment moi, alors, et j'ai toujours gardé l'impression que ma vie la plus personnelle, la plus intime, la plus heureuse aussi, fut à cette époque de ma première enfance, où dans un milieu étroit et pauvre, une telle richesse d'amour me créait un royaume vaste et splendide. ² »

Quoique séparée de sa chère nourrice, Judith ne fut pas malheureuse dans son nouveau milieu. Le jardin, la prairie derrière la maison, la campagne tout autour étaient une source intarissable de joie. C'était en somme la première

1. *Le Collier des Jours*, pp. 45-46.

2. *Ibid.*, pp. 39-40.

fois que Judith était en contact avec la nature et cette nouvelle occupation l'absorbait entièrement. Depuis le début de son séjour chez son grand-père on lui avait laissé une très grande liberté, pour l'appriivoiser peu à peu. Elle se livrait, à travers la campagne, à des galopades de poulain sauvage qui l'entraînaient fort loin. Elle avait pour compagnons Nini, une petite fille de cinq à six ans, et son frère, un grand garçon de seize ans. Puis elle organisa une bande, dont elle était bien entendu le chef, avec d'autres enfants du voisinage, et c'étaient de longues excursions dont la direction et le but changeaient brusquement selon la fantaisie de Judith. « Ce fut alors une liberté complète », raconte-t-elle, « un vagabondage sans frein... Au retour de ces expéditions, je rentrais à la maison en coup de vent, comme une trombe, comme un orage. Les papiers volaient en l'air, les portes battaient, les chats disparaissaient sous le lit, tandis que, les cheveux emmêlés, les yeux fous, je me laissais tomber sur un siège avec un soupir. C'est à cette époque que l'on me donna le surnom bien mérité d'*Ouragan*, que j'ai gardé longtemps ¹. » Ensuite on ajouta le surnom de *Schabraque*, trouvé par le grand-père et qui, en patois du Midi, signifiait une fille d'allures désordonnées.

Quand on essaya, après quelque temps, de restreindre Judith dans ses courses folles et de lui imposer une discipline plus sévère, il était trop tard, et l'on dut se contenter d'une surveillance très imparfaite. Judith garda toute sa vie cet amour intense de la liberté. Toute contrainte, toute discipline extérieure la faisait souffrir et elle se révoltait ou se repliait sur elle-même. Il lui fallait une atmosphère d'indépendance pour s'épanouir et pour vivre heureuse.

Le vieux grand-père essaya bien pourtant, lui aussi, d'imposer sa volonté car il était sévère et habitué à voir ses deux filles plier devant lui. Judith cependant lui tenait tête et, s'il était autoritaire et d'un caractère violent, elle était entêtée et difficile à manier, ne cédant jamais à une

1. *Ibid.*, pp. 54 et 56.

pression extérieure. Pourtant le père Gautier était terrible et aurait pu intimider un autre enfant. Il était grand et sec, le teint brun, la voix forte, toujours armé d'une grosse canne à pomme d'argent ¹. Il était de Gascogne et quand il se mettait en colère, il grondait plus facilement dans la langue pittoresque de son pays. D'une famille aisée, il avait dû cependant, à un moment de sa vie, prendre un emploi, d'abord comme fonctionnaire du cadastre à Tarbes, ensuite comme chef de bureau à l'octroi de Passy. Une mince retraite lui permettait de vivre dans cette petite maison sur la route de Châtillon. Il restait presque tout le temps dans sa chambre, assis dans un fauteuil près de la cheminée, lisant un livre ou un journal. Ses chats, en nombre vraiment excessif, étaient ses compagnons favoris et communiquaient à sa chambre une forte et désagréable odeur. On leur avait abandonné une bergère qui occupait presque tout le centre de la pièce, et où ils couchaient tous ensemble.

Judith partageait la chambre de ses deux tantes. C'est là que se trouvaient réunis tous les restes de l'ancienne aisance : « des gros meubles de style Empire, des rideaux de lampas, des coussins à bande de tapisserie, une garniture de cheminée lapis et or ². » Un portrait de grandeur naturelle de M^{me} Gautier, morte depuis longtemps, ornait le mur principal. Elle était bien différente de ses enfants et de ses petits-enfants : « blonde, au nez aquilin, aux yeux bleus, à la peau rosée. » Elle était de situation modeste, mais on disait qu'elle avait du sang bourbon qui lui venait du comte d'Artois et que ce n'était pas par pur hasard qu'elle avait le type bourbonien très marqué.

Lili et Zoé, les deux tantes de Judith, avaient déjà dépassé la trentaine. Elles soignaient leur père avec un dévouement résigné et s'occupaient de la maison. « Au premier aspect, elles semblaient à peu près pareilles ; il y avait pourtant des différences : Tante Lili avait un nez long, gros du bout, de tout petits yeux et la bouche trop

1. *Ibid.*, pp. 44-45.

2. *Le Collier des Jours*, p. 52.

grande, tandis que tante Zoé, qui ressemblait à son père, avait le nez court, les yeux ronds et la bouche mince. Leurs cheveux noirs étaient ondulés et ramassés derrière la nuque en un simple chignon. Une robe noire et plate, avec un volant dans le bas, les habillait toutes les deux de même¹. »

Ses tantes n'étaient que des compagnes pour Judith, qui s'entendait très bien avec elles tant qu'elles n'essayaient pas de lui imposer une discipline. Elle n'admettait pas qu'on la grondât et elle essayait toujours d'échapper aux punitions. Un jour, ce fut une véritable révolte : sa tante Zoé voulait la fouetter. « Ce fut une scène impossible, une lutte où je ne fus pas vaincue. Assise par terre, cramponnée au pied d'une commode, j'envoyais des coups de pieds forcenés, en poussant de tels cris que les rares passants de la route de Châtillon s'ameutaient, croyant à un égorgement... je me défendais, mais je n'avais aucunement l'idée de demander grâce, ni de m'humilier. Je ne voulais pas être punie, pas plus que je ne désirais des caresses². »

Judith n'avait peur de rien, sauf de l'obscurité et elle endurait des privations et même la souffrance physique sans se plaindre. Une fois, en jouant avec ses camarades, elle se foula dangereusement le bras. Cela lui fit horriblement mal, mais parce que c'était de sa faute elle ne cria pas et ne pleura pas. Rodolpho, un ami de la famille, dut la porter jusque chez elle tant elle était affaiblie par le choc. Il faisait déjà nuit et les étoiles commençaient à briller. Judith garda de cette nuit un souvenir ineffaçable. « J'endurais patiemment la douleur lancinante et le poids effrayant de mon bras, qui me semblait changé en pierre. J'avais un peu honte d'être portée, mais je sentais bien que c'était trop lourd, que je ne pourrais pas marcher...

1. *Ibid.*, p. 45. Bien des années après, lors du mariage de Judith, les Goncourt font une bonne description de ces deux sœurs. « Les deux sœurs, les deux vieilles filles, qui semblent avoir oublié depuis longtemps qu'elles sont des femmes, les cheveux dépeignés, le corps perdu dans une blouse sans forme, enfin de ces créatures qu'on voit au second plan des familles, effacées et dévouées, de beaux types à étudier pour un descendant de Balzac. » *Journal des Goncourt*, Paris, Charpentier-Fasquelle, 1935, vol. III, juin 1866, p. 55.

2. *Le Collier des Jours*, p. 84.

La tête renversée sur le bras qui me soutenait, j'étais on ne peut mieux placée pour voir le ciel, et je crois que ce fut ce soir-là pour la première fois que je regardai les étoiles... Rodolphe, comme s'il eût parlé à une grande personne, se mit à m'expliquer le ciel, l'infini de l'espace, les innombrables soleils. Était-ce la fièvre qui m'aida à comprendre ? Mais ce fut comme si on avait brusquement déchiré un rideau devant tout cet inconnu, qui m'intéressa si passionnément plus tard ¹. L'impression fut grande et profonde ; jamais je ne me suis souvenue de cette première souffrance physique, endurée ce jour-là, sans qu'elle fût aussitôt voilée par cette splendeur : la première vision des étoiles ². »

Mais dans ses moments de tranquillité, lorsqu'elle ne courait pas le jardin et la campagne avec ses camarades, la grande joie de Judith était de faire vivre tout un monde de marionnettes, manifestant déjà ce qui devait devenir plus tard son amour pour l'art dramatique. Elle allait dévaliser les épiciers, achetant de petites poupées à ressort qui ne coûtaient qu'un sou et quelquefois même, deux pour un sou. Tout son argent passait dans cet achat de petites poupées. C'était son seul jouet, elle n'en voulait pas d'autre. « J'habillais tout ce petit monde », racontait-elle, « avec des bouts de chiffon et même des bouts de papiers, et je les groupais de toutes sortes de façons. J'imitais les baptêmes, les processions de la Fête-Dieu, les funérailles ; toutes choses dont l'église m'avait donné le spectacle ; ou bien j'inventais des scènes, des batailles, des danses d'une haute fantaisie ³ ». Beau prélude pour celle qui devait des années plus tard donner la première représentation de *Parsifal* à Paris dans son théâtre de marionnettes.

Quoique Judith n'eût guère que cinq ans, son grand-

1. Elle devait, en effet, faire une étude assez approfondie de l'astronomie, plus tard à Neuilly, quand elle habitait avec Théophile. Il lui donna même, pour la récompenser de son bon travail, un beau télescope et Judith passait souvent de longs moments, la nuit, pendant que tous les autres dormaient, à étudier le ciel.

2. *Le Collier des Jours*, pp. 94-95.

3. *Ibid.*, p. 88.

père entreprit de lui apprendre à lire et à écrire. Ce ne fut pas très difficile. Judith avait une mémoire excellente, une curiosité et une intelligence très vives. Mais il ne fallait pas que la leçon durât trop longtemps, car il lui était pénible de rester immobile ; et elle avait sa méthode toute à elle pour étudier. Elle gambadait de chambre en chambre, courait dans le jardin, et apprenait ainsi ses leçons. Le grand-père grondait parfois, mais Judith apprenait si bien qu'il finissait pardire : « La mâtime, elle apprend en jouant mieux qu'une autre qui se donnerait de la peine ¹. » Au lieu d'apprendre les fables et les contes ordinaires pour les enfants, elle apprenait les poèmes de son père. Le père Gautier était si fier de son fils qu'il voulait que Judith comprît et aimât le célèbre poète. « Moi je suis son père, toi, tu es sa fille », disait-il. « Il faut tâcher de lui faire honneur. Ce ne sera pas en gaminant sur les routes... Que diable ! tâche d'apprendre à écrire, au moins, pour pouvoir tracer son nom ². »

Ce père qu'elle ne voyait que rarement intéressait peu la turbulante Judith. Elle ne se souvenait pas très bien de lui et ne le connaissait pour ainsi dire pas. Elle n'allait jamais rue Rougemont ; lui, ne venait pas à Montrouge. Elle eut pourtant l'occasion de le voir et de l'observer pendant une série de dîners mensuels donnés par des amis en l'honneur de Théophile. Judith, conduite par une de ses tantes, y assistait, silencieuse et solennelle. Quand le dîner, délicieux et soigné, n'occupait pas toute son attention, elle examinait Théophile minutieusement pour découvrir « ce qu'il avait de particulier, qui le rendait si admirable ». Ses observations ne lui révélaient que bien peu de choses. « Je trouvais, » dit-elle, « qu'il était bien habillé, qu'il avait la figure plus blanche et les cheveux plus luisants que tous les autres ; qu'il riait en penchant sa tête de côté et que son monocle tombait toujours. Là se bornaient mes découvertes ³ ». Ce ne fut que beaucoup plus

1. *Le Collier des Jours*, p. 65.

2. *Ibid.*, p. 71.

3. *Ibid.*, p. 74.

tard, quand elle vécut définitivement avec sa famille, qu'elle put connaître et comprendre son père. Ce fut une révélation. Elle eut alors pour lui un véritable culte, une adoration et une admiration profondes, qu'elle garda toute sa vie ; et Théophile de son côté ne se lassait jamais de faire admirer l'intelligence et la beauté de sa fille à quiconque voulait bien l'entendre. Il était pour elle son dieu, son ami, son compagnon, son camarade, son instructeur. Un lien étroit les unit pour toujours.

Mais, en attendant ces jours d'intimité et d'harmonie parfaite avec Théophile, Judith, impétueuse, pleine de vie et d'entrain, fière, brave, intelligente et vive, jolie, un peu étrange peut-être, restait plutôt réservée et distante. Son cœur, autrefois tout à Damon, demeurait fermé. Non pas qu'elle fût en aucune façon méchante ou égoïste, mais, comme elle le dit elle-même : « La petite personne, inconnue et solitaire qui était au fond de moi, n'entendait pas être découverte ¹. » Et encore : « Dès que je ne voyais plus la maison et que j'étais enveloppée de cette solitude et de ce silence, je m'immobilisais dans des rêveries singulières : la petite personne intérieure, qui ne communiquait jamais ses idées, commençait à divaguer ². »

Quel monde pouvait-elle agiter dans ses rêveries singulières, la première fois par exemple, qu'elle porta une ombrelle ? Était-ce une intuition du grand symbole qu'est le parasol en Asie depuis des temps immémoriaux ? Elle déclare que « quelque atavisme oriental me faisait deviner la majesté symbolique du parasol, puisque ce petit dôme de soie, abritant ma tête, me donnait tant d'orgueil ³. »

Quand Judith atteignit l'âge de six ans, elle savait lire et à peine écrire. Cela semblait bien suffisant, mais pour la faire tenir tranquille et lui donner tout au moins un semblant de discipline on la mit comme externe au pensionnat de M^{lle} Lavenue à Montrouge. La petite n'étudiait pas beaucoup ; un peu de lecture, une page d'écriture, puis elle était livrée à elle-même dans la grande cour de l'école.

1. *Ibid.*, p. 70.

2. *Ibid.*, p. 117.

3. *Ibid.*, p. 107.

Là elle rêvait, pensait et il lui semblait sentir autour d'elle, dans les vieux murs, dans le jardin sombre et profond, dans le silence et la solitude qui l'entouraient, la présence d'êtres invisibles, d'une foule nombreuse, qui, triste et grave, s'occupait de choses mystérieuses. Elle ne racontait à personne ses étranges impressions mais, des années après, elle apprit que des Bénédictins venus d'Italie et ensuite des Jésuites avaient eu là des centres très importants, des monastères, des écoles. Par une intuition rare chez les grandes personnes, mais assez fréquente chez les enfants, Judith respirait en ces lieux un passé encore vivant. « Il est certain que je subissais une influence incompréhensible.... On eût dit que l'air avait été comme aimanté par toutes les pensées qui avaient bouillonné dans cet espace, et qu'il en gardait un fluide subtil dont le magnétisme était perceptible peut-être à la sensibilité toute neuve d'un cerveau d'enfant ¹. »

C'est vers cette époque que Judith apprit qu'elle avait une sœur, Estelle ², de deux ans plus jeune qu'elle et qui habitait l'appartement familial rue Rougemont. On ne lui parlait jamais ni de sa mère ni de sa sœur, et c'est avec beaucoup de curiosité que Judith examina cette dernière quand elle la vit pour la première fois. Ce fut à l'occasion de leur baptême à toutes deux. Judith avait six ou sept ans, sa sœur quatre ou cinq, et l'on ne sait pourquoi les enfants n'avaient pas été baptisés plus tôt. La famille de leur mère, italienne et très catholique, et la famille de leur père, tout aussi dévouée à l'Église, auraient pu exiger cette cérémonie si longtemps retardée. En tous les cas, elle eut lieu à l'Église Bonne-Nouvelle, qui fut saccagée pendant la Commune. Les registres qui relatent cet événement sont donc à jamais perdus. Les enfants peu impressionnées par le baptême, étaient par contre ravies de leurs robes blanches, de la fête, des dragées. On leur avait bien recommandé d'être sages et de répondre « oui » à tout ce que le

1. *Collier des Jours.*, pp. 117-118.

2. Catalogue des naissances. Archives de la Seine : Estelle Julia (Grisi) Gautier, le 28 novembre 1847. Paris, 2^e arrondissement.

prêtre leur demanderait, mais Judith trouva moyen de rompre le silence imposant et la solennité de la cérémonie en déclarant que le sel était délicieux et qu'elle en aurait bien pris un peu plus.

Maxime du Camp fut le parrain de Judith et Louis de Cormenin celui d'Estelle. La marraine de Judith fut la Giselle, la Péri, la déesse, sa tante maternelle : la célèbre danseuse Carlotta Grisi. Celle-ci n'assista pas à la cérémonie, car elle était retenue à l'étranger par des publics enthousiastes. Artiste d'un charme et d'une beauté incomparables, elle avait aidé et soutenu sa famille depuis l'âge de neuf ans. Théophile avait composé pour elle plusieurs ballets : le fameux ballet de *Giselle*, quand elle faisait ses débuts à Paris, et *la Péri* qui avait aussi remporté un immense succès. La mère de Judith gardait toujours une grande reconnaissance et une grande admiration pour sa sœur quoiqu'elle remportât elle-même des succès appréciables. Du reste, toute la famille maternelle de Judith était composée d'artistes : danseurs, chanteurs, artistes dramatiques. Joséphine Grassini, célèbre cantatrice, était une proche parente. Sa nièce, Giulia Grisi, qui fut la grande Grisi, la cantatrice si aimée, si fêtée, si admirée par le monde entier, était la cousine germaine de la mère de Judith¹. La sœur aînée de la Grisi, Guiditta, eut aussi un succès considérable comme chanteuse, mais elle se maria, abandonna sa carrière et mourut à trente-cinq ans. C'est en pensant à elle que Théophile donna à sa fille aînée le nom de Judith, et il y ajouta ceux de Charlotte et Ernestine, la tante et la mère de l'enfant s'appelant Carlotta et Ernesta².

Il y avait peu de sympathie, comme on peut aisément le comprendre, entre la famille Grisi et la famille Gautier. Les Gautier étaient bourgeois et conservateurs, habitués à une vie méthodique et rangée ; les Grisi étaient des étrangers, « des artistes dramatiques à la gloire tapageuse » comme le

1. Judith raconta la vie de Giulia Grisi dans son livre *Le Roman d'un grand chanteur*. Paris, Fasquelle, 1912.

2. Il est intéressant de noter que le nom *Judith* n'apparaît pas dans l'acte de mariage de Judith. Seuls sont inscrits les noms de Louise Charlotte Ernestine.

dit Judith ¹. Et elle ajoute : « il régnait même, il faut l'avouer, parmi les femmes, une franche aversion qui ne s'est jamais démentie. »

Un grand changement allait survenir dans la vie de Judith. Finies les escapades, les courses vagabondes dans le jardin du Grand-Montrouge et dans la campagne avoisinante. Une dure épreuve l'attendait. Jusqu'à son baptême, Judith était restée exclusivement entre les mains des Gautier, à part le temps passé en nourrice chez sa chérie. Mais Carlotta Grisi était maintenant sa marraine, et une marraine a le devoir de s'occuper de l'éducation de sa filleule. Carlotta résolut de mettre Judith au couvent afin qu'elle pût recevoir une éducation de bon ton. La mère de Judith trouva l'idée excellente et Théophile, raconte Judith, « dut céder à ma mère, qui n'admettait pas que l'on pût faire de sérieuses objections aux décisions de sa sœur ² ». La tante Zoé était furieuse de cette nouvelle décision et répétait à Judith : « Ils auront beau faire, tu es bien une Gautier, nous verrons s'ils réussissent à t'attirer de leur côté. En attendant, ils te prennent de force ³. »

La jeune Judith fut donc, à son grand désespoir, transplantée de nouveau dans un milieu étrange et tout à fait différent. Soumise à une discipline rigoureuse, elle eut bien du mal à s'accoutumer à la vie du couvent. C'était un des plus stricts, le Couvent de Notre-Dame de la Miséricorde, bâti sur les restes du cloître où s'était retirée M^{lle} de la Vallière, sous le nom de sœur Louise de la Miséricorde. Judith souffrit énormément de ce changement si brusque, si absolu. « J'avais le cœur gros et la gorge serrée. J'éprouvais un sentiment d'étouffement et de désespoir et j'amasais des rancunes contre ceux qui n'avaient pas su me défendre, le grand-père surtout, lui, si autoritaire et qui pouvait si bien se faire obéir. Après m'avoir séparée de ma vraie mère, on me privait maintenant de la nature, qui m'avait consolée, et je ne pouvais rien dire, qu'à moi-

1. *Le Collier des Jours*, p. 132.

2. *Ibid.*, p. 132.

3. *Ibid.*, p. 132.

même, au milieu de tous ces inconnus. La peine était vraiment lourde pour la force de caractère d'une enfant de sept ans ¹. » Elle devait rester deux ans dans ce milieu triste, monotone et sévère.

Elle essaya de se révolter, de fuir, mais les murs étaient trop hauts et chaque tentative échouait. Elle essaya de s'empoisonner avec une herbe trouvée dans la cour du couvent et dont elle connaissait les propriétés, mais elle ne réussit qu'à se rendre malade et à renforcer la discipline des religieuses. Elle dut se résigner. L'étude, l'amitié d'une petite camarade, Catherine, et la bonté de quelques-unes des religieuses atténuèrent les rigueurs de cette claustration, si peu faite pour son tempérament indépendant. Elle étudiait bien, mais en général seulement les sujets qui l'intéressaient. Le calcul et la géographie lui faisaient horreur et par contre les rudiments de géologie, d'astronomie et de physique qu'on lui donnait la passionnaient, et elle pouvait presque sans effort, de par sa grande mémoire et son intelligence vive, maintenir sa place à la tête de sa classe.

Son éducation religieuse n'avait pas été très poussée avant son entrée au couvent. Les tantes la menaient quelquefois à la messe, mais elle se tenait difficilement tranquille pendant le sermon et son seul intérêt était de voir après la messe, au presbytère, une merveilleuse horloge mécanique. Judith s'asseyait toujours près de la chaire et quand le bon curé se préparait à monter elle le tirait par la robe en lui disant tout bas de se dépêcher pour qu'elle puisse aller voir son horloge. Dans la serre chaude du couvent, ses sentiments religieux ne se développèrent pas davantage. La dévotion et le mysticisme chrétiens n'impressionnèrent nullement son imagination, cependant fertile et mobile, et son bulletin mensuel de conduite contenait invariablement ces mots sévères : *Religion. Aucune*. Elle raconta quelques années après aux Goncourt la révolte qu'elle avait sentie en elle, contre la justice divine à la mort d'un petit lézard. « L'une d'elles », écrivit-

1. *Ibid.*, p. 153.

rent les Goncourt (une des filles de Théophile), « en manquant de respect tout bas, très fort à sa mère, qui veut l'empêcher de boire du champagne, me conta sa première passion de couvent, son premier amour pour un lézard qui la regardait avec son œil doux et *ami de l'homme*, un lézard qui était toujours en elle et sur elle, et qui passait, à tout moment, la tête par l'ouverture de son corsage pour la regarder et disparaître. Pauvre petit lézard, qu'une camarade jalouse écrasa méchamment, et qui, ses boyaux derrière lui, se traîna pour mourir près d'elle ! Et elle me confia ingénument qu'elle lui creusa alors une tombe sur laquelle elle mit une croix et qu'elle ne voulait plus prier, plus aller à la messe ; enfin que sa religion était morte, tant l'enfant, chez elle, était révoltée de l'injustice de cette mort ¹ ».

Le fait est, que bercée par la psalmodie du prêtre, Judith dormait d'un bon sommeil pendant la messe du matin, et le dimanche, elle qui était éprise de grand air et de liberté, elle s'amusait à regarder les gens de l'autre côté de la grille de clôture de la chapelle, au lieu d'écouter le sermon. Au confessionnal, c'étaient de grands drames lyriques. Elle essayait toujours d'inventer des péchés extraordinaires et terribles et faisait rire le confesseur de telle façon que la sacristine qui la voyait sous le jour d'une Thaïs moderne, venait la sortir du confessionnal en marmottant : « Cette petite-là est tellement pervertie qu'elle est capable de causer la perdition même d'un prêtre ². »

Pauvre et tendre et honnête Judith ! Jamais elle ne put comprendre pourquoi l'on pouvait avoir le désir de devenir religieuse, et elle essaya même de dissuader quelques sœurs novices qui lui semblaient trop jeunes et trop jolies pour s'enfermer volontairement. Elle leur écrivait des lettres véhémentes et passionnées pour les faire renoncer à leur projet, défendant avec une énergie extraordinaire ce qu'elle croyait être sa cause du droit et de la liberté. Déjà en elle se manifestait le désir qui devait grandir

1. *Journal des Goncourt*, vol. II. Le jeudi 27 mars 1862, p. 22.

2. *Le Collier des Jours*, p. 192.



Phot. Nadar.

Judith et Estelle Gautier vers 1865.

plus tard : faire rayonner sa chaude influence dans certains moments décisifs de la vie de ceux qui l'approchaient.

Malgré ce rôle de conseillère qu'elle se donnait auprès des novices du couvent et des sœurs elles-mêmes, Judith était choyée et gâtée par certaines d'entre elles, qui aimaient sa gaité, sa franchise et son impétuosité. Elles auraient bien voulu la garder au couvent, l'une d'elles ayant même déclaré que Judith était « l'espoir de la communauté » et une autre que certainement à la longue la vocation lui serait venue. Par contre, d'autres sœurs, plus dévotes, plus sévères et plus étroites, voyaient dans ses moindres actes des signes de « dépravation précoce. » Mais peut-être était-ce moins à cause d'elle, que parce que son père avait écrit *Mademoiselle de Maupin* et que sa mère était actrice, sa tante danseuse à l'Opéra et sa cousine cantatrice. On lui demanda même un jour s'il était exact que son père avait deux femmes. Elle répondit sans hésitation : « Qu'il pouvait bien en avoir deux, si cela lui plaisait, puisqu'il était Turc ¹. » Cette réponse catégorique causa un vrai scandale ; on la traita de païenne — ce qui se voyait bien d'ailleurs à son absence totale de dévotion ! La pensée d'être Turque ne la gênait en aucune façon. Chose étrange et qui va jeter une lueur sur sa destinée future, déjà en elle se projetait ce monde de l'Asie qui devait devenir sa véritable patrie morale. Elle était en effet persuadée qu'elle avait été en Orient : « et, » dit-elle, « je donnais, au sujet de ce voyage imaginaire, tous les détails que l'on voulait, et qui par extraordinaire, étaient exacts. La cause de cette bizarrerie est sans doute très explicable mais elle m'échappe complètement ². »

Après de telles rêveries, combien sa vie au couvent lui paraissait fade et monotone. Deux années s'écoulèrent dans cette retraite forcée et contraire à son tempérament. Enfin, ce fut la libération tant attendue. Sa mère et sa sœur vinrent la chercher un beau matin et l'emmenèrent chez elles, non plus rue Rougemont, mais dans un bel

1. *Ibid.*, p. 180.

2. *Ibid.*, p. 182.

appartement de la rue Grange-Batelière, au cinquième étage, avec une vue sur l'Hôtel Drouot. Théophile, qui avait cédé jusqu'alors aux volontés de sa femme et de sa belle-sœur et qui avait consenti à mettre Judith au couvent, rejeta soudain avec colère sa complaisance et fut complètement déchainé. Il redevint le Théophile tonitruant, gesticulant, terrible comme un volcan en éruption. Carlotta, soutenue par sa propre mère, avait proposé d'adopter Judith mais à la condition que ses parents ne la reverraient jamais. Théophile, débordant d'une sainte indignation, dit à Judith : « Notre société est pernicieuse, notre contact dépravant et, pour qu'on parvienne à faire de toi une personne tout à fait édifiante, une vraie sainte, nous devrions, ta mère et moi, renoncer à toi, nous engager à ne jamais te revoir, à te considérer comme orpheline.... Tu penses comment fut accueillie cette ingénieuse proposition ? Je me suis mis en fureur et j'ai envoyé promener ces aimables personnes comme j'avais d'ailleurs envie de le faire depuis longtemps. Ta mère, par extraordinaire m'a approuvé, et Monstre Vert (Estelle) n'est pas fâché d'avoir quelqu'un avec qui jouer ¹. »

Judith avait neuf ans quand elle quitta le couvent pour rejoindre son père. Une autre vie allait commencer pour elle. Elle s'acheminait par des détours invraisemblables vers l'Orient magique.

1. *Ibid.*, pp. 237-238.

CHAPITRE II

JEUNESSE

Judith s'adapta admirablement à sa nouvelle vie. Mais quel changement ce fut pour elle de se trouver dans cette atmosphère électrique et dynamique de Théophile, dans cet air où passait un grand souffle d'inspiration, en même temps que de liberté et d'indépendance. Qu'elles étaient loin déjà les heures monotones et insipides du couvent, où, repliée sur elle-même, elle puisait dans ses propres états affectifs la force de vivre. Ici, dans ce milieu artiste, c'était une « vie libre, animée et irrégulière ¹ ».

Le premier soir de son arrivée, Théophile, voulant connaître les impressions de Judith, lui demanda si elle était heureuse d'être là avec sa famille. Mais Judith, franche quoique réservée et ne se livrant pas facilement, répondit qu'elle ne savait pas encore si elle était contente ou non. Elle ajouta que, pour elle, il n'était qu'un « Monsieur qui fait des histoires et des fables », ce qui amusa beaucoup Théophile. De sa voix d'enfant, sans effort de mémoire, elle lui récita une de ses poésies, *Le Chant du Grillon*, qu'elle avait apprise avec le père Gautier quelques années auparavant ².

Ce même soir, elle fut présentée à Baudelaire, qui lui fit l'effet « d'un prêtre sans soutane ». Lui, s'exclama en la voyant : « Ah ! c'est ce mystérieux *Ouragan* dont on parle quelquefois et qu'on ne voit jamais ?... » Et se tournant vers Théophile, il ajouta : « Tu l'as exécutée à ce qu'il me

1. *Le Collier des Jours*, p. 243.

2. *Ibid.*, p. 236.

semble sur le modèle de ton rêve, car elle a l'air d'une petite fille grecque. » D'un air très sérieux, à Judith : « Mademoiselle, défilez-vous de ce nom d'Ouragan, je vous prédis que vous causerez des naufrages ¹. » Judith ne se doutait pas qu'à son tout premier début dans la littérature, quelques années plus tard, elle recevrait une lettre de félicitations de Baudelaire, louant son intelligence et la finesse de sa critique.

Au moment où Judith s'installa définitivement chez Théophile, il achevait d'écrire *Le Roman de la Momie*. Ce roman paraissait en feuilleton et Théophile était en général très en retard pour fournir la copie à l'imprimeur, à cause des minutieuses recherches archéologiques que nécessitait son œuvre. Étant obligé de consulter un grand nombre de volumes, il demanda un jour à Judith de l'aider, en lui passant les volumes au cours de son travail, et ensuite de les remettre en ordre. Elle aimait à rester près de lui pendant qu'il travaillait : « Très curieux l'un de l'autre, nous faisons tout doucement connaissance », dit-elle ². Et leurs relations s'intensifièrent de par l'intérêt que Judith, très flattée de son rôle de secrétaire improvisée, prit pour les livres qu'elle maniait. Elle fut captivée par les gravures coloriées qui représentaient des personnages égyptiens aux poses hiératiques. La fascination fut telle que Judith accomplit une momification de sa poupée selon les rites. Tout était exact : sarcophage scellé par des bandes de papier collant sur lesquelles étaient écrits des signes mystérieux voulant imiter les hiéroglyphes, momie enveloppée de bandelettes, masque d'or, épis de blé, tous les objets qui, selon les règles antiques, devaient entourer la momie. Théophile fut très enthousiasmé de cette compréhension des rites égyptiens et il permit à Judith de lire *Le Roman de la Momie* pour la récompenser de sa « collaboration ».

Durant les premiers mois de vie de famille, l'éducation de Judith et d'Estelle fut tant soit peu négligée. Livrées à

1. *Ibid.*, pp. 241-242.

2. *Collier des Jours*, p. 243.

elles-mêmes presque toute la journée, dans la compagnie de Marianne, une servante alsacienne, accorte et dévouée, quand ce n'était pas par la promenade ou le jeu; c'étaient par les livres de la bibliothèque du père que les deux sœurs étaient attirées. Théophile n'avait aucun préjugé à cet égard. Les livres étaient là pour qu'on les lût; et les petites profitaient de la permission. Toute l'œuvre de George Sand fut ainsi mise à contribution, d'autant plus que c'était l'auteur favori de la jeune servante alsacienne, qui versait d'abondantes larmes sur les malheurs des héros.

Théophile Gautier, ayant horreur du compassé et du solennel, se montra toujours à ses filles sous les traits d'un père affectueux, tendre et camarade. Il n'essayait jamais de s'imposer. Il aurait été malheureux de voir, sous prétexte d'autorité, une méfiance s'établir comme une barrière entre elles et lui. Il les étudiait. Il s'efforçait d'ouvrir leur intelligence et leur cœur non par des gronderies ou des impatiences, mais à l'aide de raisonnements. Il se plaisait à leur faire de la morale, non pas une morale fastidieuse et pédante, mais en leur montrant l'avantage qu'il y a à faire son devoir en toute chose, et le bien qui en découle. Sa tendresse intelligente les entourait d'une telle atmosphère d'amour, qu'elles s'épanouissaient librement sous ce chaud contact d'un être qui savait aimer et comprendre. A mesure que Judith grandissait, le poète sentait chez elle tout un rêve immense qui ne demandait qu'à sortir des brumes rosées de l'enfance, pour se préciser en aspirations ardentes dans l'adolescente et en réalités dans la femme.

Edmond Haraucourt a bien décrit cette influence incontestable de Théophile Gautier sur sa fille Judith. « Toute jeune, » écrit-il, « elle fut bercée dans un rêve. L'affection privilégiée que Théophile Gautier portait à cette enfant lui fit un berceau tiède au fond duquel il se complaisait à la regarder s'épanouir. Par un phénomène analogue et contraire à celui qui induit notre prêtresse (Judith Gautier) à considérer ses poèmes comme des filles, le poète aimait en sa fille le plus parfait de ses poèmes. Le maître cisela cet esprit d'enfant comme son suprême chef-d'œuvre.

Il le voulait paré de toutes les grâces, de tous les charmes : il tendait à l'embellir de toute la beauté dont il prônait le culte... Il façonna cette âme pour le rêve, et le labeur lui fut aisé, car elle était faite de rêve. Tout y devint fleurs et parfums, et cette adolescence se remplit de lumière ¹ ».

Mais vers 1857, avant que cet épanouissement pût s'accomplir, la destinée, sous les traits de leur mère, résolut de faire de Judith et d'Estelle des danseuses-étoiles. Les *stars* d'autrefois étaient des danseuses ou des chanteuses. Ernesta Grisi, la mère de Judith, poursuivait alors sa carrière au théâtre des Italiens et considérait que la danse était le plus grand des arts et le seul capable de conduire au faite de la gloire celle que s'y adonnait (Carlotta Grisi n'avait-elle pas débuté toute jeune à la Scala de Milan ?) Ernesta Grisi confia son projet à Théophile. Il y fut hostile, mais comme il avait horreur de discuter avec les femmes, qui veulent toujours avoir raison, il finit par avoir l'air de céder. Cependant il prit les petites à part et leur dit : « Ouragan, dite Schabracque, et vous Monstre Vert, puisque vous êtes là à ne rien faire, et que vous avez besoin d'exercice, cela vous occupera en vous dégourdissant les jambes. Mais mettez-vous bien ceci dans la tête, je suis parfaitement décidé à ne pas faire de vous des danseuses ². » La résolution de leur mère fit la joie de Judith et d'Estelle. A vrai dire, les entrechats, pirouettes, chaussons de danse, corsages décolletés, jupes en mousseline vaporeuse ne firent pas long feu. La mère partit en tournée et Théophile, déplorant de plus en plus cette éducation par trop fantaisiste, songea à prendre une institutrice.

Celle-ci, M^{lle} Huet, donna aux deux fillettes, pendant une bonne année, une éducation assez soutenue et sévère, malgré la répugnance de ses élèves. Cette période ne fut pas très agréable pour elles, si nous en jugeons d'après ce que dit Judith elle-même : « Ce fut pour moi une sorte d'abdication de ma personnalité, un renoncement, une veulerie de volonté et presque de pensée, qui fait de

1. Ed. Haraucourt. *Le Gaulois*, 28 mai 1898. « Le petit Théâtre ».

2. *Le Collier des Jours*, p. 252.

cette époque de ma vie la plus vide, la moins vivante ¹. »

M^{lle} Huet possédait une particularité : elle s'adonnait au spiritisme, aux tables tournantes, à l'occultisme et au magnétisme. C'était là un aspect de sa vie, inconnu de tous sauf de celles qui étaient maintenant devenues ses élèves et auxquelles elle révéla ces sciences mystérieuses. Pis encore, elle alla jusqu'à convier ses jeunes élèves à des séances de spiritisme en leur recommandant de ne rien dire à leurs parents. Ces séances, tenues dans une demi-obscurité, n'amusaient guère Judith et Estelle, mais il est un fait curieux à noter : ces expériences occultes eurent une répercussion sur la vie de Judith des années plus tard.

Heureusement pour les enfants, l'influence de M^{lle} Huet se fit sentir aussi dans un domaine plus sain et plus utile. Judith conservait toujours son amour pour le théâtre et les marionnettes. Son jeu favori était de donner des représentations sur leur petit théâtre, tandis que M^{lle} Huet tenait la place de public, de critique et de conseiller. Un jour, elle eut l'idée de représenter une pièce, tirée d'un des romans de Théophile afin de lui faire une surprise agréable. M^{lle} Huet se mit à l'œuvre et écrivit la pièce inspirée d'*Avatar*. Théophile fut invité solennellement à la représentation et Judith écrit : « Mon père, le monocle à l'œil, écouta la pièce avec beaucoup de patience et mit une complaisance charmante à s'émerveiller. Il complimenta Honorine (M^{lle} Huet) sur l'ingéniosité de l'adaptation, bien qu'elle affirmât, mollement, n'y être pour rien, afin de nous en laisser toute la gloire ². » Ainsi se réaffirmait à nouveau, chez Judith, son désir ardent de se diriger vers l'art dramatique.

Un changement d'habitation devait faire disparaître M^{lle} Huet de leur horizon journalier. Sur le conseil des directeurs du *Moniteur Universel*, le journal officiel de l'Empire dont Théophile était un des collaborateurs, la famille Gautier, par une belle journée d'avril 1858, s'ins-

1. *Le second rang du Collier*, Paris, Juven., 1903, p. 4.

2. *Le Second rang du Collier*, pp. 9-10.

talla à Neuilly au 32 de la rue de Longchamp¹. Théophile, après avoir longuement hésité à quitter Paris, s'habitua vite à son changement de résidence qui lui apportait les charmes d'une vie tranquille et la proximité d'amis tels que les deux directeurs du *Moniteur*, Paul Dalloz et Turgan, et Alexandre Dumas fils, Baudelaire, Edmond About. Pour Judith, quelle joie de se retrouver à la campagne, dans un vaste jardin qui s'étendait de la rue de Longchamp aux rives de la Seine². La vie libre et indépendante recommença. Mais il fallait tout de même songer à reprendre le collier du travail ; de nouvelles investigations dans la bibliothèque de Théophile furent opérées : Alexandre Dumas, Walter Scott, Victor Hugo, Shakespeare, Edgar Poë. Après des essais infructueux comme externes dans des pensionnats, Théophile d'un geste énergique déclara qu'il prendrait, quoique non bachelier, leur instruction en main. Ses principes d'éducation étaient simples : « Il vaut mieux savoir une seule chose à fond, que d'apprendre par cœur la liste de toutes celles qu'on ne saura jamais. Il ne voulait donc en enseigner qu'une seule à la fois et, cherchant

1. Cette maison existe encore et porte sur sa façade une plaque commémorative indiquant la date de la naissance de Théophile Gautier et la date de sa mort dans cette maison.

2. Judith Gautier fait une description détaillée de la maison et du jardin dans le *Second rang du Collier* (pp. 22-25). « Le fiacre s'arrêta, de l'autre côté de la rue, et nous sautâmes vite sur l'étroit trottoir, bosselé de gros pavés qui vous tortillaient les pieds, très impatientes de voir enfin notre nouveau logis. Il est plus banal encore que nous n'avions pu l'imaginer : la maison s'aligne le long du trottoir, et la porte s'ouvre, au ras du sol, entre deux fenêtres ; mais celle de droite n'est là que pour la symétrie ; c'est une fausse fenêtre dont les volets clos, peints en blanc, ne s'ouvrent pas. Des barreaux protègent celle de gauche contre l'escalade facile, qui ne serait qu'une enjambée. Un revêtement de pierraille spongieuse jaune et roussâtre, hérissé le mur à hauteur d'homme : c'est le seul essai d'ornement sur le blanc gris de la façade. Au premier, trois fenêtres, avec des persiennes, au lieu de volets pleins comme au rez-de-chaussée ; puis, au-dessus, des mansardes. D'un côté, la maison joint un mur percé d'une grille en fer, que flanquent deux piliers, et d'une petite porte qui donne sur la cour... La disposition du logis est comprise d'un coup d'œil. C'est très simple : le vestibule et l'escalier le partagent en deux ; à gauche, le salon, qui occupe toute l'épaisseur de l'édifice, — ce qui n'est pas grand'chose ; — à droite, deux portes, celles de la cuisine d'abord, puis celle de la salle à manger ;

quelle était la science la plus utile à connaître, celle par où il fallait commencer, il décida que c'était l'astronomie ¹. »

Cette période fut fructueuse pour Judith. Elle apprit à aimer le travail et c'est de ce moment-là que sa vie intellectuelle prit son essor. Elle trouvait toujours les leçons trop courtes, elle aurait voulu embrasser d'un seul coup toute la science astronomique. Les livres les plus compliqués et les plus arides furent littéralement dévorés par elle ; et le télescope, cadeau de son père, lui servit à se pencher sur les plus vastes problèmes de l'infini. Sa nature, tour à tour exaltée ou abattue, suivant la cadence de son rythme intérieur, la faisait appeler *Epilepsie* ou *Catalepsie* par Théophile. Ce dernier aurait peut-être préféré un équilibre plus grand et c'est pourquoi, au travail intellectuel, il ajoutait une discipline intérieure capable d'équilibrer davantage l'âme de Judith. Par exemple, il exigeait que les visages fussent souriants aux heures des repas. Il ne pouvait souffrir de voir un pli de mauvaise humeur, un air maussade sur les visages qu'il avait devant lui, et il demandait des explications immédiates sur les causes

au fond l'escalier... Au premier, sur un petit palier, trois portes, deux à droite, une seule à gauche ; c'est par celle-ci que nous entrons dans la pièce qui va être la chambre de mon père. Tout de suite, du côté opposé à la façade, une glace sans tain, au-dessus de la cheminée, attire les regards : c'est un lumineux tableau de verdure ; de grands peupliers sur le ciel bleu, un fouillis de feuillages nuancés... C'est par la salle à manger qu'on y accède : (le jardin) une double porte vitrée, juste au-dessous de la glace sans tain que nous venons de voir, s'ouvre sur la cour. De ce côté, la cour devient terrasse, une terrasse large, très longue, pavée, et bordée, sur le jardin en contre-bas, par un mur, qui forme parapet, à droite et à gauche d'un escalier de pierre. Du haut des marches, on embrasse le jardin dans son ensemble : il paraît immense, un parc infini : car les petits treillages, verdis de mousse, qui le limitent, sont invisibles. L'escalier, assez raide, descend entre deux talus de gazon ; des vases de fonte l'ornent de marche en marche. En bas, au bord d'une pelouse toute neuve, d'un vert délicieusement tendre, un cerisier a des fleurs... Tout est fin et léger encore, beaucoup d'arbres n'ont presque pas de feuilles et, à travers le réseau des branches, on voit des lointains de verdure plus claires, des taillis, des pelouses, de grands arbres magnifiques, des fuites de perspectives attirantes, mais qui gardent leur mystère puisqu'elles appartiennent à des enclos voisins. Là-bas, tout au fond, la Seine doit couler derrière la colonnade des hauts peupliers. »

1. *Second rang*, p. 40.

de ces ennuis passagers afin de les effacer radicalement¹.

Les mois passèrent dans cette atmosphère de bon travail. Théophile mettait son « dernier espoir » en Judith, car il avait remarqué qu'elle avait un sens critique et un goût littéraire très développé. Il lui avait demandé à plusieurs reprises d'écrire, ne fût-ce que pour lui faire plaisir. Judith promettait, mais remettait toujours ce projet à plus tard, jusqu'au jour, où, poussée par les circonstances, elle tenta l'essai et écrivit un poème en prose intitulé : *Le Retour des Hirondelles*. Au retour d'une escapade dangereuse sur la Seine dans un canot, en compagnie de Rodolpho, un ami, et de Toto, le fils aîné de Théophile², elle écrivit ce poème rapidement, en une heure, avant le retour de Théophile, et le lui présenta afin d'éviter une réprimande cependant bien méritée par cette promenade nautique. Ce stratagème réussit, car Théophile, après lecture du poème, déclara, enchanté : « On dirait du Henri Heine. Je devinais bien, moi, que tu avais le don³. »

Son second projet littéraire ne fut, heureusement pour elle, jamais réalisé. Elle promit à Théophile d'imaginer le

1. Comme le dit si bien Anatole France dans son portrait de Judith : « Dans cette petite maison de la rue de Longchamp où, comme il est dit des princesses dans les contes de fées, elle grandissait chaque jour en sagesse et en beauté, Judith apprit dès l'enfance à comprendre et à goûter les formes d'art les plus exquises, les plus rares, les plus étranges. ...Son père était un incomparable rassembleur de merveilles. ...Cette maisonnette, baignée l'hiver des brumes de la Seine et des vapeurs du Bois, s'emplissait, à la voix du maître, de toutes les poésies de l'Orient rêvé. » *La Vie Littéraire*, 4^e série, Calmann-Lévy, Paris, 1892, p. 133.

2. « Un après-midi, Rodolpho, que je n'avais pas vu depuis bien longtemps, vint nous rendre visite. Il amenait avec lui un grand jeune homme, blond, qui portait encore l'uniforme de collégien, et qu'il nous présenta comme notre frère. Notre frère... On ne nous avait jamais parlé de lui. Je crus que Rodolpho se moquait de nous. « Regarde-le donc », me dit-il, « tu ne vois pas comme il ressemble au portrait de ta grand'mère, qui est dans la chambre des tantes, à Montrouge. » Il avait, en effet, le nez aquilin, les yeux bleus, la carnation blanche et blonde, du portrait que je connaissais bien. Il était notre frère, sans être le fils de notre mère, ce qui nous parut singulier, sans nous préoccuper davantage. « Comment t'appelles-tu ? » « Théophile, mais on prononce Toto », me répondit-il, en me faisant sauter presque jusqu'au plafond. » *Le Collier des Jours*, pp. 273-274.

3. *Le second rang du Collier*, p. 60.

canevas d'une nouvelle et elle finit par trouver ce thème : un luthier passionné de son art veut créer un violon magnifique, splendide, dont la table d'harmonie vibrerait des sons les plus mélodieux. Il choisit pour construire ce violon un arbre qui s'est développé « dans un frisson sonore, au bruit des torrents, sous la furie des tempêtes... et qui gardera une sorte de conscience musicale ¹ ». Pour achever de perfectionner cet instrument, il tue une célèbre cantatrice et de ses cheveux fait les crins de l'archet et de ses entrailles les cordes. L'instrument est parfait et le son du violon est la voix même de la diva. Ce crime abominable est découvert par le fiancé de la cantatrice, aidé par un magnétiseur fameux. L'histoire finit par un nouveau crime ; le fiancé, fou de rage et de douleur, étrangle le luthier et s'enfuit avec le violon. Dans ce thème d'un romantisme exagéré, fantastique, macabre et morbide, nous retrouvons l'influence d'Edgar Poë, et peut-être celle des séances spirites de M^{lle} Huet dans le personnage du magnétiseur.

Quand Judith raconta cette histoire à son père, il fut horrifié. Il s'attendait à « quelque idylle naïve, à une gracieuse éclosion de la petite fleur bleue de l'idéal », et il ajouta : « Je suis comme le Prince Charmant des contes de fées, qui voit sortir de la bouche de la belle princesse, au lieu de perles et de diamants, des couleuvres et des scorpions ². »

Devant cette réaction violente, Judith condamna sans regret son sujet et promit de trouver autre chose.

Quelque temps après ces essais littéraires, l'*Exposition Internationale de Londres* s'ouvrait (1862). Théophile Gautier fut chargé d'en faire un compte-rendu pour le *Moniteur*, et il décida d'emmener avec lui sa famille, enchantée de cette idée. Une fois à Londres, après une traversée assez pénible pendant laquelle Judith fut malade, ce ne furent que promenades, visites, longues stations dans les musées et les galeries d'art. La société de Londres accueillit Théophile Gautier avec enthousiasme et de

1. *Second Rang*, p. 153.

2. *Ibid.*, p. 156.

nombreux écrivains célèbres, dont Thackeray, lui rendirent visite. Judith s'amusait énormément, tout l'intéressait : Londres, les Anglais, la langue, les coutumes, mais elle ne se doutait pas que l'Angleterre serait pour elle le chemin de l'Asie. Un jour, elle fit une rencontre qui lui laissa une impression inoubliable. Elle vit deux Japonais vêtus de leur costume national et qu'une foule curieuse entourait. Judith ne put s'empêcher de les suivre dans la boutique où ils entrèrent pour échapper à la foule, car comme elle le dit elle-même : « J'étais fascinée.... Ce fut là ma première rencontre avec l'Extrême-Orient ; et par lui, de cet instant, j'étais conquise. ...Quelle rencontre fatidique pour moi, quelle vision inoubliable ! Tout un monde inouï m'apparaissait, et une sorte d'intuition (que j'avais toujours en face des choses qui allaient me passionner) me fit l'entrevoir dans son ensemble et me révéla ses beautés spéciales ¹. » Elle devait plus tard se servir du souvenir de ces deux Japonais pour certains personnages de son roman, *La Sœur du Soleil*.

De retour à Paris, Judith continua ses études un peu décousues, où, tour à tour, entraient la musique, l'astronomie, les mathématiques, la géométrie, la géologie. Théophile, vraiment par trop occupé, la laissait maintenant entièrement livrée à elle-même. Il fallait cependant remplir et occuper les longues journées et elle essayait de poursuivre toujours quelque idée intéressante, ou quelque travail intellectuel. Il y avait dans la maison, au second étage, une petite pièce minuscule remplie de livres, la plupart légués à Théophile par l'Abbé de Montesquiou. Judith trouvait là de quoi occuper son imagination curieuse et cette petite mansarde fut pendant longtemps son coin favori. C'est parmi ces vieux bouquins qu'elle trouva un traité de géométrie qui l'inspira pendant quelque temps, mais la quadrature du cercle arrêta son désir d'approfondir cette science. Puis, ce fut la géologie que Judith abandonna, parce qu'elle ne lui semblait pas véridique, mais plutôt créée par l'imagination d'un conteur de fables.

1. *Le second rang du Collier*, p. 134.

Les mathématiques n'eurent pas beaucoup de succès ; Judith se refusait toujours à apprendre les plus simples règles d'arithmétique. Elle suivait l'exemple de son père qui, comme tant d'autres grands hommes, n'avait aucune capacité pour les chiffres. Clermont-Ganneau ¹, appelé familièrement Nono, essaya de lui apprendre le persan, mais sans beaucoup de succès. Les vers cités comme exemples dans la grammaire l'intéressaient plus que les règles et elle voulut connaître la poésie persane, sans s'attarder au vocabulaire et à la construction des phrases.

En dehors de ces études à bâtons rompus, Judith et Estelle étaient entraînées de temps à autre par le train de vie mondain de Théophile : théâtres, concerts, diners. C'est dans un de ces diners que les Goncourt observèrent en détail la beauté et la grâce des jeunes filles. « C'est la micarême. Nous dînons chez M^{me} Desgranges. Il y a Théophile Gautier et ses filles.... Les filles de Gautier ont un charme singulier, une espèce de langueur orientale, des regards lents et profonds, voilés de l'ombre de belles paupières lourdes, une paresse, une cadence de gestes et de mouvements qu'elles tiennent de leur père, mais élégantifiées par la grâce de la femme : un charme qui n'est pas tout à fait français, mais mêlé de toutes sortes de choses françaises, de gamineries un peu masculines, de paroles garçonnières, de petites mines, de moues, de haussements d'épaules, d'ironies montrées avec les gestes parlants de l'enfance ². »

C'est à cette époque, vers 1863, que survint l'événement qui devait définitivement orienter la vie de Judith. Cet événement, nous pourrions l'appeler le grand appel de l'Asie. Nous avons déjà noté dans son enfance, ces mystérieuses intuitions qui ne cessaient de la pousser vers l'Asie — incidents fortuits, en apparence, mais qui furent sans doute, comme elle l'a dit plus tard, l'acheminement logique, inéluctable, vers l'Orient. Ne disait-elle pas souvent :

1. L'illustre savant et professeur au Collège de France, grand ami et camarade de Judith.

2. *Journal des Goncourt*, vol. II, pp. 19-20. Le 27 mars 1862.

« Je suis chinoise. Je suis même la réincarnation d'une princesse chinoise » ? Sans vouloir entrer dans ce domaine qui nous ferait penser à tort ou à raison que dès sa naissance son âme portait en elle toute la richesse d'un passé mort et enseveli, il est certain que toute la vie de Judith, depuis son enfance, se dirigeait d'une manière sûre vers cet événement qui se présenta soudainement dans sa vie.

Un jour Clermont-Ganneau vint les trouver à Neuilly et leur raconta l'étrange aventure qui lui était arrivée quelques mois auparavant¹. Un individu bizarre l'avait arrêté dans la rue pour lui demander un renseignement dans un jargon extraordinaire. C'était un pauvre chinois, Ting-Tun-Ling, que Monseigneur Callery, évêque de Macao, avait ramené en France pour compiler un dictionnaire chinois-français. Monseigneur était mort et le Chinois se trouvait sans appui, sans argent, sans amis. Ému de cette misère, Clermont-Ganneau le recueillit. Théophile, épris comme il l'était de l'Orient et surtout de la Chine, voulut voir le pauvre Chinois et essayer de réunir assez d'argent pour le renvoyer en Chine. Clermont-Ganneau revint le lendemain avec son Chinois. Judith le décrit ainsi : « Il portait une robe bleue, en étoffe molle, sous une tunique de soie noire brochée, à petits boutons de cuivre. Selon les

1. Armand Silvestre dans *Portraits et Souvenirs* (Paris, Charpentier, 1891) consacre le chapitre XI à l'histoire de Ting-Tun-Ling.

2. « Celle que j'aime à présent est en Chine », poème de Théophile Gautier, ainsi qu'une nouvelle *Le Pavillon sur l'eau*, tirée d'une comédie chinoise analysée par Pauthier, démontrent ce vif intérêt. Dans Lovenjoul (vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, *Histoire des Œuvres de Théophile Gautier*, 2 vol. in-8°, Paris, Charpentier, 1887), nous trouvons une lettre adressée par Gautier à Henry Berthoud. « Mon très cher, j'ai trouvé un autre sujet pour une troisième nouvelle. La chose s'appellera Yen-Tsen ou La Fille de Hang, si vous préférez ; c'est un conte chinois. Si vous voulez avoir quelque chose de très ficelé, ayez la galanterie de me donner les cent livres demain et d'attendre ma copie jusqu'à mercredi ou jeudi de la semaine prochaine ; j'ai à lire plusieurs volumes pour me barbouiller de couleur locale et j'ai besoin de fourrer mon nez dans beaucoup de pots de Japon et d'autres. ... Si par hasard vous aviez le livre *l'Univers Pittoresque* où il est question de la Chine, vous me feriez plaisir de me le prêter. » (Vol. I, p. 338) Théophile avait aussi lu toutes les œuvres d'Abel de Rémusat et les pièces de Théâtre traduites par Bazin.

rites, il garda sur sa tête sa petite calotte en satin noir, ornée d'un bouton de nacre carré encadré de filigrane doré. Sa figure jaune était spirituelle et fine, mais l'émotion la plissait et la déplissait continuellement, en faisant papilloter ses yeux, très vifs et très bridés. Il n'avait pas plus de trente ans, mais on ne pouvait guère, à première vue, lui donner un âge quelconque. Il avait l'air à la fois d'un prêtre, d'une jeune guenon et d'une vieille femme. De ses manches sortaient à demi des mains maigres et aristocratiques, prolongées par des ongles plus longs que les doigts. On essaya d'échanger quelques phrases avec lui ; mais ce n'était pas commode, car le peu de français qu'il savait, il le prononçait d'une façon imprévue ¹. »

Quand le Chinois comprit qu'on voulait le renvoyer en Chine, il fut épouvanté et refusa absolument de partir, car, disait-il, il craignait que de retour dans son pays, on ne lui coupât la tête. Peut-être avait-il trempé tant soit peu dans une de ces nombreuses conspirations qui existent à l'état endémique en Chine. Devant ces circonstances imprévues, il ne restait qu'une seule chose à faire : offrir l'hospitalité au Chinois. Théophile se tournant vers Judith lui dit : « As-tu envie d'apprendre le chinois et d'étudier un pays presque encore inconnu et qui semble prodigieux ? Ce ouistiti mélancolique a l'air très intelligent. Il doit être lettré, puisque l'évêque Callery l'avait choisi pour travailler à son dictionnaire. Veux-tu essayer de dévider cet homme jaune et de voir ce qu'il cache au fond de sa cervelle obscure ² ? »

Judith ne demandait pas mieux, et elle entreprit avec enthousiasme en compagnie du Chinois la découverte de la Chine. Ting devint vite partie de la famille. Il n'habitait pas à la maison, mais on lui avait trouvé un petit logement à quelques pas de là. Il arrivait tous les jours pour le déjeuner et ne s'en allait qu'à la fin de la journée ; Judith avait ainsi de longues heures pour se plonger dans sa nouvelle étude. Olivier de Gourjault, que l'on appelait fami-

1. *Second Rang*, p. 161.

2. *Second Rang*, p. 163.

lièrement « Bœuf en Chambre », un camarade de son frère, lui donna un dictionnaire chinois-français publié en 1813, sur l'ordre de Napoléon, par le Père de Guignes. Avec l'aide de cet immense in-folio et de Ting, qui cependant ne parlait presque pas le français, Judith se mit à l'œuvre. Elle entreprit tout de suite l'étude des poètes chinois. Elle essaya de les traduire, accumulant, ainsi, petit à petit, la matière pour *Le Livre de Jade* qu'elle devait publier quatre ans plus tard en 1867. Il lui fallait aussi travailler à la Bibliothèque Nationale, rue Richelieu, où elle trouvait des livres chinois de grande valeur. Ting et Judith copiaient les textes afin de les rapporter à la maison et de les étudier à loisir. Et plus tard même, on lui donna la permission d'emporter des livres chez elle. Théophile suivait avec intérêt les travaux de sa fille et de son Chinois et souvent il se plaisait à mettre en vers leurs traductions. Il n'en écrivait malheureusement que des brouillons et il est à regretter que ces poèmes soient perdus à jamais.

Cependant son étude des poètes chinois n'empêchait pas Judith de s'occuper encore des choses qui l'avaient tant intéressée auparavant. Théophile Gautier n'avait pas oublié, lui non plus, que sa fille avait eu un goût vif pour l'astronomie, entre autres choses, et cela l'amena un jour à lui confier un nouveau livre d'Edgar Poë, traduit par Baudelaire. C'était *Eureka*, ouvrage difficile où il s'agissait de cosmogonie transcendante et que Gautier admettait ne pas avoir très bien compris. Il demanda à Judith de lire le livre, de l'analyser et d'essayer ensuite d'écrire un article. Elle se mit à l'œuvre et, au bout d'une semaine, l'article était achevé. Elle le donna à son père. Quelque temps après, à la grande surprise de Judith, Théophile, très fier, lui montra l'article imprimé dans le *Moniteur Universel* du 29 mars 1864 sous la signature de *Judith Walter*. Théophile avait choisi pour Judith ce pseudonyme, parce que *Walter* « Seigneur des Bois » signifie Gautier en allemand. Huit jours après, autre stupéfaction, Judith reçut une lettre de Baudelaire dans laquelle il lui faisait part de son étonnement et la félicitait de la pénétration de ses vues :



La maison de Théophile Gautier à Neuilly.

« Mademoiselle,

J'ai trouvé récemment chez un de mes amis votre article, dans le *Moniteur* du 29 mars, dont votre père m'avait quelque temps auparavant communiqué les épreuves. Il vous a sans doute raconté l'étonnement que j'éprouvai en les lisant. Si je ne vous ai pas écrit tout de suite pour vous remercier, c'est uniquement par timidité. Un homme peu timide par nature peut être mal à l'aise devant une belle jeune fille, même quand il l'a connue toute petite, — surtout quand il reçoit d'elle un service, — et il peut craindre, soit d'être trop respectueux et trop froid, soit de la remercier avec trop de chaleur. Ma première impression, comme je l'ai dit, a été l'étonnement, — impression toujours agréable d'ailleurs. — Ensuite, quand il ne m'a plus été permis de douter, j'ai éprouvé un sentiment difficile à exprimer, composé moitié de plaisir d'avoir été si bien compris, moitié de joie de voir qu'un de mes plus vieux et de mes plus chers amis avait une fille vraiment digne de lui.

Dans votre analyse si correcte d'*Eureka*, vous avez fait ce qu'à votre âge je n'aurais peut-être pas su faire, et ce qu'une foule d'hommes très mûrs, et se disant lettrés, sont incapables de faire. Enfin vous m'avez prouvé ce que j'aurais volontiers jugé impossible, c'est qu'une jeune fille peut trouver dans les livres des amusements sérieux, tout à fait différents de ceux si bêtes et si vulgaires qui remplissent la vie de toutes les femmes.

Si je ne craignais pas encore de vous offenser en médissant de votre sexe, je vous dirais que vous m'avez contraint à douter moi-même de vilaines opinions que je me suis forgées à l'égard des femmes en général.

Ne vous scandalisez pas de ces compliments, si bizarrement mêlés de malhonnêtetés : je suis arrivé à un âge où l'on ne sait plus se corriger même pour la meilleure et la plus charmante personne.

Croyez, Mademoiselle, que je garderai toujours le souvenir du plaisir que vous m'avez donné.

CHARLES BAUDELAIRE ¹.

D'autres surprises devaient survenir. Judith reçut du *Moniteur* la somme magnifique de 80 francs 40 centimes et Arsène Houssaye, apprenant ce début littéraire, lui fit cadeau d'une jolie bague ornée d'une émeraude. Mais il y eut aussi des surprises moins agréables, car le *Moniteur*

1. *Le Second Rang*, pp. 67-68.

fut pris à parti violemment pour avoir publié un article anti-religieux, puisqu'il osait — cet article — parler de la création du monde en d'autres termes que ceux consacrés par l'Église. Et les critiques s'élevèrent à un tel point, qu'un prêtre de Colmar fit un sermon dans lequel il attaquait l'auteur de cet article impie, ne se doutant pas que le redoutable polémiste n'était qu'une toute jeune fille de dix-huit ans.

Il est certain que Judith faisait preuve, dans cet article, d'une grande maturité d'esprit. Elle avait su comprendre, assimiler et analyser l'exposition d'un « système universel, ingénieux et nouveau, développé longuement avec science et logique ». Elle aussi, elle développa avec logique cette idée dominante de *l'unité primordiale et finale*. L'univers qui est *fini* dans l'espace est sorti d'un Dieu absolu qui tira la matière de son esprit même. Puis, de nouveau l'univers se réabsorbera dans l'unité et « Dieu seul restera tout entier, suprême résidu des choses ». Et voici le passage qui troubla tant les consciences religieuses de l'époque : « Jusqu'à présent Dieu n'existe encore qu'à l'état diffus. Le Dieu matériel et spirituel n'existe que dans l'esprit diffus de l'univers. Chaque homme serait une parcelle de Dieu et son propre créateur, et toutes ces âmes, toutes ces intelligences, *en même temps que les brillantes étoiles se fonderont en une unité suprême et l'homme reconnaîtra dans sa propre existence celle de Jéhovah* ¹. »

Judith terminait cet article en exposant ses propres idées : « Edgar Poë a essayé d'arriver par les chemins peu sûrs des probabilités à la création même de la matière. Il trouve d'abord Dieu puis il attribue la diffusion de cette matière dans l'espace à un effort de volonté divine ou à la puissance du souffle de Dieu. Là est l'idée principale d'*Eureka*, idée très belle et très neuve, qui rattache le commencement à la fin, marque le point de départ dans le point d'arrivée, et si on l'admet, jette beaucoup de clarté dans l'ensemble de l'astronomie. Après la lecture d'*Eureka*, on est peut-être moins convaincu, que si les preuves mathé-

1. *Moniteur Universel*, 29 mars 1864.

matiques servaient d'appui à la théorie ; mais cet aspect de vraisemblance ébranle entièrement toutes nos opinions antérieures, et l'on est fortement tenté de croire tout à fait à cette grande et magnifique pensée terminant le livre, qui vous constitue parcelle de Dieu, et vous promet, dans le lointain des siècles, la plus belle fin désirable. »

En lisant cette conclusion à laquelle elle était arrivée par l'étude d'*Eureka*, on voit que Judith, qui n'a pas encore à cette époque pris un contact très étroit avec la métaphysique chinoise, manifeste déjà un rapprochement de sa pensée avec celle de la Chine. Car, en somme, les théories d'Edgar Poë ne sont pas nouvelles ; elles ne sont que la répétition des antiques enseignements asiatiques, et en étudiant son Dieu suprême nous croyons entrevoir certains aspects du « Grand Extrême » de Confucius et du « Tao » de Lao-Tze. Judith poursuit plus tard une étude serrée de la philosophie asiatique et cela détermina en elle tout un courant de pensée que nous retrouverons jusqu'à la fin de sa vie quand elle écrivit *Le Livre de la Foi Nouvelle* où elle essaye de tracer un tableau de l'origine du Cosmos et de l'homme.

Mais le travail et l'étude ne remplissaient pas toute la vie de Judith. La musique avait aussi une place importante. D'un autre côté, les visites et les réceptions se poursuivaient sans trêve dans la petite maison de Neuilly. Les Goncourt font une description de la demeure du 32 rue de Longchamp et, si elle ne s'accorde pas exactement avec celle de Judith, que nous avons donnée plus haut, elle est cependant intéressante à citer. « C'est dans une rue aux bâtisses misérables et rustiques, aux cours emplies de volailles, aux fruiteries, dont la porte est garnie de petits balais de plumes noires : une rue à la façon de ces rues de banlieue que peint Hervier de son pinceau artistiquement sale. Nous poussons la porte d'une maison de plâtre et nous sommes chez le sultan de l'épithète. Un salon garni de meubles en damas rouge, aux bois dorés, aux lourdes formes vénitiennes : de vieux tableaux de l'école italienne avec de belles parties de chairs jaunes ; au-dessus de la

cheminée, une glace sans tain, historiée d'arabesques de couleur et de caractères persans, genre café turc : une somptuosité pauvre et de racroc faisant comme un intérieur de vieille actrice retirée, qui n'aurait touché que des tableaux à la faillite d'un directeur italien.... Et il nous mène dans la salle à manger où ses filles déjeunent, puis en haut, dans un petit atelier d'où l'on voit un jardin aux arbrisseaux maigres, dessiné en carrés de légumes ¹. »

Les Goncourt sont plus généreux dans leur description de Judith et d'Estelle : « Chez Gautier à Neuilly. Il est huit heures et demie. Nous le trouvons à table entouré de son fils et de ses deux filles, croquant, en manches courtes, avec toutes sortes de coquets gestes, les écrevisses d'un grand plat, placé au milieu de la table. Et grignotantes, en même temps qu'agacées par les carapaces, qu'elles rejettent avec des impatiences de chattes, elles se retournent vers nous, passant leur tête pour nous parler, l'une au-dessous de l'autre, étageant leurs moues et leurs sourires, nous contant le chinois avec lequel elles ont dîné hier, allant chercher les souliers de la (*sic*) Chinoise qu'il leur a donnés, bégayant les mots chinois qu'il leur a dits. Ça leur va, ce caquetage exotique, à ces jolies et mutines Orientales de Paris, qui ont, dans leurs mouvements, je ne sais quelle mollesse tendre, et dans leurs personnes, un brin de ces êtres de gentillesse, timides, familiers et curieux, repoussés doucement par la main du Rajah de Lahore, dans la visite que lui fit le prince Soltikoff. Oui, par moments, ces deux fillettes semblent les filles de la nostalgie des pays de soleil de leur père ². »

C'était toute une foule hétéroclite que l'on rencontrait chez les Gautier. Non seulement le tout Paris défilait dans la maison de Neuilly, mais on y voyait aussi des silhouettes étranges. Tous les jeudis il y avait un dîner auquel étaient tacitement conviés les amis intimes, et, sur invitation spéciale, quelques autres personnes. On y rencontrait Gustave Flaubert, Baudelaire, Gustave Doré,

1. *Journal des Goncourt*, vol. II, pp. 11-15, le 3 mars 1862.

2. *Ibid.*, vol. II, p. 131. Le 17 juillet 1863.

Dumas fils, Puvis de Chavannes, le pianiste Delaborde, M^{me} Ganneau. Dans d'autres occasions on pouvait rencontrer Maxime du Camp, le parrain de Judith, Ernest Feydeau, les Goncourt, Edmond About, Meyerbeer, Paul Dalloz et Turgan, directeurs du *Moniteur*, Saint-Victor, etc. Quant aux autres, Gaston Deschamps les décrit dans un article du *Temps* : « Chez Théophile Gautier, à Neuilly-sur-Seine, on voyait toutes sortes de gens excentriques et de bêtes curieuses, venues des cinq parties de l'univers habitable. Tziganes chevelus, hidalgos d'Espagne, pifferari, mandarins. C'était un défilé tellement divers que dans ce milieu étrangement bariolé on pouvait faire le tour du monde, non pas en quatre-vingts jours, mais en l'espace d'une de ces mémorables soirées où l'on voyait MM. Paul Dalloz et Turgan, directeurs du *Moniteur Universel*, dont Théo était le critique dramatique, coudoyer le violoniste Réminyi, le général Moshinkhan délégué du Shah de Perse et le violoncelliste Gaitano Braga¹. »

Ces réceptions étaient toujours très animées par des représentations, des charades, des tableaux vivants, des danses, des concerts, — et aussi par des discussions sérieuses sur l'art et la littérature. Les Goncourt racontent avec verve, un dîner chez les Gautier : « Une drôle de table que celle où nous sommes assis chez Théophile Gautier. Ça a l'air de la table d'hôte du dernier caravansérail du romantisme et de la tour de Babel, la table d'hôte d'une mêlée de gens de toutes nationalités, dont le maître de la maison a l'habitude et tire une certaine fierté. L'autre jour, à sa table, dit l'écrivain (Théophile), étaient réunis vingt individus, parlant quarante langues différentes, vingt individus avec lesquels on aurait pu faire, sans interprètes, le tour du monde. Il y a ce soir, aux côtés de Flaubert et de Bouilhet, un vrai Chinois avec ses yeux retroussés et sa robe groseille, le professeur de chinois des filles de Gautier. Le Chinois a pour voisin un peintre exotique qui a des yeux volés à un jaguar et des bottes qui lui montent jusqu'au ventre. Puis c'est le violoniste hongrois Réminyi avec sa

1. *Le Temps*, le 29 décembre 1917. *Nécrologie* par G. D.

tête glabre de prêtre et de diable, Réminyi flanqué de son accompagnateur, un petit bonhomme, gras et féminin, à la tête d'Alsacienne, aux cheveux blonds en baguettes, tombant droits de la raie, du milieu de sa tête, et en sa redingote de séminariste allemand, dans l'ouverture de laquelle se flétrit un peu de lilas blanc : un garçon gras, douteux, un peu inquiétant. Enfin plus loin, accompagnée de son fils, la femme d'un dieu, la veuve d'un mapa : M^{me} Ganneau. Tout le temps du dîner, Gautier semble jouer une comédie italienne avec les bonnes de la maison, en les menaçant de les estrangouiller au sujet d'une assiette mal essuyée, ou d'une sauce tournée, pendant que la plus jeune des deux filles se pose sur la joue, une mouche faite de je ne sais quoi de noir, en se servant, pour miroir, du manche de sa fourchette ¹. »

Au milieu de toutes ces réceptions, de toutes ces allées et venues dans la maison de Théophile, Judith, forcément, se faisait de plus en plus remarquer par son charme, son intelligence, sa beauté. Bonnières, parlant des filles de Théophile, décrit Judith en ces termes : « une seule avait le visage de lune et les yeux de lotus des déesses indoues, avec ce profil pur qu'on voit sur les médailles d'Agrigente. Ces comparaisons doivent être prises à la lettre si l'on veut se faire une idée du visage qui reproduisait dans la perfection cette beauté antique que son père avait tant aimée. Je ne sais quoi de sauvage dans ses étranges yeux jaunes et dans ses attitudes l'abandon fatal d'une esclave d'Orient ². »

Cette éblouissante beauté attirait naturellement des regards d'admiration. Bientôt, Judith reçut une demande en mariage d'un général persan, Mohsin Khan, chargé par Sa Majesté le Shah de Perse, d'une mission extraordinaire. Judith avait fait sa connaissance lors d'une promenade en bateau sur la Seine. Le général lui avait été présenté par Dardenne de la Granderie, un journaliste bien connu. Mais ce projet de mariage n'eut pas l'heur de plaire beaucoup à Théophile, pas plus d'ailleurs qu'à Judith, car

1. *Journal des Goncourt*, vol. II, p. 267. Le 4 mai 1865.

2. Bonnières, *Mémoires d'aujourd'hui*. 2^e série, pp. 303-304.

derrière cette demande officielle planait un mystère assez redoutable, un de ces mystères qu'on ne rencontre qu'en Orient. Le Général était, paraît-il, marié en Perse d'une façon temporaire, et comme ce mariage arrivait à expiration, il était libre de renouveler l'engagement ou de l'annuler. Les beaux yeux de Judith l'inclinaient vers cette dernière décision. Théophile, malgré son amour de l'Orient, ne voulut pas se prêter à des combinaisons aussi douteuses et compliquées, et il demanda au général de bien vouloir espacer ses visites. Dans la crainte de voir Judith céder, il lui fit un tableau très noir de la situation des femmes en Orient : « de malheureuses cousues vivantes dans des sacs accompagnées de serpents, de crapauds, de scorpions, puis jetées à l'eau ¹. » Avant son départ pour la Perse, le général fit une visite d'adieu à Théophile et celui-ci lui permit de parler à Judith en particulier. Il la supplia de l'attendre, il lui décrivit la beauté d'un voyage dans ces pays des *Mille et Une Nuits*, les fêtes qui l'attendaient, les rivières de pierres précieuses qui la pareraient, et il lui dit enfin : « Vous êtes comme une plante née par hasard dans un sol étranger ; vous deviez être une princesse persane : ne repoussez point l'occasion qui s'offre d'accomplir votre

1. *Second Rang*, p. 333. Le bon Théo se souvenait-il du *Clair de Lune* des *Orientales* de Victor Hugo et de la parade en un acte qu'il avait écrite en collaboration avec Charles de la Rounat « La Négresse et le Pacha » et que tous deux avaient signée : Ali-Biblot-Ben-Salmigondis ? Cette parade fut représentée pour la première fois au Théâtre des Variétés, le 27 décembre 1851, pour les débuts de Maria Martinez, dite la Malibran Noire. Nous y retrouvons les vers suivants :

- | | |
|--------------|---|
| Abou-Kasar : | Surtout pas de micmac ;
Sois bien sage et fidèle,
Car au Tigre en un sac
J'te f'rais jeter ma belle. |
| Kalabalik : | Son cœur bat, fait tic tac ;
Elle sera fidèle
Car elle a peur du sac,
Chose bien naturelle. |
| Palmyre : | Ça m'donn' dans l'estomac
Comme un coup, et ça m'gèle,
— Quand il parle de son sac —
Des os jusqu'à la moëlle. |

destinée¹. » Mais le général plaida en vain sa cause et il s'en alla sans aucune promesse, les yeux baignés de larmes. Comme le dit Judith Gautier à la fin de son *Second Rang du Collier* : « Il était dit que je ne verrais pas la neige du Mont Albroz étinceler au soleil, par dessus les platanes, qui font de Téhéran un bouquet de verdure ; je décidai de m'envoler moins loin, et, lorsque Mohsin-Khan, nommé ambassadeur à Londres, revint en Europe, j'avais quitté le nid paternel². »

Judith continua ses études de Chinois, avec Ting-Tun-Ling. L'amour d'un général n'avait pu la résoudre à choisir la Perse pour pays d'adoption, mais elle se plongea avec passion dans l'étude d'une langue qui devait lui révéler les grandes épopées de la Chine ; et déjà se créait dans son imagination tout un monde d'amour et de batailles, aux sentiments élevés. « Ce fut une éducation des *Mille et Une Nuits*, » écrit Montclair, « sous le charme du parfait magicien ès-lettres, qui pour son enfant, pavoisait la vie des splendides gerbes de rêve, substituant à la platitude réelle une chevalerie de sentiments héroïques, édifiait des palais d'illusion, ciselait des joailleries solaires, annexait à l'art des territoires inexplorés, ressuscitait des époques de guerre et de frissonnantes annales d'amour³. »

1. *Ibid.*, p. 333.

2. *Second Rang*, p. 334.

3. Montclair. *Figaro*. Supplément Littéraire, 15 février 1890.

CHAPITRE III

MARIAGE

Judith allait commencer sa vie de femme. Mais avant de parcourir en solitaire les vastes horizons de sa pensée, elle allait entrer elle-même dans « les palais d'illusion » et se rendre compte que « les frissonnantes annales d'amour » réservent souvent de grandes douleurs.

Le « subtil talent » d'un poète, sa « parole charmante », ses « longs cheveux blonds et la barbe fourchue des *Nabis* de sa race ¹ », devaient la retenir pour un temps captive. Ce poète fut Catulle Abraham Mendès.

Avant de relater la rencontre de Catulle Mendès et de Judith Gautier dont l'union, malgré le mirage de la jeunesse et de l'amour, ne devait durer que peu d'années, il serait utile de décrire le « climat » dans lequel ces deux êtres allaient se trouver en présence l'un de l'autre.

Né à Bordeaux en 1841, d'un père israélite et d'une mère catholique, Catulle Mendès vint s'établir définitivement à Paris en 1860. Encouragé par Théophile Gautier et Théodore de Banville, approuvé par Victor Hugo, « le père en exil », il fonda en 1861 la *Revue Fantaisiste* et eut le talent de réunir autour de lui des collaborateurs tels que Baudelaire, Auguste Vacquerie, Champfleury, Léon Gozlan, Louis Bouilhet, Aurélien Scholl, Albert Glatigny, Sully Prudhomme, Villiers de l'Isle-Adam et même Richard Wagner. Ils se réunissaient souvent au bureau de la rédaction, Passage Mérés (Passage des Princes), escalier C au deuxième. Ce fut le début de l'École Parnassienne, mais

1. Bonnières. *Mémoires d'aujourd'hui*, vol. II, p. 306.

comme le dit très bien M. Ibrovag : « plusieurs groupes de poètes se sont rencontrés pour former vers 1865 le cénacle des « Parnassiens ». Ils venaient, chacun à sa manière, exprimer un état d'esprit général, conséquence naturelle de l'évolution littéraire. A en croire ses différents historio-graphes, le Parnasse aurait eu plus d'un berceau. Au fond ils ont tous raison, le flot parnassien ayant été formé de plusieurs affluents. Il faut remonter à la source de chacun d'eux pour distinguer la teinte particulière qu'il a apportée dans le courant harmonieux et limpide où se mira, pendant un demi-siècle, la Muse Française ¹. »

Avec *La Revue Fantaisiste*, d'autres revues : *La Revue de Paris* et la *Revue du Progrès*, puis les réunions littéraires chez Mendès, chez Baudelaire, chez M^{me} Juliette Adam et chez Lemerre furent les avenues qui conduisirent au célèbre salon de Leconte de Lisle. « Les Parnassiens sont unanimes à évoquer avec émotion ces « nobles et doux soirs » qui, pendant des années, furent leurs plus belles heures ² ». Parmi les assidus se retrouvaient quelques-uns de ceux que nous avons nommés plus haut auxquels s'ajoutèrent Louis Ménard, Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine, Paul Bourget, Léon Barracand, José Maria de Hérédia, Gaston Paris, Henry Houssaye, Jean Marras, Armand Gouzieu, Fernand Calmettes, plus tard l'historiographe du Salon, l'éditeur Lemerre et enfin Judith Gautier, « l'unique Parnassienne et l'Olympienne » comme on l'a si souvent appelée.

Telle était donc l'atmosphère dans laquelle devaient se rencontrer Judith Gautier et Catulle Mendès.

Théophile Gautier avait cru trouver en Catulle Mendès une nature qui se rapprochait de la sienne. Il se prit d'affection pour le jeune poète. Il l'aida lors de la fondation de la *Revue Fantaisiste* et l'encouragea en maintes circonstances. Le sort amena Catulle en présence de Judith. Ils se retrouvaient tous les samedis chez Leconte de Lisle où Judith brillait par sa beauté et son intelligence. Fernand

1. Ibrovag. *José-Maria de Hérédia*, Paris, Presses Uni., 1923, p. 75.

2. *Ibid.*, p. 94.

Calmettes, historien du Salon, nous trace un portrait captivant de l'unique Parnassienne : « Judith était fort belle, belle d'une beauté de médaille, avec le teint des vraies brunes, tout en lumière mate. Intellectuellement active, elle était physiquement passive et son apparence de nonchaloir, rendant sa splendeur plus humaine, imprimait à sa personne une certaine grâce d'attirante langueur et de laisser-aller désirable. Elle fut donc désirée vivement, ardemment même, et, si je voulais inscrire ici les noms de tous les hommes qui cédèrent à l'impérieux désir d'élever vers elle leur hommage, j'en couvrirais bien des pages ¹ ».

Leconte de Lisle lui-même était fasciné et il considérait Judith comme une « puissance féminine » ² ; elle lui inspira un sonnet qui exalte la magie de l'Orient si chère à Judith.

Vénérable berceau du Monde, où l'Aigle d'Or,
Le soleil, du milieu des Roses éternelles,
Dans l'espace ébloui qui sommeillait encor
Ouvrit sur l'Univers la splendeur de ses ailes.

Fleuves sacrés, forêts, mers aux flots radieux,
Ame ardente des fleurs, vierges neiges des cimes,
O très saint Orient, qui conçut tous les Dieux,
Puissant Évocateur des visions sublimes.

Vainement, à l'étroit dans ton immensité,
Flagellés du désir de l'Occident mythique,
En des siècles lointains nos pères t'ont quitté ;

Le vivant souvenir de la patrie antique
Fait toujours, dans notre ombre et nos rêves sans fin,
Resplendir ta lumière à l'horizon divin ³.

Armand Silvestre n'allait-il pas jusqu'à adresser à Judith des sonnets enflammés qu'il écrivait le soir n'importe où il se trouvait afin qu'elle les reçut le lendemain matin en s'éveillant ⁴ ? A ces volutes d'encens qui montaient vers elle,

1. Fernand Calmettes. *Leconte de Lisle et ses amis*, Paris, Quantin, 1902, p. 223.

2. *Ibid.*, p. 224.

3. Voir la seconde édition d'*Iskender* imprimée avec ce sonnet en tête du volume. (Paris, Colin et C^{ie}, 1894, in-12. *Collection des romans historiques*.)

4. Emile Vedel. *Le Figaro*, 5 novembre 1910.

s'ajoutaient celles venant de José-Maria de Hérédia, Barbey d'Aurevilly, Villiers de L'Isle-Adam, Barracand. Quoique ce dernier fût au nombre de ses adorateurs discrets, Fernand Calmettes raconte une anecdote qui montre la naïveté charmante de Judith et la façon dont elle accueillait ces hommages : « Un jour que Judith le recevait en visite et qu'ils en étaient venus à causer des phénomènes électro-biologiques, elle raconta que le contact du peigne d'écaille produisait dans ses cheveux des étincelles. Et tout naturellement Barracand ayant sollicité l'honneur d'être témoin d'un fait qui lui semblait un phénomène charmant et rare, Judith sans hésitation le conduisit dans son cabinet de toilette pour y prendre avec lui le démêloir, puis dans un retraits sombre qui servait de porte-manteaux et dont elle referma la porte ; alors elle dénoua ses cheveux et de leur masse fluide fit jaillir les étincelles qu'elle secoua du peigne, sur la main de Barracand en une pluie de minuscules étoiles. Et, très impressionné par le scintillant effluve, grisé par les parfums de la chevelure, Barracand sut paraître satisfait de ce qu'on lui donnait, de jolies étincelles ¹ ».

Mais parmi ces admirateurs il y en eut un qui ne voulut pas se contenter de « jolies étincelles », ce fut Catulle Mendès. Judith avait vingt ans et Mendès cinq ans de plus. Elle se sentait attirée vers ce poète remuant et fougueux, qui déjà faisait figure de meneur de poètes et qui recevait l'approbation de ses pairs. Judith, voyant l'affection de son père pour Catulle, croyant que ce dernier pourrait combler sa vie d'un amour sûr et durable, ne résista pas à l'ardeur des sentiments témoignés par Catulle. Lui, amoureux de la forme et épris d'intelligence, il ne désirait pas s'attarder auprès de femmes niaises ou laides. Il sentait en lui le besoin irrésistible de raconter ses projets littéraires et d'être soutenu par l'encouragement d'une compagne capable de s'intéresser à ses travaux. Il trouva donc en Judith l'appui désiré, l'intelligence et la beauté, dons qu'il est si rare de trouver réunis dans un seul être.

1. Calmettes. *Op. cit.*, p. 223.

Quand Théophile Gautier apprit le désir de Catulle d'épouser Judith, oublieux de sa sympathie pour le poète, il s'opposa à ce projet avec sa pétulance coutumière. Le bon Théo fut-il pris d'une jalousie subite ? Avait-il peur, comme on l'a souvent répété, de perdre en Judith une collaboratrice précieuse¹ ? Était-ce une intuition de ce qui allait arriver dans l'avenir ? Quoi qu'il en soit, le refus qu'il avait déjà opposé au mariage de Judith avec Mohsin Khan et cette nouvelle opposition à la demande de Catulle, nous font supposer que Théophile aurait refusé n'importe quel mariage pour Judith². A l'annonce de ce projet il entra donc dans une sainte colère et s'écria : « Je ne veux pas d'un juif pour gendre. Je suis un vieux chrétien, moi³. » Paroles étranges dans la bouche de Théophile et qui montrent bien la souffrance qui se levait en lui à l'idée de se séparer de celle qui était vraiment devenue la compagne de ses plus intimes pensées. Paroles étranges, en effet, chez lui qui avait toujours montré une grande tolérance pour les croyances des autres et qui se découvrait tout à coup l'âme d'un vieux chrétien, alors qu'il s'était opposé jadis à l'entrée au couvent de sa fille et à son éducation religieuse.

Un choc assez violent devait s'ensuivre entre le père et la fille, tous deux de caractère entier et indépendant. Judith déclara qu'elle attendrait sa majorité pour épouser Catulle, même sans le consentement de son père. Six mois après ce premier heurt, la seconde tentative qu'elle fit auprès de Théophile pour obtenir son acceptation n'eut pas plus de succès. Le conflit s'envenima et Judith quitta la maison paternelle pour rejoindre sa mère, Ernesta Grisi. Maxime du Camp, suivi de Massera, entra alors en lice pour lutter contre le récalcitrant Théophile. Ils finirent par obtenir de lui son consentement par écrit. Le sort en était jeté. Les dédales mystérieux du cœur orientent la destinée et la marquent souvent d'un sceau indélébile.

1. Calmettes, *Op. cit.* p. 234.

2. Quand sa seconde fille, Estelle, épousa Emile Bergerat, il mit comme condition au mariage que le jeune ménage devait habiter avec lui à Neuilly jusqu'à sa mort.

3. Calmettes, *Op. cit.* p. 225.

Judith allait en faire l'expérience. Comme il est curieux de voir réapparaître chez elle, à ce moment précis et si important de sa vie, malgré sa nonchalance orientale, malgré son équilibre intérieur, l'« Ouragan » et la « Schabraque » de son enfance, dans ce conflit avec un père qu'elle adorait !

Le mariage eut lieu à la Mairie de Neuilly le 17 avril 1866. Les témoins furent pour Judith, Gustave Flaubert¹ et Turgan, du *Moniteur* et pour Mendès, Villiers de l'Isle-Adam² et Leconte de Lisle. Théophile, fidèle à son oppo-

1. Catulle Mendès avait pris soin d'indiquer à Gustave Flaubert par un court billet (non daté, mais évidemment envoyé peu de jours avant la cérémonie) : « Mon mariage aura lieu mardi, 17 avril, à la mairie de Neuilly, à quatre heures précises. » Dans ce même billet, Mendès remercie Flaubert de la bonté qu'il veut bien avoir pour le jeune couple. Peu après, dans une seconde lettre, également non datée, Catulle Mendès lui renouvelle l'expression de sa reconnaissance et lui confie : « Judith a grand-envie de vous voir. » Mais les jeunes mariés hésitent à rendre visite au vieux maître sans être annoncés. Cependant, ajoute Mendès, « si cela ne vous gêne pas, nous sommes déjà en route ». Les deux lettres inédites d'où sont tirées ces indications (ainsi que la lettre inédite analysée plus loin, p. 104) se trouvent, parmi onze autres lettres de Mendès à Flaubert, à la Collection Lovenjoul, à Chantilly et appartiennent à l'Institut de France.

2. Calmettes écrit en parlant de Villiers de l'Isle-Adam : « Au mariage de Catulle Mendès et de Judith Gautier, il fut témoin avec Leconte de Lisle. Par une de ces exceptions qui se renouvelaient quelquefois dans son existence, il ne manquait pas d'argent et, lorsqu'il vint chercher le maître qui l'attendait le chapeau sur la tête et prêt au départ il l'arrêta sur le palier, devant la porte refermée : « Regardez », dit-il, et d'un geste large, il ouvrit son pardessus en laissant voir, retenues à son habit par une énorme brochette, la croix de commandeur d'honneur et toutes les décorations pontificales. Il avait choisi les spécimens les plus grands qu'on pût se procurer, des modèles à suspendre en devanture de magasin pour tirer l'œil des acheteurs. Les rubans rouges, bleus, noirs, avec leurs raies et lisérés n'étaient pas moins disproportionnés. Villiers tendant le torse, semblait se développer tout entier pour mieux éblouir Leconte de Lisle. » (*Leconte de Lisle et ses amis*, p. 194). Il est inutile d'ajouter que Leconte de Lisle refusa net d'aller au mariage en compagnie de Villiers ainsi décoré et celui-ci fut obligé de tout retirer avant d'entrer dans la voiture qui devait les mener à Neuilly.

Il est probable que Villiers rencontra Estelle Gautier pour la première fois au mariage de Judith. Elle était jeune et charmante et Villiers eut bientôt pour elle plus que de l'amitié. Il n'hésita pas à demander sa main. Estelle accepta. Théophile Gautier donna son consentement. Mais Villiers avait agi sans prévenir ni consulter sa famille. Elle s'opposa absolument à ce mariage qui pour elle était une mésalliance. Villiers gagnait peu d'argent et ses parents l'avertirent qu'il n'obtiendrait jamais

sition, n'assista pas au mariage et les témoins de Judith, par considération pour lui, n'assistèrent pas au repas qui eut lieu à Neuilly chez un ami de Victor Hugo. Mais Judith avait tout de même près d'elle ses fidèles amis Marras et le chinois Ting-Tun-Ling ainsi que sa mère Ernesta Grisi et sa sœur Estelle.

Après leur mariage, les Mendès habitèrent Neuilly et continuèrent à assister assidûment aux réunions hebdomadaires chez Leconte de Lisle. Calmettes écrit : « Il fallait que l'intérêt en fût sérieux, car Mendès et Judith ne manquaient pas une seule des réunions hebdomadaires.... Les soirées toutes vibrantes de lutttes, se prolongeaient tard et l'hiver, par le froid, la neige ou la pluie, les rentrées étaient nécessairement difficiles. Marras, qui demeurerait également hors barrière, au Grand Montrouge, non loin du fort de Vanves, noctambulait à travers les mauvais chemins de la banlieue déserte, et ce sacrifice des retours pénibles, tous les familiers l'eussent fait aussi volontiers. Leconte de Lisle lui-même ne semblait vivre que pour son samedi ¹. »

Quels furent ces premiers mois de mariage pour Catulle et Judith ? Quels échanges intellectuels y eut-il entre eux ?

Il est difficile de répondre à ces questions. Ce qui est certain c'est que si Judith subit le courant de l'époque, elle était indépendante et le resta toujours. Malgré son mariage qui aurait pu l'orienter vers d'autres horizons, elle continua à habiter sa maison de rêve, bâtie par sa propre imagination, où se retrouvaient ses aspirations vers l'Orient et l'atmosphère du chinois Ting-Tun-Ling.

Un an après son mariage, Judith commença sa carrière littéraire en publiant son premier ouvrage, *Le Livre de Jade* ², « poésies traduites du chinois, par Judith Walter, »

d'aide matérielle s'il épousait la fille de Gautier. Malgré son amour, sans doute sincère, Villiers dut se ranger à l'opinion de sa famille et en janvier 1867 il écrivit à Théophile pour se libérer de tout engagement vis-à-vis d'Estelle. Il lui exprima son chagrin et sa tristesse, et assura que la nécessité seule l'obligeait à renoncer à ce projet de mariage.

1. Calmettes, *Op. cit.* p. 310.

2. *Le Livre de Jade*. Paris, Lemerre, 1867, in-12 papier vergé.

pseudonyme dont Judith avait déjà signé son article sur l'*Eureka* d'Edgar Poë. L'apparition de ce livre suscita un mouvement d'étonnement. « On ne voulait pas croire, » écrit Rémy de Gourmont, « que cette littérature si originale et si dédaigneusement impersonnelle fût l'œuvre exclusive d'une femme. C'était du Gautier, mais plus pur encore, plus ironique, et plus doux, et l'auteur, mariée depuis hier, n'avait pas vingt ans ! ¹ » *Le Livre de Jade* était le résultat de quatre années de travail ², « fruits d'une précocité paradoxale » écrit Rémy de Gourmont ³. Avec cet ouvrage, Judith était entrée dans le vaste et puissant courant de l'Orient qu'elle ne devait jamais quitter, « désormais enfermée dans sa tour de porcelaine où elle s'entourait de toutes les images de l'Extrême-Orient », dit Bonnières ⁴. D'ailleurs, la mode à cette époque était à l'Orientalisme.

Si *Le Livre de Jade* est impersonnel, s'il ne contient pas tout le suc de la pensée de Judith, comme nous le trouverons dans ses œuvres ultérieures, il n'en reste pas moins vrai qu'elle a donné beaucoup d'elle-même dans la traduction de ces poésies chinoises. Il faut qu'elle en ait senti profondément le rythme, qu'elle en ait pénétré la pensée pour trouver en français les mots qui apportent l'image exacte, tâche d'autant plus difficile que presque tous ces poèmes sont courts et renferment en quelques vers une pensée et son développement; d'autres, comme celui-ci, condensent dans leur brièveté tout le pathétique d'une vie :

La Maison dans le Cœur.

Les flammes cruelles ont dévoré entièrement la maison
où je suis né.

1. *Les Célébrités d'Aujourd'hui. Judith Gautier.* Paris, Bibl. Int. d'Ed., 1904, p. 5.

2. Bonnières dit en parlant du *Livre de Jade* « petits poèmes en prose qu'elle dit empruntés aux vieux poètes chinois, mais qui en réalité lui appartiennent en propre. Un parfum, une fleur qui ne se compare à rien, un souffle amoureux et pur qu'on respire avec délices ». (*Mémoires d'aujourd'hui*, Paris, Ollendorf, 2^e série 1885, p. 307). Bonnières fait ici une grave erreur, puisque Judith a vraiment traduit ces poèmes, mais sa critique reste cependant très juste.

3. *Op. cit.*, p. 17.

4. *Op. cit.*, p. 308.



Phot. Nadar.

Judith Gautier vers 1870.

Alors je me suis embarqué sur un vaisseau tout doré, pour distraire mon chagrin.

J'ai pris ma flûte sculptée, et j'ai dit une chanson à la lune ; mais j'ai attristé la lune qui s'est voilée d'un nuage.

Je me suis retourné vers la montagne, mais elle ne m'a rien inspiré.

Il me semblait que toutes les joies de mon enfance étaient brûlées dans ma maison.

J'ai eu envie de mourir, et je me suis penché sur la mer. A ce moment une femme passait dans une barque ; j'ai cru voir la lune se refléter dans l'eau.

Si elle voulait, je me rebâtitrais une maison dans son cœur ¹.

La poésie chinoise prend rarement pour thèmes des sentiments violents, mais plutôt des sentiments délicats, l'évocation à peine esquissée. Raffinement du langage, imprévu de l'image, tels sont ses moyens pour évoquer l'inexprimable. Deux vers suffisent à traduire la mélancolie d'un cœur, la cruauté du destin, la résignation orientale :

Oh ! quel accord serein résulte de l'union des choses qui sont faites pour s'unir.

Mais les choses qui sont faites pour s'unir s'unissent rarement ².

Deux vers seulement pour faire entrevoir tout le charme de la jeunesse et de la beauté :

Des jeunes filles se sont approchées de la rivière ; elles s'enfoncent dans les touffes de nénuphars.

On ne les voit pas, mais on les entend rire, et le vent se parfume en traversant leurs vêtements ³.

Les grands poètes chinois comme Li-Taï-Pi, Thou-Fou, Ly-y-Hane, se seraient mal accommodés des éclats fiévreux, des envolées lyriques des romantiques. Ils auraient été plus à l'aise peut-être dans le cadre parnassien, puisque pour eux la perfection de la forme valait autant que l'élé-

1. Édition de 1933, p. 48.

2. « Un jeune poète pense à sa bien-aimée qui habite de l'autre côté du fleuve », p. 58.

3. « Au bord de la rivière », p. 35.

vation et la beauté de la pensée. Ils aimaient suggérer. Allusions, sous-entendus, symboles, images, leur plaisaient plus qu'un langage direct. C'est un symbolisme subtil et délicat, qui reste cependant tout à fait compréhensible. Citons le poème *Pensée Ecrite sur la Gelée Blanche* entre beaucoup d'autres :

La gelée blanche recouvre entièrement les arbustes ; ils ressemblent aux visages poudrés des femmes.

Je les regarde de ma fenêtre, et je pense que l'homme, sans les femmes, est comme une fleur, dépouillée de feuillage.

Et pour chasser la tristesse amère qui m'envahit,
Avec mon souffle, j'écris ma pensée, sur la gelée blanche¹.

Paul Souday dans un article du *Temps*, le 19 janvier 1918, écrit sur le *Livre de Jade* : « Ces poèmes très courts sont presque tous jolis. On y retrouve les motifs éternels : brièveté de la vie, fuite irréparable du temps, l'impossible retour du passé, l'amour, le vin, la patrie, les tristesses de l'exil. Leur sobriété bien que gracieusement imagée et fleurie exclut la grande poésie avec ses développements nécessaires et ne compte pas une profondeur de pensée qui ne paraît pas avoir été dans les ambitions de ces délicieux poètes d'Extrême-Orient. Mais ces limites n'étaient peut-être pas pour déplaire à M^{me} Judith Gautier. » Cette conclusion ne nous paraît pas exacte. M. Paul Souday a-t-il oublié *Le Livre de la Foi Nouvelle* de Judith Gautier, livre que nous discuterons et analyserons dans un prochain chapitre et qui est pour ainsi dire la synthèse de la pensée philosophique et métaphysique de Judith ? Si dans le *Livre de Jade* Judith se contente de reproduire les délicats lieux communs des poètes chinois, ce n'est pas parce que « les profondeurs de la pensée » lui sont étrangères. Et nous pouvons ajouter que de grands développements ne sont pas toujours nécessaires pour émettre une idée profonde. Quelquefois il suffit d'un vers, d'une strophe, d'un court poème pour évoquer, dans des esprits familiarisés avec

1. *Le Livre de Jade*. Éd. 1933, p. 220.

la méditation et la contemplation, les pensées les plus profondes.

Judith traduisait les poètes chinois avec une précision rigoureuse et c'était « la fâcher que de laisser entendre que la traductrice ait ajouté le moindre trait à la grâce de l'original » dit Rémy de Gourmont¹. S. E. Yu-Keng, alors ministre de Chine à Paris, en exprimait toute son admiration dans les strophes suivantes :

Sur un ordre souverain me chargeant d'une ambassade,
j'ai dû quitter mon pays pour me diriger à travers les
océans vers l'Occident lointain, vers Paris, l'illustre ville.

Le navire avance peu à peu ; je franchis la Mer Rouge, le
canal de Suez ; tout ce chemin qu'une fois j'ai déjà par-
coursu.

Car c'est mon second voyage, et je retourne là-bas cette
fois, comme si j'allais à un rendez-vous.

Trente années, déjà !... Que d'événements, que de trans-
formations, sujets de réflexions sans fin !...

Et, cependant, voici que mon esprit retourne vers les
temps disparus : je me souviens des voyageurs intrépides
qui, dans une embarcation faite d'un tronc d'arbre creusé,
s'en allaient à la découverte.

Entre les vagues bondissantes, je regarde, espérant voir
apparaître la belle déesse Siang-Ling, tenant dans ses bras
blanches la lyre d'or ; j'écoute, croyant entendre les chants
suaves de la divine musicienne qui donne l'inspiration...

Mais ce n'est pas Siang-Ling qui m'apparaît ; celle que je
rencontre, c'est une poétesse d'Occident, qui, à ma joyeuse
surprise, serre sur son cœur les poèmes de mon pays !...

J'écris alors, pour elle, ces quelques vers, et je suis heu-
reux en lui tendant le feuillet, à l'idée que nous pourrions
causer ensemble des poètes et de la poésie².

Souvent les amis Chinois de Judith lui ont dit leur joie
de pouvoir retrouver en français les strophes qu'ils sa-
vaient par cœur dans leur propre langue, ces strophes qui
sont encore les modèles de tous leurs poètes modernes.
« Aucun chinois des hautes classes n'a jamais passé à Paris
sans y (chez Judith Gautier) venir boire le thé vert,

1. *Op. cit.*, p. 13.

2. *Pour Madame Judith Gautier*, Paris, avril 1901. Voir page 12 de
l'Édition de 1933 du *Livre de Jade*.

regarder les manuscrits précieux et admirer cette nouvelle Ly-y-Hane qui renouvelle sur la terre d'Europe les délices poétiques qui enchantaient les délicats au temps de la dynastie des Song¹. » Mais tout en chantant leurs poèmes d'amour, de joie, de tristesse, d'ivresse et de guerre, Judith se forgeait un style propre. Anatole France, qui avait une sincère admiration pour le talent de Judith, écrivait à propos de ce premier livre : « Dès le *Livre de Jade*, elle avait trouvé sa forme. Elle avait un style à elle, un style tranquille et sûr, riche et placide comme celui de Théophile Gautier, moins robuste, moins nourri, mais bien autrement fluide et léger. Elle avait son style parce qu'elle avait son monde d'idées et de rêves. Ce monde, c'était l'Extrême-Orient, non point tel que nous le décrivent les voyageurs, même quand ils sont comme Loti, des poètes, mais tel qu'il s'était créé dans l'âme de la jeune fille, une âme silencieuse, une sorte de mine profonde où le diamant se forme dans les ténèbres². »

Gaston Deschamps dans le *Temps* parle du *Livre de Jade* comme d'un « précieux reliquaire où elle fixa, comme dans un coffret de bijoux rares et de pierres fines, les rêves de sa jeune imagination en quête d'extases choisies³ ». Albert de Pouvourville, ami de Judith et le traducteur du grand philosophe chinois Lao-Tze, aime la philosophie et la morale que ces poèmes renferment. « Chaque sentence, chaque ligne de ce singulier recueil est empreinte de la philosophie doucement résignée et un peu dédaigneuse de ces sages magnifiques de la nation centrale qui jugent l'humanité à sa valeur réelle — et qui ne lui demandent pas grand'chose — et qui n'en espèrent pas davantage. Cette morale n'est guère en faveur dans notre Occident spontané et fiévreux, et elle ne saurait être de mise dans ce pays de France où toutes les énergies sont tendues vers un but sanglant et presque surhumain. Mais quand la paix revient sur terre, on ne peut s'empêcher d'admirer — et parfois

1. Rémy de Gourmont. *Judith Gautier*, pp. 12-13.

2. Anatole France. *La Vie Littéraire*, IV, p. 135.

3. G. D. *Le Temps*, Nécrologie, le 29 décembre 1917.

d'envier — la calme hauteur d'esprit et la pitié bienveillante des Hommes Doués de qui Judith Gautier s'est inspirée pour la plupart des sentences du *Livre de Jade* ¹. »

Puisque nous parlons de ce premier essai poétique de Judith, il nous paraît bon de grouper ici toute son œuvre poétique ultérieure. En 1885, Judith devait publier une autre anthologie de poésies orientales, cette fois-ci des poésies Japonaises ². Elle ne pouvait pas les traduire directement du Japonais puisqu'elle ne connaissait pas assez bien cette langue, mais elle les mit en vers d'après la traduction littérale de M. Saionzi. Les traductions littérales sont publiées à la fin de son livre et nous pouvons ainsi nous rendre compte du charme incontestable qu'elle y ajoute, tout en faisant preuve d'une étonnante fidélité. Pour n'en citer qu'un exemple, voici le poème d'un Inconnu et le poème de Judith :

O vent qui cause ce naufrage où je meurs, apaisant ta
colère va effleurer doucement les cheveux de ma bien-
aimée.

et

Je sombre, je meurs.
O vent qui fais ma détresse,
Calmant tes clameurs,
Va toucher d'une caresse
Les cheveux de ma maîtresse.

Ces petits poèmes japonais sont en vers et non en prose rythmée comme ceux du *Livre de Jade*, et ils sont tous faits sur le modèle du poème japonais *Outa* qui n'a que cinq vers. Le nombre de syllabes est fixé à trente et une et la division entre les cinq vers est la suivante : le premier vers est de cinq pieds ou syllabes, le deuxième de sept, le troisième de cinq et les deux derniers de sept. D'après la légende japonaise écrite par Tsoura-Youki, ce fut le

1. Albert de Pouvoirville. *Le Gaulois*, 29 décembre 1917.

2. *Poèmes de la Libellule*, traduits du Japonais d'après la version littérale de M. Saionzi, conseiller d'État de S. M. l'Empereur du Japon par Judith Gautier. Illustrés par Yama-Moto. Paris, imp. Gillot, 1885, in-4° carré, gravures coloriées, papier du Japon.

prince San-Sa-O-No-Nilkoto qui, dans les temps reculés, composa le premier poème. C'est lui qui fixa le nombre de syllabes et depuis cette forme n'a pas varié ¹.

Les thèmes, forcément courts, sont tout aussi délicats et fins que ceux des poésies chinoises : « aimer les fleurs, envier les oiseaux, admirer les brumes printanières, pleurer avec les rosées, regarder la lune, louer le règne de l'empereur et le comparer pour le nombre de ses bienfaits aux sables des grèves, pour sa grandeur aux montagnes élevées ². » Comme pour les Chinois, la poésie avait une grande importance dans la vie des Japonais ³.

Judith reste tout aussi impersonnelle, dans ses *Poèmes de la Libellule* que dans son *Livre de Jade*. Elle écrivit aussi quelques poèmes originaux réunis dans un volume *Poésies* ⁴ en 1911. Il est à regretter que dans ses propres poèmes Judith n'ait pas suivi les modèles chinois et japonais qu'elle avait su si admirablement manier et reproduire. Elle abandonne les images colorées, imprévues, gracieuses,

1. Préface au recueil des poésies anciennes et modernes, publié par ordre du Mikado Atsou Kimi, la cinquième année Yugui (ix^e siècle), par Tsoura-Youki. *Poèmes de la Libellule* (gravé et imprimé par Gillot). Paris, 1885.

2. *Ibid.*

3. Tsoura-Youki analyse les poèmes de quelques poètes connus en disant : « La poésie de Hen Zio, juste dans la forme, manque cependant de vérité. C'est comme quelqu'un qui se passionnerait pour une femme en peinture. Nari-Hari a beaucoup de pensées et trop peu de paroles. Sa poésie ressemble à une fleur fanée dont le parfum subsiste mais dont l'éclat est perdu. Komati est sentimentale, mais manque de force. Sa poésie est comme une femme jolie, mais souffrante... Par bonheur la poésie ne quitta pas la terre après la mort de Hito-Marô, et les siècles auront beau s'écouler et bien des choses disparaître, elle refleurira aussi longtemps que les printemps feront reverdir les feuilles des saules ; mais, en regardant vers le passé, les poètes qui nous succéderont, verront luire la gloire du notre époque comme la lune resplendissante dans l'immensité du ciel. » Nous savons par ce merveilleux livre de Lady Murasaki « *The Tale of Genji* » (traduit du japonais par Arthur Waly, London, George Allen et Unwin Ltd., 1925-1927), la place de la poésie dans la vie quotidienne des japonais. Toute correspondance se faisait en vers et on jugeait la personne d'après l'écriture, le papier, les vers, les dessins qui illustraient les vers. Malheur à celui qui ne savait s'exprimer en vers. Il était considéré comme un être très commun et très bas. Il était méprisé par les hommes et raillé par les femmes.

4. *Poésies*. Paris, Fasquelle, 1911.

les légers coups de pinceau qui créaient sans effort et avec délicatesse les bijoux les plus rares. Nous sommes déçus par ses poèmes d'inspiration hindoue et égyptienne, dédiés à Leconte de Lisle, parce qu'elle nous a fait entrevoir un autre monde plus beau, plus merveilleux et qu'elle ne nous offre ici en somme que ce que nous pouvons retrouver partout autour de nous ¹. Par contre, dans *Bulle de Savon* et *Légende Arabe*, le toucher léger des poésies chinoises et japonaises nous charme de nouveau.

Bulle de savon ².

D'un souffle la bulle est née,
Et la frêle éclosion
S'élance en la vision
D'une longue destinée.

Beau globe de cristal clair,
Comme un astre par l'espace,
Elle oscille, roule, passe,
Silencieuse dans l'air.

1. *Versets à Osiris* (p. 9).

Osiris, roi de l'Amenti,
Il s'abîme devant ta face
Celui qui jamais n'a menti.
C'est l'heure où du monde on l'efface.

Sa vie est écrite à tes yeux,
O divin seigneur du Silence !
Il se crut bon, il fut pieux...
Pèse son âme en ta balance.

Et les strophes suivantes qui devraient de par le sujet nous émouvoir n'éveillent en nous aucune réponse : (*Le Prêtre et le Dieu*, p. 24).

Des nuits, des jours, et c'est le chacal seul
Qui hurle et se lamente où chantait la prière.
Le lierre partout étend un sombre et froid linceul,
Et le parvis sacré s'émiette en poussière.

Mais le temple a fléchi sous un suprême choc.
La tourmente sur lui semble assouvir sa rage ;
Le feu du ciel refait de moi l'informe bloc...
Tout croule, je m'abîme au fracas de l'orage.

Le silence et la nuit m'enlissent à jamais,
Mon pouvoir, mon orgueil, la splendeur de ma face,
Même le souvenir des cœurs que j'enflammais,
Tout est anéanti, tout est mort, tout s'efface...

2. *Poésies*, Paris, Fasquelle, 1911, p. 100.

Et des prismes, des féeries
S'ébauchent dans sa clarté.
C'est un palais enchanté,
Un écrin de pierreries,

Un monde artificiel,
Où l'on voit d'exquises choses :
Des lacs, des jardins, des roses,
Et même on y voit le ciel.

Mais un choc brise le charme,
Azur, prisme, taillis verts,
Tout l'adorable univers
Se résout en une larme.

*Légende arabe*¹.

Il y avait dans Ecbatane
Une très hautaine sultane,
Plus belle que le plus beau jour,
Qui pourtant dédaignait l'amour.

Elle était sévère et cruelle
A ceux qui se mouraient pour elle,
Jurant qu'aucun n'aurait son cœur.
Mais toujours l'amour est vainqueur.

Il arriva, pour sa défaite,
Que, dans la ville, un jour de fête,
L'Hébreu Joseph entra le soir,
Et sous un figuier vint s'asseoir.

Or la sultane à l'âme altière
Le vit du fond de sa litière.
Soudain son orgueil fut dompté,
L'amour brisa sa volonté.

Toutes les femmes d'Ecbatane
Se moquèrent de la sultane
Qui s'était éprise à son tour ;
Surtout les dames de la cour.

Ah ! ne me gardez pas rancune,
Dit la reine. Il n'en est aucune
Qui n'aimerait un tel amant.

— Voyons s'il est si beau, vraiment ?

1. *Ibid.*, p. 102. A Clermont-Ganneau.

Et les odalisques narquoises,
Les cheveux ornés de turquoises,
S'assemblèrent à petit bruit,
Rieuses, en pelant un fruit.

Mais quand parut le beau jeune homme
Au front d'albâtre, au regard froid,
Toutes, croyant peler la pomme,
Se coupèrent le bout du doigt.

Les Noces de Fingal, poème en trois parties, fut couronné au concours Rossini ; plus long que ses autres poèmes, il contient de jolis chœurs et quelques beaux vers ¹ qui gagneraient à être chantés. De *La Belle Aude* se dégage une fraîcheur de jeunesse, de courage, de printemps ² :

O riante forêt ! ombre mystérieuse !
Fontaine cristalline où vient boire l'oiseau !
Chants, murmures, parfums d'aubépine et d'yeuse,
Pour enlacer mon cœur vous formez un réseau !

Une langueur étrange envahit tout mon être
Sous les souffles furtifs qui me parlent d'amour.
L'âme du renouveau me brûle et me pénètre,
Il semble qu'aucun jour n'est beau comme ce jour.

O splendeur de la terre, ô douceur enivrante
Qui monte de la fleur ou ruisselle des cieux !
Je te rends mon épée, ô force conquérante,
Roland est prisonnier du printemps radieux.

Nous avons dit plus haut qu'on a coutume d'appeler Judith l'« unique parnassienne », mais elle n'est vraiment parnassienne que de nom. Il est bien difficile de définir l'ensemble des caractéristiques qu'un poète doit présenter pour être considéré comme parnassien. De même que beaucoup de courants différents se sont groupés et se sont

1. Par contre nous trouvons des vers moins heureux : « L'assassin de mon fils entre au toit domestique. » (p. 54).

2. Mentionnons aussi le fait qu'elle a écrit *Anne de Bretagne*, poème lyrique en trois parties et *La Morte amoureuse*, opéra fantastique en trois actes et cinq tableaux, d'après la nouvelle de Théophile Gautier. Ces deux ouvrages sont en vers. Nous parlerons plus loin de ses autres opéras ou opérettes.

réunis pour aboutir à un moment donné au salon de Leconte de Lisle, de même tous ces courants se sont de nouveau dispersés et chacun a suivi l'orientation de son propre génie. Judith était impersonnelle et dédaignait le succès. En ceci elle se rapproche effectivement des théories de Leconte de Lisle, mais elle était elle-même trop imaginative, trop sensible, trop indépendante pour se laisser emprisonner par la forme, si belle, si marmoréenne fût-elle. Il lui fallait une liberté absolue afin de reproduire ses rêves fluides, les nuances subtiles et délicates de sa pensée ; et c'est pour cela qu'elle réussit mieux dans les poèmes en prose, les poésies courtes, musicales, flexibles. Nous pouvons dire que, sans appartenir à l'école symboliste, elle s'en rapproche considérablement, du moins de l'école symboliste à ses débuts.

En réalité, si Judith Gautier avait l'âme poétique, elle n'était pas un grand poète et c'est surtout dans ses romans et ses contes que nous pourrions apprécier tout le charme de son imagination, de son style riche et plastique et de sa belle facture.

CHAPITRE IV

ORIENTALISME

Quand parut le *Livre de Jade*, en 1867, la mode, nous l'avons dit, était à l'orientalisme. Avant de poursuivre l'étude de la vie et de l'activité littéraire de Judith, il serait utile de voir comment s'éveilla en France l'intérêt pour la pensée asiatique.

Sans remonter à la fondation de la Compagnie des Indes Orientales organisée par Colbert, il faut noter que l'époque de la conquête des Indes aux ^{XVII^e} et ^{XVIII^e} siècles ouvrit à l'Occident non seulement une voie politique et économique, mais aussi une voie qui conduisait à la pensée philosophique et religieuse de l'Asie, et qui marque en somme le premier trait d'union moderne entre l'Orient et l'Occident. Une lecture même rapide de la bibliographie de M. Martino dans son livre *L'Orient dans la Littérature Française aux XVII^e et XVIII^e siècles*¹ montre combien déjà la littérature s'occupait d'orientalisme.

Dans sa très intéressante étude critique sur le *Zadig* de Voltaire, M. Georges Ascoli dit : « L'Orient était l'engouement du jour. Recherches sur l'Orient ancien et moderne, voyages dans les pays du proche et de l'extrême Orient, on en publie un nombre considérable entre 1650 et 1750. Turquie, Siam, Perse, Chine, Indes Orientales sont décrites, leur histoire contée, leurs mœurs et leurs arts analysés et célébrés.... La littérature d'imagination, comme

1. Paris, Hachette, 1906. L'ouvrage de M. Pinot, *La Chine et la formation de l'esprit philosophique en France* (Paris, Paul Geuthner, 1932), apporte également une puissante documentation sur l'influence orientale en France.

il était naturel, profitait de cette curiosité ; on traduisait des livres orientaux, on mettait sur la scène, on contait dans des romans ou des nouvelles historiques, comme on disait alors, *des aventures* où la couleur orientale était souvent bien superficielle, mais témoignait du moins de la mode littéraire ¹. » Et M. Ascoli au cours de son étude donne une bibliographie qui complète avantageusement celle de M. Martino.

A la fin du XVIII^e siècle, les œuvres de couleur orientale ne font qu'augmenter. N'oublions pas que de 1750 à 1770 c'est l'époque de Dupleix, de la Bourdonnais, de Lally-Tollendall et que ce ne fut qu'en 1769 que furent abolis les privilèges de la Compagnie Française des Indes. La liste des ouvrages d'inspiration orientale de 1750 à la fin du siècle est longue et nous ne citerons que quelques œuvres des auteurs les plus importants. Voltaire en 1750 publiait sa *Lettre d'un Turc sur les Fakirs et sur son Ami Bababec* ; en 1756, *Dialogue d'un Brahmane et d'un Jésuite sur la Nécessité de l'Enchaînement des Choses*, et en 1769, *Lettres d'Amabed*. Diderot écrivait quelques articles sur la religion et la philosophie asiatique dans l'Encyclopédie. En 1770, l'Abbé Raynal publia l'*Histoire Philosophique et Politique des Etablissements et du Commerce des Européens dans l'Inde*, en collaboration avec Diderot, d'Holbach, Naignon et d'autres. Le 30 juillet 1770, Lemierre présenta à la Comédie-Française, sa tragédie *La Veuve de Malabar*, première pièce qui depuis Racine se déroulait aux Indes.

Au XIX^e siècle les travaux d'Anquetil-Duperron, de Chésy, de Garcin de Tassy, de Jacquemont, des Burnouf, de Sylvestre de Sacy, de Rémusat, du comte de Gobineau, du père Huc ² et d'autres continuèrent à éveiller un intérêt

1. Paris, Hachette, 1929, 2 vol., vol. I, p. XLVII.

2. C'est à Anquetil-Duperron que nous devons la première traduction du Zend-Avesta. En 1815 (le 16 janvier) eut lieu l'ouverture d'un cours de Sanscrit au Collège Royal de France et Chézy prononça un discours éloquent. Plus tard, il traduit *Sakountala* qui devait inspirer Théophile Gautier. Garcin de Tassy écrivit une histoire de la littérature hindoue et hindoustani. Jacquemont partit tout jeune pour l'Inde, envoyé par le gouvernement afin d'étudier les conditions de l'Inde, la flore et la faune, les coutumes, la topographie. Il mourut à Bombay

profond pour l'Asie, intérêt qui ne s'est jamais démenti et qui ne fait qu'augmenter. L'antique pensée orientale inspira non seulement les orientalistes mais, d'une manière générale, tous les arts, littérature, peinture, musique ¹.

Si nous suivons ce courant dans la littérature jusqu'à l'époque qui nous intéresse spécialement, c'est-à-dire vers le milieu du XIX^e siècle, nous voyons Gérard de Nerval et Méry s'enthousiasmer pour la pensée de l'Inde ; ils écrivent, dans la préface de leur drame adapté d'une pièce hindoue ancienne du Roi Soudraka, « Le Chariot d'Enfant ² », que la pensée hindoue n'est pas si inaccessible qu'on pourrait le croire à notre esprit occidental, que nous pouvons la comprendre et en saisir la puissance et la magnificence. Gérard de Nerval va plus loin encore dans son étude de la pensée profonde de l'Orient quand il déclare que, tout ce qui a fait la richesse morale et matérielle de notre civilisation est dû à ce qui a fait la base et la gloire des anciennes civilisations ; que la pensée d'un Moïse, d'un Orphée, d'un Rama et d'autres a puissamment contribué à l'élévation du génie humain, et que la sagesse accumulée des siècles

laissant des lettres admirables et des notes qui forment deux volumes très intéressants. Nous n'avons pas besoin de rappeler tout ce que nous devons aux Burnouf, Jean-Louis qui s'intéressait plutôt au grec mais qui cependant traduisit quelques fragments du *Ramayana* ; Eugène, son fils, qui écrivit des ouvrages remarquables sur le Bouddhisme et sur le sanscrit et l'avesta ; puis Emile qui traduisit la *Bhagavad-Gita* et prononça son fameux discours sur la *Nécessité des Etudes orientales*. De Sacy étudia surtout l'arabe et la mystique musulmane, tandis que Rémusat étudia le Chinois et la littérature chinoise. Gobineau écrivit beaucoup sur l'histoire et les peuples asiatiques, le père Huc explora la Chine, la Tartarie et le Tibet. Nous n'avons fait que mentionner quelques-uns des orientalistes les plus célèbres et pour une liste plus complète des Indianistes on peut se référer au livre de M. Sylvain Lévi, *L'Indianisme*.

1. Dans la peinture, l'influence du Proche Orient et de l'Extrême-Orient se fit sentir dès 1814. Quelques années plus tard, *Le Massacre de Scio* d'Eugène Delacroix, ouvrit la série des toiles dites orientales. Mais c'est vers 1860 que nous trouvons nettement le courant de l'Extrême-Orient. Le goût des œuvres japonaises, mis à la mode par des gens célèbres comme les Goncourt et Hérédia, influença, dans une certaine mesure, tous les artistes, Degas, Pissaro, Claude Monet, Cézanne, Édouard Manet, Cals, Sisley, Puvis de Chavannes, etc...

2. Représentée pour la première fois à l'Odéon, le 13 mai 1850.

provient d'un « centre à la fois mystérieux et accessible où les génies des premiers temps ont puisé ¹ ».

Les intuitions du pauvre Nerval devaient rejoindre celles de son ami Théophile Gautier. Le bon Théo ne fut-il pas ravi par *La Délivrance de Sakountala*, une pièce traduite par Chézy et qu'un jour Maxime du Camp lui prêta ? Il fit alors le projet de voyager dans l'Hindoustan et de traduire en vers français la grande épopée du *Mahabharata* ². Malheureusement, il ne put accomplir ni l'un ni l'autre de ces projets, mais il écrivit le ballet de « Sakountala » dont Ernest Reyer composa la musique. Sans nous attarder à citer les innombrables articles que depuis 1852, Théophile écrivait dans *La Presse* sur la Turquie, Constantinople, les mœurs et coutumes du Proche Orient, faut-il rappeler ses recherches archéologiques pour *Le Roman de La Momie*, alors que Judith enfant se montrait déjà sa « précieuse collaboratrice », en lui passant les grands in-folios dans lesquels il se documentait ? Et ses autres recherches quand il écrivit sa nouvelle chinoise *Le Pavillon sur l'Eau* ? A plusieurs reprises, il s'occupa d'études chinoises et il écrivit des articles sur la musique chinoise, l'art chinois, sur une famille chinoise, sur la Chine et la France ³.

De son côté, Théodore de Banville, attiré par l'exotisme, écrivait *La Ville Enchantée*, un poème chinois ⁴. Puis nous

1. *Voyage en Orient*, vol. I, p. 184. Paris, Charpentier, 1851, 2 vol. in-16. Troisième édition.

2. Maxime du Camp. *Souvenirs Littéraires*, vol. I, p. 418. Paris, Hachette, 1882.

3. « Exposition des échantillons et des modèles rapportés par la mission commerciale en Chine », *La Presse*, 27 août 1846. « Collection chinoise », *Moniteur Universel*, 6 juillet 1855 et *L'Artiste*, 7 octobre 1855. « La Chine à Paris », *La Presse*, 1^{er} septembre 1851. « Une Famille chinoise. La Famille de M. Chung Atai », *La Presse*, 13 octobre 1851. « Musique chinoise », *La Presse*, 2 et 3 novembre 1851. Et d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer.

4. Ce poème parut dans *Odes Funambulesques*. Voici quelques vers du poème :

La chinoise rêveuse assise dans sa jonque
Les yeux peints, et les bras ceints de perles d'ophrir,
D'un ongle de rubis rose comme une conque
Agace sur son front un oiseau de saphir.

voyons Claudius Popélin, poète et émailleur, ami de Théophile, écrire un sonnet intitulé *Chinoiserie*¹. Enfin, Louis Bouilhet, dans toute son œuvre, marque bien son orientation chinoise².

A cette liste déjà longue, ajoutons des savants tels que Maspéro et Mariette³, et toute l'école parnassienne.

1. *Chinoiserie*.

Dans un pavillon rouge à toiture d'airain
 Sur ses talons assise, en une pose étrange,
 La petite chinoise à l'œil oblique mange,
 Avec des bâtonnets, tout son riz grain à grain.
 C'est la joie et l'orgueil d'un riche mandarin.
 Qui de l'ongle se gratte un nez qui lui dérange,
 Tandis que son esprit subtilement arrange
 Un poème touffu réduit en un quatrain.
 Tout à coup l'enfant part d'un rire à perdre haleine,
 Car elle a vu soudain étalant sa bedaine
 La potiche que porte un beau meuble laqué ;
 Et l'objet, s'élevant sur la blancheur d'un store,
 Lui présente un contour que l'on dirait calqué
 Sur le ventre puissant du lettré qui l'adore.

Voir aussi *Le Harem* d'E. d'Hervilly.

Quand Judith étudiait sérieusement et passionnément l'astronomie, elle fut vivement encouragée par Popélin. Elle écrit dans le *Second Rang* : « Claudius Popélin, le maître émailleur, le délicat poète, qui échangeait des sonnets avec Théophile Gautier, avait fait, pour moi, un médaillon précieux représentant « la très docte Hypathie », qu'il me donnait pour patronne » (p. 195).

2. Dans *Le Second Rang du Collier* Judith fait un aimable portrait de Louis Bouilhet. « Louis Bouilhet, que l'on appelait toujours « monseigneur », était un homme doux et charmant, qui admirait passionnément son grand Flaubert, le conseillait, et le soutenait pendant la terrible gestation des œuvres. Il m'était très sympathique et causait beaucoup avec moi, parce qu'il s'intéressait spécialement à l'écriture chinoise. Il voulait savoir comment les caractères étaient composés, afin de les décomposer pour en donner le sens mystique. Par exemple : *femme et fils*, en se réunissant, forment un troisième signe signifiant — *amour* ; Bouilhet disait : « l'amour fils de la femme ». *Cœur et porte* ensemble veulent dire — *tristesse* ; il traduisait : « le cœur captif ». *Trois*, — *homme*, — *soleil*, combinés ensemble signifient — *printemps* ; — c'étaient « trois hommes en marche vers la lumière ». Je pense qu'il avait le désir de réunir en un petit recueil un certain nombre d'exemples pareils à ceux-ci » (p. 269).

3. « Nous devons très probablement aux découvertes de Mariette l'Inspiration Égyptienne de J. M. de Hérédia, ainsi que de tous les poètes parnassiens. C'est lui qui révéilla le plus ancien monde civilisé dont nous connaissions la trace. L'histoire de sa vie est touchante et

Une grande partie de l'œuvre de Leconte de Lisle est imprégnée de l'orientalisme le plus pur¹. L'œuvre d'Henri Cazalis témoigne de la même inspiration, mais encore plus exclusivement hindoue. Il alla jusqu'à prendre comme pseudonyme le nom de la ville indienne *Lahor*. Jean Lahor, plus que tout autre peut-être, se sentit irrésistiblement attiré vers la pensée de l'Inde dont la philosophie pénètre et son œuvre et sa vie intérieure : *Histoire de la Littérature Hindoue, Les Grands Poèmes Religieux et Philosophiques, En Orient, Le Bréviaire d'un Panthéiste et le Pessimisme Héroïque*². Il accepta de même que Leconte de Lisle, cette conception du néant et de l'annihilation que l'on attribue à la philosophie hindoue et bouddhiste, mais qui, en réalité, n'y existe pas ; ces philosophies s'attachant, au contraire, à montrer la plénitude de la vie dans l'être perfectionné.

Si nous lisons ensuite d'autres parnassiens comme Mendès, Coppée, Dierx, de Guerne, nous pourrions dire avec Ibrovag qu'ils ont abusé des poèmes hindous et qu'« à l'époque du Premier Parnasse et longtemps après, l'Inde était fort à la mode »³.

belle... Après la découverte de Sérapéum, les poètes ouvrent *Le Roman de la Momie* de Théophile Gautier, et ils évoquent à leur tour la terre des Sphinx et des Pyramides. La plupart des Parnassiens chantent la chaleur torride du désert, la splendeur des couchers de soleil sur le Nil et la sérénité des nuits orientales. Ils n'avaient pas vu l'Égypte, pas plus que Théophile Gautier, ni Théodore de Banville. » Ibrovag, *op. cit.*, pp. 278-279.

1. Les sept premiers poèmes des *Poèmes Antiques* (1852) chantent l'Inde et le néant : *Bhagavat*, etc... Dans les *Poèmes Barbares* (1862), quelques poèmes sur le Bouddhisme ; quelques-uns sur l'Orient *Néférou-Râ, La Vérandah, Le Sommeil de Leïlah*. Dans ce même recueil : *Les Eléphants, Le Sommeil du Condor, La Panthère Noire, Le Jaguar*, etc. Il décrit les vieilles civilisations arabe et persane, entre autres dans les *Poèmes Tragiques*.

2. Ces œuvres parurent en 1888 (Charpentier), 1888 (Lemerre), 1896 (Lemerre), 1906 (Fischbecher). M^{lle} Duvoisin prépare en ce moment une thèse sur Jean Lahor et l'Orientalisme dans l'École Parnassienne. Nous ne pouvons donc nous étendre plus longuement sur cet important sujet.

3. Ibrovag. *Op. cit.*, p. 209. Voir aussi Bonnières, *Mémoires d'Aujourd'hui*, p. 188.

Passant maintenant à José-Maria de Hérédia qui a aussi payé son tribut de poète « à l'engouement général sur les choses japonaises » et chinoises, nous trouvons un sonnet chinois intitulé *l'Ecran*, puis *Samouraï*, *Daïmo*, et Ibrovag raconte qu'« au lendemain des *Trophées* L. E. Bertin envoyait au poète son étude sur les *Grandes Guerres Civiles du Japon*, comme hommage d'un modeste historien des Samouraïs ¹ ».

Les Expositions et les collections jouèrent aussi un rôle éminent. Dans un des articles que Théophile Gautier écrivit sur sa visite à l'Exposition de Londres en 1851, il relate les splendeurs de la civilisation hindoue et la grande magie de l'Orient. Il est si enthousiaste de ce qu'il a vu de l'Inde dans cette Exposition qu'il s'écrie : « Aussi, l'on comprendra cet enivrement, cette infatuation que nous cause l'idée seule de l'Inde. Depuis notre enfance, nous avons regardé avec une curiosité avide et superstitieuse toutes les gravures, tous les dessins, tous les recueils qui se rapportent à cette mystérieuse contrée où ont pris naissance, à des époques qui se perdent dans la nuit des temps et qui déconcertent toute chronologie, les théogonies, les civilisations, les sciences, les arts, les langues dont les nôtres ne sont que les effluves et les dégénérescences. Quand l'Égypte commençait, l'Inde était déjà vieille ². »

A l'Exposition de 1855 figurait une collection chinoise sur laquelle Théophile écrivit un article publié dans le *Moniteur Universel* et reproduit sous le titre *L'Art Chinois*, dans *L'Artiste* ³. Rappelons-nous que Judith Gautier alla visiter la nouvelle Exposition de Londres qui eut lieu en 1862 et que ce fut durant cette visite qu'elle vit s'entr'ouvrir tout un monde nouveau lors de sa rencontre avec deux Japonais ⁴. Quant aux Expositions de 1867 et de 1878 à Paris, elles stimulèrent, « un goût pour les

1. *Op. cit.*, pp. 284 et 285.

2. *L'Orient*. Paris, Charpentier, 1884, 2 vol., vol. I, pp. 306-307.

3. *Le Moniteur Universel* du 6 juillet 1855 et *l'Artiste* du 7 octobre 1855.

4. Voir chap. II, p. 28.

pays exotiques ¹ ». Des collections se formèrent peu à peu groupant des objets d'incalculable valeur ; celle de Guimet devint plus tard le Musée Guimet et Cernushi légua à la ville de Paris ses collections chinoises et japonaises réunies dans le Musée qui porte son nom ². Edmond de Goncourt, accompagné de Hérédia, fit œuvre de collectionneur averti en rassemblant des objets du Japon. Cet engouement pour la Chine et le Japon finit par créer ce que l'on a appelé en 1876 le *Japonisme* ³. Duranty, dans *La Vie Moderne*, écrivait spirituellement, trois ans plus tard, que la maladie du japonisme était aiguë, « une espèce de jaunisse artistique si l'on songe à la couleur des gens qui nous l'ont transmise ⁴ ». De même qu'il y eut des indianistes distingués, il y eut de grands japonisants tels que Bing, Gillot, Hayashi, Montefiore. Louis Gonse, critique d'art, publia en 1883 deux volumes sur l'art japonais. Ce fut lui aussi qui organisa au mois d'avril 1883 une exposition d'art japonais tirée entièrement de collections privées ⁵.

Puisque nous faisons un tableau sommaire de l'orientalisme à cette époque, nous ne devons pas oublier ce grand solitaire, cet indépendant qui sut décrire d'une façon prestigieuse la magie de l'Orient, Pierre Loti, qui devait collaborer avec Judith Gautier et se lier avec elle d'une profonde amitié.

Telle était l'atmosphère dans laquelle Judith Gautier devait faire épanouir son génie littéraire. On est frappé de constater que la presse elle-même s'occupait alors activement de tout ce qui touchait l'Orient. On n'a, pour s'en rendre compte, qu'à feuilleter plusieurs années du *Moniteur*. Sans citer les articles qui ont trait à la politique internationale en Extrême-Orient nous trouvons déjà un champ assez vaste de documentation ⁶.

1. Ibrovag. *Op. cit.*, p. 283. Voir André Theuriet, *Vertes Saisons*.

2. Musée Guimet fondé en 1873. Henri Cernushi mourut en 1896.

3. *La République des Lettres*, 1876.

4. Le 26 juin 1879.

5. Catalogue de l'Exposition. Quantin, 1883.

6. Articles du *Moniteur* : « La vie réelle en Chine », par le Rév.

Judith connaissait, par son père et par Catulle Mendès, beaucoup des écrivains et des artistes que nous avons cités, et leurs œuvres ; il n'est donc pas étonnant qu'en plus de l'attrait personnel et profond qu'exerça sur elle l'Orient, elle ait subi elle aussi, l'influence de la pensée contemporaine. Mais si elle ne fut pas la seule à fouler le sentier qui conduit à l'Asie, elle ne se contenta pas, comme beaucoup d'autres, d'être un amateur des choses de l'Orient. Elle n'alla pas vers lui parce que c'était la mode ; elle se tourna vers la pensée asiatique parce que là seulement elle trouvait tout ce qui pouvait contribuer à l'éclosion de son génie personnel. Toute sa vie elle devait rester fidèle à l'idéal entrevu depuis sa prime jeunesse. Elle avait *senti* et compris l'Orient ; elle devait en exprimer plus tard, peu à peu, toute la beauté et le charme. Quarante ans plus tard, elle disait : « Je serai, toute mon existence, une sorte d'Extrême-Orientale détachée des choses de son temps et de son milieu. Voilà quarante ans que cela dure, et je ne vois guère le moment de changer ¹. »

Cette digression que nous venons de faire était utile, pensons-nous, car cela situe le cadre dans lequel va

W. C. Milne, le 10 août 1858. « Fragment du *Journal d'un Voyageur en Chine* », le 19 juillet 1859. « De la Littérature Indienne en Chine » (Bouddha), par A. Chodzko, le 14 septembre 1859. « Mien Yaun » de G. Gilliers, le 8 novembre 1859. « Trois ans en Asie », Comte de Gobineau, 21 janvier 1860. « Lettres de Chine », P. de Noys, 7 juin et 7 août 1860. « La Chine et les Chinois », Émile Renaut, le 3 mai 1860. « Collection Chinoise », Théophile Gautier, 18 et 19 mai 1860. « Sur les Œuvres de Kalidasa », le 4 octobre 1860. « Lettres de Chine », Antoine Fauchery, le 22 octobre 1860. « La cité de Pékin » avec diagramme, le 2, le 18, le 19 et le 20 décembre 1860 par le baron Charles Dupin. « Lettres de Chine », Antoine Fauchery pendant le mois de janvier 1861. Le 22 janvier 1861, note bibliographique sur « Excursions dans l'Inde », de Louis Deville, et « La Chine Contemporaine », Charles Lavollée. Le 6 et 7 mars 1861, Rapport de M. le comte d'Escayrac de Lauture, chargé d'une mission scientifique en Chine et au Japon sur la littérature. Le 6 avril 1861, Rapport du comte de Lauture sur la Religion. Nous pourrions continuer à citer d'innombrables articles et dans le *Moniteur Universel* et dans d'autres journaux et revues, mais cette courte liste suffit pour donner une idée de l'intérêt que même le public ordinaire portait à l'Asie.

1. Raoul Aubry. Interview dans le *Temps* le 25 novembre 1910.

paraître le premier roman oriental de Judith, *Le Dragon Impérial* (signé Judith Mendès).

Judith vivait à ce moment à Neuilly et, malgré son mariage avec Catulle Mendès, elle restait, dans sa pensée, entièrement indépendante ; c'est alors que ses méditations sur l'Asie prirent forme et qu'elle publia *Le Dragon Impérial* en feuilleton dans *La Liberté* en 1868¹. Avec ce roman c'est toute l'ancienne Chine qui va se dérouler devant nos yeux, une épopée de bataille, d'amour et de poésie. Dès ce premier roman Judith montre une imagination fertile, un grand souci des détails et des nuances, et chacun de ses personnages a sa vie et son caractère nettement dessinés. Dans son souci des détails, elle montre un réalisme saisissant, mais un réalisme imaginaire si nous pouvons employer une telle expression, mêlé d'impressionnisme et d'intuition rare. On est surpris de voir une femme, toute jeune encore, décrire aussi minutieusement un pays où elle n'était jamais allée. Elle

1. *La Liberté* annonça la publication de ce roman « par M^{me} Catulle Mendès, née Théophile Gautier » le lundi 23 mars 1868, dans des termes élogieux : « Cet ouvrage est destiné à un très grand succès. Il a le double avantage d'être amusant comme un roman d'aventures et exact comme un roman historique. L'action se passe à Pey-Tsin, que nous appelons Pékin, sous le règne de Kang-Li, le Louis XIV chinois. Toute la société chinoise, princes, mandarins, guerriers, poètes, marchands et laboureurs se montrent avec leur esprit, leurs mœurs et leurs costumes spéciaux dans vingt épisodes toujours intimement liés au fond même de l'œuvre. On ne sait s'il faut admirer davantage la science rare et la puissance de divination qui permet à l'auteur de faire vivre devant nous une société inconnue ou l'art avec lequel il a su développer la noble et simple donnée de son livre. Quant au style, il est tour à tour net dans les récits, pompeux dans les descriptions, tendre dans les scènes de passion, tout à fait digne, en un mot, du jeune et excellent écrivain qui a signé le *Livre de Jade* ». Le 11 avril, le roman commence et il finit le 27 mai après trente-trois épisodes. Le 12 avril, *La Liberté* dit encore : « Nous croyons devoir recommander d'une manière toute particulière à l'attention de nos lecteurs cette œuvre éminemment remarquable d'une jeune femme de vingt ans qui sait le chinois comme un mandarin et qui a déjà presque le style de son père le grand coloriste. » (Judith avait vingt-trois ans en 1868). Et le 27 mai : « Nous achevons ce soir la publication du *Dragon Impérial*, dont le succès a grandi chaque jour grâce à la violence dramatique de l'action, à l'étrangeté hardie des caractères, à la splendeur des descriptions, à la beauté du style. Ce roman marque la place de M^{me} Judith Mendès parmi nos premiers romanciers. » Ce livre parut en librairie chez Lemerre, Paris. 1869, in-18, 314 pages.

avait une faculté d'adaptation remarquable. Elle s'était assimilée l'âme de la Chine et c'est pour cela qu'elle pouvait dire, bien des années plus tard : « J'ai là-bas (en Chine) des amis. Et l'un d'eux m'écrivait récemment — Quand je veux retrouver l'impression profonde, aiguë, de ce pays, je relis votre *Dragon Impérial* ¹ ». Mais comme ce réalisme est loin de celui des Zola, des Goncourt et d'autres ! C'est un réalisme où ne s'affiche rien de sale, de sordide ou de vicieux, mais un réalisme s'efforçant de faire vivre les plus beaux sentiments, les plus beaux côtés de la vie dans le cadre d'un pays exotique. Cependant il ne faudrait pas croire que la plume de Judith craignait de décrire la douleur, la souffrance, les cruautés de la guerre, la misère physique ou morale. Elle comprenait trop bien la peine et la souffrance de tous ceux qui l'entouraient ou l'approchaient pour croire que la vie était faite de pétales de roses. Ce n'était pas une sentimentale, comme le dit Remy de Gourmont ; et il ajoute : « Il y a un cœur d'homme, et d'homme supérieur, dans cette femme qui prolonge ainsi jusqu'à nous les dons merveilleux de son père ². » Anatole France analyse bien le ton du *Dragon Impérial* : « L'imagination de la jeune femme est cruelle et violente dans cette première œuvre, mais elle a déjà et définitivement cette chasteté fière et cette pureté romanesque qui l'honorent ³. »

Ce livre pourrait être dédié à la mémoire et à la glorification de Théophile Gautier, le poète, car c'est le récit de la vie et du caractère de Ko-Li-Tsin, poète de génie dont le métier « était celui des gens qui n'en pratiquent point d'autre que de causer agréablement à tout propos et d'im-

1. *Le Temps*, 25 novembre 1910. Paul Souday écrit dans *Le Temps* du 19 janvier 1918. « Elle n'expliquait ni ne dissertait, elle peignait et la justesse de ses peintures émerveillait ceux qui en étaient juges... Des mandarins très lettrés, des ambassadeurs de Chine rendaient hommage à sa compétence spéciale. Elle devait être un peu fée, et posséder des moyens d'information insoupçonnés du vulgaire. » Et M. Albert de Pourourville dans *Le Gaulois*, du 29 décembre 1917 dit que devant sa puissance de vision on devrait prononcer le mot de télépathie.

2. *Judith Gautier. Op. cit.*, p. 11.

3. *La Vie Littéraire*, vol. IV, p. 136.

proviser des poèmes chaque fois qu'un sujet favorable se présente à leur esprit ¹ ». Et Ko-Li-Tsin portait fièrement le bouton de rubis, enseigne des lettrés de première classe.

Toute l'histoire est basée sur la légende suivante : « Nul n'ignore que si l'ombre d'un homme prend la forme d'un dragon qui suit humblement les pas de son maître, cet homme tiendra un jour dans sa main la poignée de jade du sceptre impérial. Mais nulle bouche ne doit s'ouvrir pour révéler le miracle qu'ont vu les yeux ; car la destinée serait renversée et une nuée de malheurs descendrait du ciel ². » C'est l'ombre de Ta-Kiang, simple laboureur, qui prit la forme d'un dragon. Ko-Li-Tsin vit le dragon, ainsi que la douce et vaillante Yo-Men-Li, la fiancée de Ta-Kiang. Tous deux, le poète et la jeune fille, suivirent Ta-Kiang dans les aventures de sa vie, des aventures vraiment extraordinaires, faites de guerres, de complots, de luttes terribles, d'incroyables péripéties, de secrets, de déguisements, de trésors cachés. L'intrigue se déroule rapide et violente. Bientôt, nous voyons que Ta-Kiang n'est en réalité que le jouet de forces supérieures, de la Providence, du sort, de la fatalité car « la montagne engendre un volcan et ce volcan la déchire ; l'arbre produit le ver et ce ver lui ronge la moëlle ; l'homme enfante mille projets et ses projets le dévorent ³ ». Avant la mort de Ta-Kiang, l'Empereur lui envoie dire ceci : « Tu as, plus cruel que les tigres, tué des milliers d'hommes, égorgé des femmes, brûlé des villes ; tu as bouleversé l'Empire pacifique, semé partout la ruine et le désastre ; sacrilège enfin, tu osas t'attaquer au Ciel même. Mais, sans le savoir, tu chevauchais le Dragon ; il t'entraînait irrésistiblement ; les Pou-Sahs du mal te dirigeaient et te commandaient. Toi, fatal, tu n'étais qu'un jouet dans leurs mains. C'est pourquoi je te dis : Abjure ton ambition, rends hommage au légitime Fils du Ciel et sa clémence rayonnera sur toi. » Et Ta-Kiang répondit : « Ta-Kiang n'accepte rien des

1. *Dragon Impérial*. Paris, Lemerre, 1869, in-18, p. 3.

2. *Ibid.*, p. 1.

3. *Ibid.*, p. 298.

hommes ¹. » Ta-Kiang est donc vaincu par sa propre destinée et meurt de la main du bourreau. Ko-Li-Tsin et Yo-Men-Li, toujours fidèles, veulent le suivre même au delà de la mort et, quoique l'Empereur leur ait à tous deux pardonné, ils préfèrent, eux aussi, mourir, avec honneur, gloire et fidélité.

Cependant en dépit des grands sentiments, des nobles actions, des personnages élevés que Judith peut imaginer et décrire, elle reste un peu naïve et très jeune. Ce contraste ne fait en somme qu'augmenter son charme. N'est-ce pas l'enfant éprise de contes de fées qui imagine la fuite de Ko-Li-Tsin prisonnier dans une tour ? Il apprivoise une cigogne, qui lui sert de messagère et l'aide à s'enfuir. « L'oiseau avait à la patte le bout d'une corde de soie mince mais solide. Cette corde s'éloignait de la tour, franchissait le lac et se perdait dans les vapeurs d'un jour d'automne. Après l'avoir attachée au milieu d'une autre corde qui reliait en flottant les deux pointes de son animal (*un ouvrage fait de papier et de bambou*) Ko-Li-Tsin n'eut que le temps de se précipiter dans la cellule, car le geôlier venait d'y entrer. L'espion sorti, il revint sur la terrasse et attacha à l'extrémité inférieure du monstre léger une interminable queue formée des cent lambeaux liés ensemble de sa propre robe déchirée. Puis il attendit, assis sur la balustrade, les jambes dans l'espace. Son cœur battait, il avait le visage blême, mais aucune hésitation ne passa dans ses yeux. Le soir monta. Les vents étaient furibonds. La machine de bambou et de papier claquait à se briser. Ko-Li-Tsin la tenait d'une main, de l'autre il se cramponnait au dernier morceau de sa robe allongée en queue. La corde, qui descendait vers la ville, paraissait bien tendue. Enfin la nuit s'établit tout à fait, et les vents étaient devenus formidables. « En route » dit Ko-Li-Tsin, et il lâcha le monstre, qui s'éleva avec une rapidité vertigineuse, entraînant derrière lui sa queue, et, au bout de sa queue, Ko-Li-Tsin ². »

1. *Ibid.*, p. 305.

2. *Ibid.*, pp. 169-170.

Si c'est l'enfant qui a imaginé ce passage, c'est l'auteur conscient, sachant faire ressortir tout l'effet dramatique de ses personnages et des circonstances, qui écrit la scène de bataille entre Ko-Li-Tsin et des soldats Tartares, scène dans laquelle on retrouve étrangement la scène fameuse où Cyrano de Bergerac fait éclater ses plus beaux vers tandis que son épée batailleuse le conduit à la victoire. La scène est trop longue pour la citer en entier. Rappelons simplement les dernières minutes pendant lesquelles Ko-Li-Tsin compose la fin de son poème et tue le dernier de ses adversaires. « Et il (Ko-Li-Tsin) se remit à batailler sans colère avec le dernier vivant. « Tu penses bien », lui dit-il, » que je n'ai plus besoin de me presser et que je vais prendre tout mon temps pour inventer la fin de mon poème. Tiens, je te piquerai à chaque caractère qui s'épanouira dans mon cerveau ingénieux ; le vers sera de sept caractères ; ainsi à chaque coup, tu sauras exactement où j'en serai. » Le soldat rugissait et se démenait désespérément. « Voyons », dit le poète, « connais-tu ce caractère ? » De la pointe d'un sabre il lui grava sur le front un signe sanglant. « Non », continua-t-il. « Je suis sûr que tu ne sais même pas tracer ton nom. Tu ne mérites aucune estime. Voici le second », ajouta-t-il. Il lui abattit une oreille. Le soldat, épouvanté, commençait à reculer. « Allons », reprit Ko-Li-Tsin, « je suis clément et je te fais grâce de quatre mots : voici le dernier ». Et il lui plongea son glaive dans le cœur. « Mon poème est terminé », s'écria-t-il alors en levant les bras ¹ ».

Pour donner une idée juste de cette œuvre, il faudrait citer bien d'autres passages, tels que la description de Pey-Tsin, le siège de la Pagode, le palais de l'Empereur, les trésors que le Prince Ling étale aux pieds de Yo-Men-Li, la défense de Pey-Tsin, la chasse de l'Empereur, toutes scènes puissamment vivantes. Anatole France ne disait-il pas que les descriptions du *Dragon Impérial* étaient merveilleuses, que le style était limpide dans son éclat, que c'était un livre tout brodé de soie et d'or ² ? Mais

1. *Le Dragon Impérial*, pp. 285-286.

2. *La Vie Littéraire*, IV, p. 136.

pour donner une idée du style captivant de Judith, quand elle se laisse aller à être le tendre poète plus que l'auteur dramatique, l'auteur « au cœur d'homme et d'homme supérieur », citons une scène qui se passe sur « Le Bateau des Fleurs de la Mer du Nord », où des femmes gracieuses guérissent les cœurs endoloris par de tendres chansons et réchauffent sous leurs lèvres tièdes les corps glacés par le froid ¹.

Ko-Li-Tsin reste seul avec une jeune femme qui s'approche de lui, l'enveloppant de son lent regard. « A peine comptait-elle seize ans ; elle avait déjà conquis tous les secrets des caressantes attitudes, toutes les grâces et toutes les molleses des mouvements veloutés. Petite, gracieuse, elle marchait en faisant onduler son corps, et en s'étirant doucement, comme lasse et ensommeillée. Ses yeux lourds, chargés de langueur, brillaient paresseusement entre ses grands cils ; sa bouche mignonne se gonflait parfois d'une petite moue mutine qui s'affaissait bientôt dans un sourire ; souvent elle balançait la tête avec lenteur, faisant trembler les fleurs et les pierreries posées dans ses cheveux ; et nulle musique n'était plus douce que le *si-so si-so* de sa double robe de satin brodée de perles. Elle déshabilla Ko-Li-Tsin avec mille minauderies tendres, et lui fit revêtir des robes parfumées et tièdes. « Maintenant, viens », dit-elle, en le tirant par sa manche, « viens te reposer sur ces coussins de soie rose gonflés de plumes d'orfraie . Je te chanterai une chanson bien rythmée pour rendre le calme à ton esprit. Je vais te chanter les *chi-pa-mo*, qui sont les dix-huit trésors d'une jeune femme.

Ses yeux sont comme deux étangs bordés de bambous noirs ; ses sourcils ressemblent à de jeunes épis de seigle.

Ai-yo, ai-yo, j'aime les yeux de la belle fille.

Son front ressemble à du jade couvert de gelée blanche ; ses cheveux ont l'air de saules au printemps.

Ai-yo, ai-yo, j'aime le front et les cheveux de la belle fille.

1. *Le Dragon Impérial*, p. 179.

Sa bouche est une pivoine rouge près d'éclore ; ses joues sont des pivoines roses tout épanouies.

Ai-yo, ai-yo, j'aime la bouche et les joues de la belle fille.

Ses seins sont comme des fleurs voilées de neige, ses épaules comme les ailes fermées d'une cigogne.

Ai-yo, ai-yo, j'aime les seins et les épaules de la belle fille.

Ses pieds sont comme des nénuphars entr'ouverts sur l'eau et ses jambes comme deux pi-pas renversés.

Ai-yo, ai-yo. j'aime les pieds et les jambes de la belle jeune fille.

Son ventre est comme un lac où donne la lune... » ¹

Quel charme infini dans ce poème ! « Ses yeux sont comme deux étangs bordés de bambous noirs... » « Son front ressemble à du jade couvert de gelée blanche... » « Son ventre est comme un lac où donne la lune... » Chaque mot est à sa place et combien douce serait la musique d'un Fauré ou d'un Duparc sur ces vers évocateurs de l'Orient !

Cette première œuvre de Judith Gautier la classa immédiatement comme un grand écrivain. Elle reçut les louanges des critiques et des littérateurs. Rémy de Gourmont parle du *Dragon Impérial* comme d'une œuvre de génie, et « sûrement l'une des trois ou quatre belles œuvres littéraires qui furent jamais produites par des femmes ² ». M. Albert de Pouvourville trouve que Judith n'a jamais rien fait de plus « original et de plus *jaune* » et que le style est des plus imagés et des plus colorés ³. Nous avons déjà cité les appréciations d'Anatole France, de Bonnières, de Souday.

Mais personne ne fut aussi heureux, personne ne fut plus enthousiaste que Théophile Gautier. Il ne put rester

1. *Ibid.*, pp. 179-181.

2. *Judith Gautier*, p. 8.

3. *Le Gaulois*, 29 décembre 1917.

longtemps en mauvais termes avec Judith après son mariage, et quand il vit que sa fille bien-aimée réalisait tous ses espoirs, sa joie ne connut pas de limite. N'avait-il pas souvent appelé Judith son « dernier espoir » ? Nous lisons dans le *Journal des Goncourt*, le 15 avril 1868 : « Au fumoir, Théophile Gautier m'entretient de sa fille Judith, de son Roman Chinois paraissant dans *La Liberté*, qu'il trouve du *Salammbô* sans lourdeur. Il me dit que c'est la plus étonnante créature du monde, un cerveau merveilleux, mais un cerveau qui serait, selon son expression, dans une assiette n'ayant aucune corrélation avec sa personne, sa conduite, son état et son esprit dans la vie, la laissant « enfantine et dinde au possible ». Elle n'est rien qu'un instrument, un outil devant une feuille de papier ¹. » Quatre ans plus tard, Théophile parlait encore du *Dragon Impérial*, toujours aux Goncourt : « Puis il me prend à part et me parle longtemps et amoureuxment du *Dragon Impérial*, et de l'auteur. On sent qu'il est fier d'avoir créé cette cervelle. Le sens de l'Extrême-Orient qu'a la jeune femme, l'intuition qu'elle possède des grandes époques historiques, sa *devination* de la Chine et du Japon, de l'Inde sous Alexandre, de Rome sous Adrien, le remplissent d'un ravissement qu'il me verse dans l'oreille. Et il ajoute que Judith s'est créée, qu'elle s'est faite toute seule, qu'elle s'est élevée comme un petit chien qu'on laisse courir sur la table, que personne pour ainsi dire ne lui a appris à écrire ². »

Cependant, Théophile Gautier oubliait tout ce qu'il avait fait pour Judith dans ses années d'enfance et d'adolescence. Calmettes disait avec juste raison que Judith était trois fois la fille de Théophile, par le sang, l'esprit et l'intelligence ³. Théophile ne lui avait-il pas donné en effet le meilleur de lui-même ? Et maintenant il assistait à son ascension rapide dans le monde des lettres.

1. *Op. cit.*, vol. III, p. 151.

2. *Ibid.*, vol. V, p. 18.

3. *Leconte de Lisle et ses amis*, p. 229.

CHAPITRE V

RICHARD WAGNER

LES JOURS HEUREUX DE TRIBSCHEN

Nous sommes en 1867. Le *Livre de Jade* a paru avec éclat. Le feuilleton du *Dragon Impérial* va paraître, comme nous l'avons vu, l'année suivante. La fille du grand Théophile va se faire une place à part dans la littérature et recevoir les hommages et les encouragements des plus grandes gloires artistiques et littéraires. Vers elle monte l'admiration d'un Leconte de Lisle, d'un Hérédia, de tout le groupe Parnassien, sans compter celle de son père et celle de Victor Hugo. Elle n'a que vingt-deux ans.

Le 21 juin de cette même année (1867), un événement considérable se déroulait ailleurs, en Bavière, consacrant la gloire universelle d'un des plus puissants génies de l'art musical qui voyait s'accomplir le couronnement de plus de trente années d'efforts, d'âpres luttes, pour atteindre les sommets de l'art : Richard Wagner. Ce 21 juin 1867, à Munich, on donnait, devant une foule immense et en présence de Louis II de Bavière, la première représentation des *Maîtres Chanteurs*.

Richard Wagner était loin d'être un inconnu pour la France. Faut-il rappeler sa première venue à Paris en septembre 1839 ? Ses déboires, ses déconvenues ? Sa misère, alors qu'on lui refusait une place de choriste à l'Opéra, à trois francs la soirée ? C'est cependant à cette époque que se forma dans la capitale le premier cénacle wagnérien composé de bohèmes allemands dont Wagner fit la connaissance et qui, ayant foi en ses destinées, l'aiderent de leurs conseils. Mais après son séjour malheureux

en France, il devait avoir à Paris d'ardents défenseurs ; l'un des premiers fut Théophile Gautier qui, en 1857, publia dans *Le Moniteur* un long article sur une représentation de *Tannhäuser* à Wiesbaden, dans lequel il loue le génie de Wagner ¹. Il devait en écrire un autre sur *Rienzi* lors de la première représentation à Paris, au Théâtre-Lyrique le 6 avril 1869, sous la direction de Pasdeloup ².

1. *Le Moniteur Universel*, 29 septembre 1857. « ... Bientôt passe une procession de pèlerins qui fait naître des idées de repentir et de religion dans l'âme du chevalier Tannhäuser déjà rassérénée par la chanson naïve du pâtre. Cette marche, nécessairement rythmée pour rendre la progression du cortège, est d'une grande beauté et produit un effet irrésistible : c'est un des meilleurs morceaux de l'ouvrage ; le souvenir s'en découpe nettement du fond de récitatifs et de mélodies un peu vagues qui forment la teinte générale de l'œuvre. C'est là une musique pleine de grandeur, de caractère et de conviction, la musique d'un maître, enfin... Nous voudrions que Tannhäuser fût exécuté, à Paris, au Grand-Opéra. La partition mérite cette épreuve solennelle. »

2. *Journal Officiel de l'Empire*, le 12 avril 1869.

« Rarement la curiosité parisienne avait été plus vivement surexcitée que par ces simples mots inscrits sur l'affiche du Théâtre-Lyrique : « Mardi, première représentation de *Rienzi*, opéra en cinq actes, de Richard Wagner ». Dans un temps où certes la préoccupation n'est pas aux œuvres d'art, Wagner a le don de passionner la foule, de provoquer des enthousiasmes frénétiques et des répulsions violentes. Son nom prononcé assemble les nuages dans le ciel le plus serein... C'est une agitation, un tumulte, une furie qui rappellent les grandes luttes romantiques en 1830, où les jeunes bandes d'Hernani se ruaient au théâtre avec leur mot de passe, scalplant les faux toupets classiques et proclamant la liberté et l'autonomie de l'art. Nous n'aurions jamais entendu une note de Richard Wagner que nous serions sûrs, à tout ce bruit, de sa supériorité. Il trouble trop profondément tout le monde musical pour n'être pas un génie, un héros, à la manière dont l'entendent Emerson et Carlyle. Sous quelque point de vue qu'on l'envisage, il est celui qui apporte la sensation nouvelle, peut-être un peu trop tôt, mais on voit dès à présent qu'il sera le maître souverain, et que rien ne peut empêcher son avènement. Bientôt sa bannière victorieuse flottera sur le plus haut donjon de la citadelle, dorée par le soleil et caressée par le vent qui jusqu'alors l'avait effrangée et tordue. C'est à Wagner que pensent, comme à un Dieu ou comme à un démon tentateur, les jeunes musiciens cherchant leur voie. C'est de Wagner que se préoccupent les vieux maîtres, sûrs pourtant de leur gloire, et dans chaque œuvre contemporaine, il n'est pas difficile de trouver le reflet ou tout au moins l'étude secrète de cette puissante originalité... La chute de *Tannhäuser* (à Paris) n'ébranla nullement notre conviction. Les critiques sont entêtés et quand ils sont en outre d'anciens poètes romantiques, ils savent fort bien que les sifflets ne tuent pas une œuvre de génie. On avait dit des vers dramatiques de Victor Hugo exactement ce qu'on disait des phrases

Un autre des admirateurs chaleureux du grand musicien fut Baudelaire. Il faut citer aussi Catulle Mendès. Celui-ci se rallia aux fanatiques wagnériens dès la fameuse bataille de *Tannhäuser* à Paris. Il demanda la collaboration de Wagner pour sa *Revue Fantaisiste* dont nous avons déjà parlé ailleurs. Quelques jours après la première représentation de *Tannhäuser* à Paris, le 13 mars 1861, Wagner, dans deux lettres datées du 24 et du 25 mars, adressées à deux journalistes français, parle de l'offre de Catulle Mendès qu'il est très heureux d'accepter ¹. Du reste, toute sa vie, Catulle devait rester un fidèle admirateur du génie musical de Wagner, malgré les divergences qui les séparèrent.

Quant à Judith, maintenant Madame Judith Mendès, elle devait devenir l'amie et, jusqu'à un certain point, l'inspiratrice du Titan de la musique. Elle en avait déjà eu la prescience à l'âge de seize ans, lors de la répétition générale de *Tannhäuser* à Paris. Elle raconte dans son *Second Rang du Collier* ², ce que fut la sortie de cette répétition générale : « Nous nous promenions donc, vers minuit, en l'attendant (Ernesta Grisi, sa mère), dans le passage de l'Opéra. Il fut brusquement envahi, au moment de la sortie, par une foule, qui paraissait dans un état

musicales de Wagner. On leur reprochait tout simplement de n'être pas des vers et c'est aujourd'hui un lieu commun d'avancer que l'auteur de *Ruy-Blas* et de la *Légende des Siècles* est le plus grand métrique de notre temps. »

1. Lettre à Jules Noriac, poète parnassien. « M. Catulle Mendès a bien voulu m'inviter à collaborer à la Revue dont vous parlez ; j'accepte et je vous enverrai très prochainement mon premier article sur ce que vous demandez. Je suis d'accord avec vous sur ce que vous dites de ce jeune homme. » Lettre à Victor Cochinat, journaliste : « Je vais faire un voyage, mais je ne quitte pas Paris, sans gratitude, un sentiment de grande reconnaissance me guide. Car j'ai reçu des lettres encourageantes de gens de lettres, notamment d'un jeune homme, dont vous avez peut-être entendu parler, car il a fondé une revue, la *Revue Fantastique*, ou *Fantaisiste* et m'a invité à collaborer. Je nomme M. Catulle Mendès. Quoiqu'il n'ait que seize ou dix-sept ans, il montre infiniment la grâce et l'esprit parisien, et je crois que M. Mendès pourra devenir un critique juste et généreux. » *Lettres Françaises de Richard Wagner* recueillies et présentées par Julien Tiersot. Paris, Bernard Grasset, 1935.

2. *Second Rang du Collier*, pp. 172-174.

d'excitation et d'agitation extraordinaire. Je ne savais rien de cette grande bataille engagée autour de l'œuvre nouvelle, et je ne comprenais pas la cause de cette effervescence. » Hector Berlioz vint parler à Théophile, heureux que l'œuvre eût été sifflée, plein d'une « violence haineuse ». Judith le regarda avec étonnement, puis en dépit de son jeune âge qui aurait dû lui imposer un certain respect pour ses aînés, elle s'écria : « On voit bien que vous parlez d'un confrère... Et qu'il s'agit, sans doute d'un chef-d'œuvre. » Judith n'oublia jamais cet incident et considéra toujours ce moment de colère comme un pressentiment de l'enthousiasme que Richard Wagner devait lui inspirer un jour. Elle entendait son nom pour la première fois, ce soir-là. « Il est bien évident que toujours, en même temps qu'un homme de génie, il naît un petit groupe d'élus, appelés à le comprendre, à former autour de lui ce bataillon dévoué qui doit le défendre, le consoler de la haine universelle et le soutenir, dans sa montée au Golgotha, en lui affirmant sa divinité. J'avais déjà la prescience que ma destinée était de prendre rang, un jour, parmi cette milice sacrée, qui combattait pour le triomphe de Richard Wagner ¹. »

Le jour où Judith et Wagner devaient se rencontrer approchait. En épousant Catulle Mendès, Judith se trouvait en bonne compagnie pour défendre l'œuvre de Wagner, suivant ainsi les traces de Théophile. Elle assistait tous les dimanches aux concerts Padeloup, où se donnaient des fragments des œuvres de Wagner. En 1868, elle écrivit un article sur les *Maîtres Chanteurs*. Son esprit subtil et son amour pour la musique la faisaient pénétrer de plus en plus loin dans ce monde magique que créait le Wotan germanique. Après beaucoup d'hésitation, elle décida d'envoyer au Maître lui-même cet article en lui demandant de bien vouloir corriger les erreurs qu'elle aurait pu commettre. Wagner se trouvait alors à Lucerne. Pendant des jours elle attendit avec angoisse, osant à peine espérer une réponse. Enfin, un matin, une lettre marquée du cachet

1. *Second Rang du Collier*, pp. 178-179.

de Lucerne arriva, une lettre de quatre pages portant la signature magique. C'était le premier contact direct entre Judith et Richard Wagner. Voici quelques fragments de cette première lettre où il explique à Judith la trame des *Maîtres Chanteurs* :

Il est impossible que vous ayez le moindre doute de l'impression touchante et bienfaisante que votre lettre et vos beaux articles ont dû produire sur moi. Soyez-en remerciée et permettez-moi de vous compter parmi ce mince nombre de vrais amis, dont la sympathie clairvoyante fait ma seule gloire. Je n'ai rien à corriger dans vos articles, rien à vous recommander ; seulement, je me suis aperçu que vous ne connaissez pas encore de près les *Maîtres Chanteurs*. L'introduction du troisième acte a singulièrement touché notre public ; mon barbier m'a dit, l'autre jour, que ce morceau lui avait plu de préférence, ce qui m'a fait réfléchir sur l'instinct incommensurable du peuple... (*suivent quelques explications sur l'œuvre*). Pardonnez-moi, Madame, si j'ai osé compléter, surtout à l'aide de mon mauvais français, votre connaissance d'ailleurs si profonde et si intime de ma musique, par laquelle vous m'avez vraiment étonné et touché. J'irai probablement à Paris dans peu de temps, peut-être encore cet hiver, et je me réjouis d'avance du vrai plaisir de vous serrer la main et de vous dire à haute voix quel bien vous avez fait à votre très obligé et dévoué Richard Wagner ¹. »

Cette lettre fit une impression profonde sur Judith. Elle attendit la visite de Wagner avec impatience, mais ce ne fut que l'année suivante, en 1869, qu'elle apprit qu'il ne donnerait pas suite à son projet de venir à Paris. Sollicitée par Padeloup, Judith avait écrit de nouveau à Wagner pour lui demander s'il consentirait à venir diriger *Rienzi*, qui devait se donner le 6 avril de cette année au Théâtre lyrique sous la direction de Padeloup. La réponse, très digne et plus impersonnelle que la première, était destinée à être publiée et elle fut rédigée avec soin par Wagner et Cosima de Bülow. Wagner annonce qu'il ne viendra pas à Paris, ne voulant pas avoir l'air de se mettre

1. *Le Troisième Rang du Collier*, Paris, Juven, 1909. Ce livre est entièrement consacré à Wagner et à la visite de Judith à Tribschen. pp. 4-6.

« à la tête d'une entreprise théâtrale dans le but de regagner par *Rienzi* » ce qu'il avait perdu par *Tannhäuser* ¹.

Judith et Catulle furent très déçus. Alors germa en eux une idée audacieuse : celle d'aller voir le Maître à Lucerne. Mais immédiatement des doutes s'élevèrent en eux : comment seraient-ils reçus ? De telles légendes couraient sur Wagner et sur sa vie privée ! On disait tantôt qu'il était un homme vivant dans la solitude, tantôt qu'il avait un harem composé de femmes venues de différents pays... Quoiqu'il en fût, les Mendès chassèrent ces appréhensions et, profitant d'un voyage à Munich où ils devaient se rendre pour une exposition de peinture, Judith écrivit à Wagner, lui demandant la permission de venir le saluer à Lucerne. Immédiatement, à leur grande joie, le Maître répondit :

Madame, je suis à Lucerne et je n'ai pas besoin de vous dire combien je serais heureux de vous voir ainsi que M. Mendès. Je voudrais seulement vous prier de prolonger un peu votre séjour à Lucerne afin que la joie que vous m'accordez ne soit pas trop vite évanouie ².

Le grand départ eut donc lieu. Nous sommes en juillet 1869. A Judith et Catulle s'était joint Villiers de L'Isle Adam. Ils allaient vers le Maître, le cœur bondissant d'enthousiasme. Ils avaient « le fanatisme de sectaires prêts au martyre, et, plus encore, à l'égorgement de adversaires ³ ». Comme le dit Judith, l'express le plus vertigineux leur semblait encore trop lent ⁴. Ils cherchaient parmi les dieux de l'art lequel leur paraissait plus grand que celui dont ils allaient affronter la présence. « Homère, Eschyle, Dante, Goëthe, Beethoven ? ... Nous les nommions tous. Même le divin Shakespeare ne nous faisait pas hésiter : le

1. Citée dans *Le Troisième Rang*, pp. 243-246. Voir *La Liberté* du 7 avril 1869 : *Richard Wagner sur la 1^{re} de Rienzi*, par J. Mendès.

2. Pour les lettres de Richard Wagner voir Manuscrit de la Bibliothèque Nationale. Cote : Ms. Fr. Nouvelles acquisitions, 12, 235. Don. ms. 6103 et Julien Tiersot, *Lettres Françaises de R. Wagner*.

3. *Troisième Rang*, p. 2.

4. *Ibid.*, p. 2.

nom de Wagner flamboyait plus haut, avec un éclat plus magique ¹. »

Lucerne, enfin ! Pâles, profondément émus, ils cherchent sur le quai de la gare celui qu'ils étaient venus voir. Il était là, « seul, debout, coiffé d'un grand chapeau de paille ² », regardant avec une attention profonde le flot des voyageurs. « Nous ne l'avions jamais vu », écrit Judith, « mais comment ne pas le reconnaître ? ... Ce fut moi qui m'élançai vers lui, dans une effusion de joie qui domina toute autre émotion. Il nous enveloppa tous de ce regard fixe et lumineux qui vous scrutait jusqu'à l'âme, et il nous serra les mains ³ ». Il offrit son bras à Judith et hors de la gare il s'arrêta et lui dit d'un ton grave : « C'est un bien noble sentiment qui nous lie, Madame ⁴ ». Nous pouvons nous imaginer l'émotion que devait ressentir Judith. Comme elle devait l'écrire plus tard : « Ma vocation était sans nul doute d'être un disciple de ce Dieu nouveau, de le comprendre et de croire en lui ⁵. »

Alors commença pour les Mendès et Villiers de l'Isle-Adam, la Trinité comme Wagner les appela plus tard, un séjour de quelques semaines fertiles en événements de toute sorte. Ils s'installèrent dans un hôtel de Lucerne, tandis que Wagner habitait une villa sur les rives du lac des Quatre-Cantons, à l'extrême pointe d'une presqu'île. C'était là Tribschen, la retraite paisible du Maître, dont un vaste parc défendait la solitude. Des visites quotidiennes à Tribschen firent entrer la Trinité de plus en plus dans l'intimité de Richard Wagner ⁶. Cosima, encore

1. *Ibid.*, pp. 11-12.

2. *Ibid.*, p. 14.

3. *Ibid.*, p. 15.

4. *Ibid.*, p. 15.

5. *Richard Wagner et son œuvre [poétique]*. Judith Gautier. Paris, Charavay frères, 1882, p. 17.

6. Si Richard Wagner se sentait de plein pied avec les Mendès, il ne pouvait cependant se sentir très à l'aise avec les excentricités de Villiers de l'Isle-Adam. Judith raconte : « L'ami Villiers avait dans le caractère bien des singularités, auxquelles nous ne prenions pas garde, y étant très habitués, mais dont les manifestations ne manquaient pas de causer de profondes surprises aux personnes non prévenues. » (Après un inci-

M^{me} de Bülow, leur fit un gracieux accueil et fut très surprise de trouver en Judith une femme autre que celle qu'elle s'était imaginée. Elle croyait trouver une vieille dame très sérieuse alors qu'elle voyait devant elle une jeune femme de vingt-quatre ans, fort belle et parfois très enfant. Ce furent de longues heures passées en causeries interminables sur l'art, la philosophie ; des promenades à travers la campagne ensoleillée, dans le décor des Alpes majestueuses. Souvent le Maître se mettait au piano et jouait des fragments de ses œuvres, en expliquant les poèmes ; moments inoubliables où se révélait dans tout son éclat le génie de Wagner. Il se montrait à eux simple et gai. « La parole du Maître », dit Judith, « violente, joyeuse, passionnée, toujours sincère, produisait sur nous une impression intense, pour ainsi dire magnétique. Nous passions par tous les états qu'elle décrivait : enthousiasme, indignation, désespoir. Il semblait, lui, revivre les phases qu'il rappelait de sa vie si tourmentée — « les misérabilités » — comme il disait, et nous en subissions toutes les angoisses, toutes les rancœurs. Cependant, s'il nous jugeait trop bouleversés, trop vivement émus, sans transition, pour nous remettre d'aplomb, par une plaisanterie irrésistible, il nous faisait éclater de rire...¹ »

Judith, un jour, eut cette minute « rare et unique » de jouer au piano à quatre mains avec Wagner, et de l'entendre composer dans l'étroit sanctuaire où il travaillait².

dent insignifiant où Villiers se croit mordu par un chien enragé et court se faire cautériser la plaie, alors que ce n'était qu'une petite égratignure et que le chien était parfaitement bien portant, Wagner demande une explication.) « Wagner est désagréablement affecté. Villiers, dont il a tant de peine à comprendre les discours, l'inquiète ; il ne parvient pas à s'expliquer ce caractère. » *Troisième Rang*, pp. 62-64.

1. *Troisième Rang du Collier*, p. 55.

2. « Par le lac, comme d'habitude, un batelier m'amena à la pointe du promontoire et, sans rencontrer personne, je montai par le jardin jusqu'à la maison. La porte-fenêtre du salon était grande ouverte et j'entendis, dès le seuil, des accords très doux qui venaient de l'étroit sanctuaire où le Maître travaillait... Osant à peine respirer, je m'assis sur le siège le plus proche, extrêmement émue, troublée, effrayée même : n'était-ce pas indiscret, sacrilège peut-être, de surprendre ainsi le mystère sacré ?... Pourtant quel rare bonheur ! Entendre Wagner composer !

Il lui donna même ce jour-là une feuille de papier à musique qu'il allait déchirer et sur laquelle il avait écrit le merveilleux prélude du troisième acte de *Siegfried* avant l'évocation d'Erda et qu'il signa de sa main. En dehors de ces heures graves et profondes, Wagner montrait parfois son côté espiègle, quand il grimpait aux arbres ou escadait la maison en s'aidant des persiennes et des saillies de pierre. Cosima dans ces moments-là se tournait vers Judith et murmurait : « Surtout ne le regardez pas, n'ayez pas l'air émerveillée, car alors on ne sait plus où il s'arrêterait ¹. » Puis, ce fut une longue excursion dans le pays de Guillaume Tell, organisée par Wagner. Pour Judith c'est un émerveillement, provoqué non par les paysages, mais par le Maître, « la face du Maître me masquait la nature, je ne voyais qu'elle. Je me souviens très bien que les rayons obliques du soleil levant enveloppaient Wagner et posaient une lumière sur sa lèvre inférieure : cette lumière scintillait à chaque inflexion et ses paroles sem-

Immobile, les yeux ne cillant pas, j'écoutai avec recueillement...

« Après quelques instants, le silence se fit, et bientôt Wagner parut, entre les plis soyeux des portières relevées.

« Il était calme, la face auréolée de ses cheveux d'argent, et ses larges prunelles dardant un rayon plus lumineux encore que d'habitude.

« Il m'aperçut, figée sur ma chaise.

« — Ah ! dit-il, vous étiez là ?... sage comme une image, car je n'ai rien entendu.

« — Pensez donc, Maître, quelle terreur et quelle extase !... Surprendre Dieu dans sa création !...

« — Je vous l'ai déjà dit, il ne faut pas être si enthousiaste ! s'écriait-il en riant. Cela nuit à la santé.

« — Cela fait vivre double au contraire !...

« — Eh bien, venez... Moi aussi, j'ai été sage : venez voir comme je travaille proprement.

« Un parfum assez fort d'extrait de roses blanches flotte dans la chapelle ; un jour reposant, tamisé par les verdure voisines, l'éclaire. Quelques dos de livres luisent sur les rayons ; le royal ami, dans son cadre d'or, semble vous suivre du regard magique de ses yeux bleu polaire.

« Aucun désordre sur le piano-bureau ; plusieurs grandes feuilles de papier à musique, la plupart couvertes d'écriture, masquant, par places, le palissandre sombre. Ce que le Maître vient de composer est écrit au crayon, d'une écriture fine, très nette. » (*Troisième Rang*, pp. 87-99.)

1. *Ibid.*, p. 111.

blaient des étoiles ¹ ». Ce n'est qu'à la fin de l'excursion, qui dura plusieurs jours, que Wagner avoua qu'il avait été souffrant tout le long du voyage, mais qu'il avait caché cette souffrance pour ne pas gâter le plaisir de ses amis.

C'est durant son séjour à Lucerne que Judith écrivit pour le *Rappel*, un article intitulé *Richard Wagner chez lui* ². Elle ne s'en vanta pas auprès du Maître, bien que ce ne fût qu'une description de sa maison, du jardin, de la ville, du lac des Quatre-Cantons, de leur excursion et seulement quelques détails plus intimes sur la vie de Wagner, son caractère, son physique ³. Malheureusement, quelqu'un, croyant faire plaisir à Wagner, lui envoya l'article. Wagner en fut très fâché. « Déjà une dissonance » s'écria-t-il, car il détestait étaler sa vie intime devant la curiosité du public. Un journal de Lucerne reproduisit l'article, ce qui amena autour de Tribschen une foule d'étrangers. Wagner pardonna cependant à Judith, sur sa promesse de ne plus recommencer.

Au sujet de cette solitude dans laquelle se complaisait Richard Wagner, survint une méprise assez amusante. Est-ce parce qu'on les savait amis de Wagner et qu'ils

1. *Ibid.*, p. 69.

2. *Le Rappel*, le 3 août 1869. L'article signé Judith Mendès, porte la date du 30 juillet à Lucerne.

3. Il y a entre autres un portrait du Maître pris sur le vif :

« Non, la misère, l'envie, l'injustice ont eu beau s'acharner sans merci sur cet homme, elles n'ont pu laisser aucune trace ni en lui, ni sur lui. Nulle amertume dans son âme, nulle fatigue sur son front superbe où rayonne la jeunesse qui ne s'altère jamais. Tous ceux qui l'approchent l'aiment profondément. Dans le pays qu'il habite on ne prononce son nom qu'avec respect, qu'avec amour.

« Richard Wagner est de taille moyenne, mais les justes proportions de son corps dénoncent une force et une agilité capables de désespérer un homme de vingt ans. Sa chevelure s'éclaire de fils d'argent, son visage est empreint d'une énergie invincible. La bouche est fine, mais divinement bonne, et tandis que la face possède une grande mobilité d'expression, les yeux d'un bleu sombre demeurent toujours placides et graves comme le ciel toujours serein au-dessus des mouvements des nuages.

« La gaieté de Richard Wagner est celle d'un enfant. Il rit et plaisante sans cesse avec un esprit tout parisien ; quelquefois même il s'essaye aux calembours. »

avaient franchi cette solitude si jalousement gardée ? Le fait est qu'ils s'aperçurent au bout de quelques jours qu'on les traitait, Judith, Catulle et Villiers, avec des égards respectueux à l'hôtel et même dans la rue ou en bateau. Quand ils sortaient de leurs chambres, des portes s'ouvraient, laissant filtrer des regards empreints de curiosité. Ils demandèrent l'explication de ces faits singuliers à Cosima et au Maître, qui ne purent leur donner aucune réponse et furent aussi intrigués qu'eux, jusqu'au jour où le mystère se dévoila. « C'était », dit Judith, « Villiers de l'Isle-Adam que l'on prenait pour le roi de Bavière, et c'était en moi que les imaginations lucernoises avaient reconnu la Patti. Un de nos compagnons (Catulle) était, à n'en pas douter, le blond comte de Taxis... Tout devenait parfaitement clair, maintenant que nous savions ; mais il fallut renoncer à détromper des gens aussi fermement convaincus. Toutes les dénégations, comme un marteau qui tape sur un clou, ne faisaient qu'enfoncer dans leur esprit leur certitude. Nous nous amusâmes donc de cette courte royauté, en profitant pour être servis, à l'hôtel du Lac, comme des princes ¹ ».

Après ces quelques semaines enchanteresses, Judith et ses compagnons durent se séparer de Wagner et de Cosima pour se rendre à Munich afin de visiter l'Exposition Internationale de Peinture, qui avait servi de prétexte à leur voyage à Lucerne ; mais il fut convenu qu'ils reviendraient passer quelques jours à Tribtschen avant de retourner à Paris.

Judith écrivit pour les journaux de Paris de consciencieux articles sur cette partie de leur voyage, mais elle avoue qu'elle n'en a gardé que de confus souvenirs ². Toute imprégnée encore de sa visite à Tribtschen, elle passa son temps à écouter dans les brasseries de Munich des fragments des opéras de Wagner. Là, Judith et ses compagnons firent la connaissance de Hans Richter, le célèbre chef-d'orchestre du Théâtre Royal qui, d'après le désir de

1. *Troisième Rang*, pp. 85-86.

2. *La Liberté*, 7 août, 24 août, 7 octobre 1869.

Wagner, se mit à leur disposition pour leur servir de guide, ainsi que d'autres wagnériens notoires. On les reçut dans les salons où ils rencontrèrent Liszt, avec qui Judith eut une longue conversation au sujet des différends qui le séparaient à ce moment-là de Cosima. Judith avait été mise au courant de la situation délicate dans laquelle se trouvait Cosima ¹ et elle prit immédiatement, auprès de Liszt, le parti de Cosima : « Je vous en prie, ne me dites rien contre votre fille : je suis à tel point de son parti que je ne puis admettre aucun blâme. Quand il s'agit d'un être tellement au-dessus de l'humanité que Richard Wagner, les préjugés et même les lois des hommes n'ont plus de valeur. Qui donc pourrait ne pas subir, avec joie, la fascination et le prestige du génie ? A la place de Cosima, vous auriez fait comme elle, et votre devoir de père est de ne pas mettre obstacle à la réalisation du magnifique dénouement qu'elle est en droit d'attendre ². » Liszt répondit qu'il était absolument de son avis et il lui demanda même de bien vouloir être son interprète auprès de Cosima, sa fille, pour lui dire qu'il était avec elle de cœur, que les convenances l'obligeaient au silence, mais qu'il souhaitait voir résoudre cette crise par une solution légale. Pendant cette conversation si importante, Villiers de L'Isle-Adam, repris par sa manie des médailles, comme au jour du mariage de Judith et de Catulle, avait arboré sur son habit noir la décoration des chevaliers de Malte et racontait à la comtesse Muchanoff ³, qu'il avait des droits incontestables au trône de Grèce !...

Les journées passèrent vite à Munich. La Trinité allait presque chaque soir à l'Opéra Royal pour assister à des représentations de drames de Shakespeare ou d'opéras de Wagner. Celui-ci avait télégraphié au Roi de Bavière

1. La fille de Liszt, Cosima, encore M^{me} de Bülow, comme nous l'avons dit, avait quitté son mari et vivait ouvertement avec Wagner. Ceci naturellement scandalisa la société à laquelle Liszt appartenait. Pendant quelque temps elle fut donc critiquée et tenue à l'écart par ses anciens amis.

2. *Troisième Rang*, pp. 151-152.

3. C'est pour elle, quand elle était encore comtesse de Kalergis, que Théophile Gautier écrivit *La Symphonie en Blanc Majeur*.

pour lui annoncer l'arrivée de ses amis et Louis II faisait envoyer chaque matin à Judith des places pour ces représentations. Ils entendirent donc *Lohengrin*, *Le Vaisseau Fantôme*, *Tannhäuser* et *Les Maîtres Chanteurs*, mais ce que toute la ville attendait avec impatience, c'était la première représentation de *l'Or du Rhin*. Des intrigues de cour se nouèrent autour de cette représentation. Aux répétitions, auxquelles assistèrent les Mendès et Villiers, ils se rendirent compte que la mise en scène était défectueuse et ridicule, et que la représentation ne devait en aucune façon avoir lieu dans de telles conditions. Judith écrit alors à Wagner pour le mettre au courant de la situation ¹. Il télégraphie immédiatement pour opposer son veto et empêcher la représentation. Mais les choses se gâtent de

1. A comparer avec le récit de Catulle Mendès dans son *Épître au Roi de Thuringe* (Richard Wagner, Paris, Charpentier, 1886, in-16, pp. 19-37.) Catulle semble dire que c'est lui qui a sauvé la situation et qui a empêché la représentation de *l'Or du Rhin*. Il ne parle naturellement pas de Judith, pas plus qu'elle ne parle de lui dans *Le Troisième Rang* ou dans son livre sur Richard Wagner. Catulle emploie des noms fictifs dans cette *Épître* : *l'Or du Rhin* devient *l'Or du Danube*, Richard Wagner est Hans Hammer, le chef d'orchestre Hans Richter est Otto Fichter et la ville de Munich est désignée sous le nom de Nonnenbourg. Voici ce qu'il dit après avoir assisté à une répétition : « Sortais-je de l'un des premiers théâtres du monde ou d'une baraque de kermesse ? Les chanteurs, vaille que vaille, étaient suffisants ; sous la direction enthousiaste et savante du maître de chapelle Otto Fichter, l'orchestre avait bien fait son devoir ; mais les décors, les costumes, les changements à vue, la « machinerie », tout cela était monstrueusement grotesque et piteux. Il y avait à la seconde scène un dragon qui aurait paru puéril dans un drame fantastique représenté au théâtre Guignol... Le trésor du Danube avait été transformé en ferblanterie qui eût déshonoré la cuisine d'une gargote, et le lumineux pont de l'arc-en-ciel par où les Dieux triomphants montent dans le Valhalla était une planche de sapin sur laquelle on avait collé du papier tricolore ! Imbécilités des machinistes ? peut-être. Mauvaise volonté des gens du théâtre ? probablement. Quoi qu'il en fût, jouer l'œuvre dans de telles conditions, c'était la condamner à la risée, au désastre. » Catulle télégraphie à Wagner. Il obtient que Richter parte. Malheureusement, l'intendant trouve un autre chef d'orchestre qui sait, paraît-il, la partition par cœur. Alors, en désespoir de cause, Catulle persuade un des chanteurs principaux de quitter Munich quelques heures avant la représentation. Ce fut ainsi, explique-t-il, que *l'Or du Rhin* ne fut pas joué cette année-là. (M. Guy de Pourtalès déclare cependant que cette représentation eût lieu). Louis de Bavière, en souvenir de ces actes de lèse-majesté, défendit quatorze ans plus tard la vente du livre de Catulle, *Roi-Vierge*, traduit en allemand.

plus en plus et Wagner accourt de Tribschen. Judith le voit dans cette lutte ardente qu'il eut à soutenir toute sa vie. « Il supporte », dit-elle, « ces nouvelles épreuves avec une admirable sérénité : il a comme une cuirasse de bonheur que les coups du sort heurtent désormais sans la traverser, et ce groupe de disciples à la foi ardente paraît former un rempart autour de son cœur ¹ ». On empêche Wagner de voir le roi. « Perfall — qu'il a pourtant fait choisir comme intendant — se révèle son ennemi acharné. Seuls les artistes sont tous pour Wagner. Ils reçoivent des lettres de menaces parce que la représentation est prorogée. Même les Mendès et Villiers sont bombardés d'injures anonymes : « c'est vous qui avez empêché le théâtre d'exécuter les ordres du roi, vous êtes les valets d'un traître, traîtres vous-mêmes... » Les autorités supplient Wagner de repartir, car on craint de nouveaux troubles. Il part ². » Les Mendès et tout le cercle des ardents défenseurs de Wagner vont l'accompagner au train. « Le Maître, d'humeur gamine », poursuit Judith, « s'assied par terre sur le tapis du wagon, dans l'ouverture de la portière, le marche-pied lui servant de tabouret. Nous nous rangeons en un cercle, qui forme un rempart devant lui. Je le reverrai toujours, sous son grand feutre gris, les yeux d'un bleu lumineux, la bouche rieuse, si finement dessinée au-dessus de l'avancée du menton volontaire, avec ce cache-nez de satin jaune qu'il a croisé sur sa gorge à cause de la fraîcheur matinale. « Puisque l'on me chasse de Munich », dit Wagner, « ceux qui m'aiment n'ont plus rien à y faire ». « Nous resterons seulement quelques jours », dis-je, « pour surveiller l'ennemi et voir si, furieux de sa défaite, il ne prépare pas quelque vengeance ³ ».

L'Intendance Royale ne renonça pas à jouer l'*Or du Rhin* avec un chef d'orchestre de fortune. Aucun des amis de Wagner n'assista à la représentation. Tous ceux qui étaient venus de différents pays étaient partis les uns

1. *Troisième Rang*, p. 213.

2. Guy de Pourtales. *Richard Wagner*. Paris, librairie Gallimard, 1932. p. 346.

3. *Troisième Rang*, pp. 223-224.

après les autres. Liszt le premier. Les Mendès et Villiers restèrent les derniers à Munich, malgré les lettres anonymes qu'ils recevaient journellement.

Fidèles à la promesse faite au Maître, ils allèrent le saluer à Tribschen une dernière fois avant de rentrer en France. Ce furent encore quelques jours de tendre intimité dans la joie de se retrouver. On reparle des incidents de Munich. Cosima dit à Judith que Liszt est venu la voir en secret. On présente à Judith, Siegfried, le fils de Wagner et de Cosima, âgé de trois mois, et dont elle deviendra plus tard la marraine. Puis, ce fut la triste soirée des adieux, mais pour l'adoucir, Wagner joue sur le piano, pendant plusieurs heures la partition des *Maîtres Chanteurs*. De vastes projets s'élaborent. On se promet de s'écrire et Catulle et Judith chassent leur tristesse. La splendide moisson de souvenirs qu'ils ont récoltée agit comme un baume adoucissant sur leur cœur. Comme le dit Judith à la fin du *Troisième Rang du Collier* : « Nous continuerons donc à tenir haut et ferme le drapeau de l'art, à combattre le bon combat jusqu'au triomphe final de notre cause... Et, après le baiser d'adieu, nous nous en allons stoïques, emportant du bonheur...

« Aux pèlerins d'amour
La vision du dieu parfume le retour ¹. »

1. P. 272.

CHAPITRE VI

LA GUERRE DE 1870. — ÉPREUVES

On s' imagine aisément l'état d'esprit de Judith et de Catulle Mendès au retour de ce voyage. Ils avaient pénétré dans la pensée intime de celui dont le nom allait conquérir l'univers. Ils se réinstallèrent à Neuilly en septembre 1869, remplis d'enthousiasme et prêts à continuer le bon combat « jusqu'au triomphe final ».

Judith reprit son travail et mit la dernière main à l'ouvrage qu'elle avait écrit dans le courant de l'année précédente, 1868. Il ne lui restait que peu de temps, car son œuvre devait paraître en feuilleton dans la *Liberté* au mois de novembre. Elle avait été attirée cette fois par la Perse. Réunissant toute la documentation nécessaire, sous le titre d'*Iskender*¹, elle retraça la vie d'Alexandre le Grand d'après les traditions et les légendes persanes.

Nous sommes ici en présence d'une vaste fresque qui dépeint les luttes, les batailles, les amours du grand conquérant. Tout est décor dans ce livre. C'est l'extérieur qui domine. Nous ne sommes plus dans la fine psychologie du *Dragon Impérial*. Un conteur musulman raconte les prouesses du roi des rois et il n'a retenu que les faits et les gestes. Si la trame est brillante et captivante, il n'en

1. La *Liberté* du 10 novembre au 17 décembre. *Iskender* fut publié sous la signature de Judith Mendès avec la dédicace suivante : « A Emile Girardin ce livre est dédié. J. M. » Publié en volume, *Iskender*, histoire persane. Paris, Frinzine et C^{ie}, 1886, in-12. Réimprimé avec un sonnet liminaire de Leconte de Lisle, Paris, Colin et C^{ie}, 1894, in-12. *Collection des Romans Historiques*. Le volume porte comme dédicace : « A son Excellence le maréchal Mohsin Khan Moinul Mulk, ministre de la Justice à Téhéran. Hommage d'une amitié fidèle. Judith Gautier. »

reste pas moins vrai que dans cette œuvre, Judith n'a pas mis le meilleur d'elle-même. Il y a un certain manque d'unité. Les deux premiers récits sont attrayants lorsqu'ils racontent les victoires d'Alexandre sur les Iraniens et l'amour fraternel et désintéressé qui l'unit au jeune guerrier Rustem. Les deux derniers récits, par contre, sur la conquête de l'Inde, sont un mélange de magie fantaisiste et de démons imaginaires qui affaiblit l'œuvre dans son ensemble. Théophile Gautier trouvait que le *Dragon Impérial* se rapprochait de *Salammbô*, mais il nous semble que c'est plutôt *Iskender*, surtout dans le début du livre, qui est du Flaubert plus léger et plus délicat. Nous pouvons comparer la description faite par Judith d'un banquet chez le roi de l'Iran et celle du fameux festin dans les jardins d'Hamilcar de *Salammbô*. Voici ces deux descriptions. Les mots en italiques feront ressortir ce parallélisme frappant.

ISKENDER

D'un bout à l'autre de la tente *circulaient sans cesse des esclaves nus*... Devant soixante tapis *couverts de viandes délicates*... on servit successivement une cuisse de *gazelle rôtie*... *des oiseaux indiens*... une côte de *bélier sauvage cuite dans le suc de différents raisins* ; des quartiers d'onagre et de jeune veau *préparés avec du safran et du musc pur*...

Cent espèces de *fruits prodigieux* et tout à fait *inconnus à l'étranger*...

SALAMMBO.

On voyait entre les arbres *courir les esclaves des cuisines, effarés et à demi nus*... D'abord on leur servit *des oiseaux* à la sauce verte... Ensuite les tables furent *couvertes de viandes : antilopes* avec leurs cornes, paons avec leurs plumes, moutons entiers *cuits au vin doux* ; dans des gamelles en bois de Tamra *panni* flottaient, *au milieu du safran*, de grands morceaux de graisse...

Les *pyramides de fruits* s'éboulaient sur les gâteaux de miel... La surprise des *nourritures nouvelles* excitait la cupidité des estomacs.

*On n'entendait que la
résonance profonde des
plats d'or que les esclaves
posaient sur le sol*¹.

On entendait à la
fois... le fracas des vases
campaniens qui s'écroutaient
en mille morceaux
ou le son limpide d'un
grand plat d'argent.

D'autres passages nous font également penser à *Salammbô* mais sans cette ressemblance aussi marquée. Cependant Judith retrouve rapidement son style et sa tournure personnels. Les plus beaux passages sont certainement d'abord celui où l'on assiste à l'éveil de l'amour entre Rustem et Indûmatî, la fiancée d'Iskender, et ensuite celui où Iskender renonce à Indûmatî pour la donner à son frère d'armes Rustem. *Iskender* reste malgré tout une œuvre très estimable, mais qui n'atteint pas la valeur de son premier roman *Le Dragon Impérial*.

Au moment de la publication d'*Iskender*, au début de l'hiver 1869, de lourds nuages noirs s'amoncelaient à l'horizon. La situation politique entre l'Allemagne et la France se tendait de plus en plus. Dans cette atmosphère troublée les relations avec Wagner devaient cependant se poursuivre. Catulle reçoit une lettre du Maître, datée du 6 novembre 1869, dans laquelle il lui reparle des difficultés qui s'étaient déroulées à Munich à propos de l'*Or du Rhin*, et il ajoute qu'il espère l'hiver suivant goûter, ainsi que Cosima, l'hospitalité que leur ont offerte les Mendès. Il termine en disant : « Je vous vois tous encore souvent. Rien de plus touchant pour mon cœur que la mémoire dans laquelle je vous garde. »

Dans une autre lettre à Catulle, quatre mois plus tard, le 1^{er} mars 1870, Richard Wagner lui parle du succès grandissant de ses œuvres en Allemagne et forme l'espoir de le revoir ainsi que Judith, à Lucerne, dans le courant de l'été. Le 25 mars, une autre lettre arrive adressée à la « Chère Trinité », Judith, Catulle et Villiers de l'Isle-Adam, où il exprime l'idée de former un théâtre international à

1. Voir *Iskender*, édit. de 1894, pp. 31-32 et *Salammbô*, édit. définitive, Paris, Fasquelle, 1901, pp. 3-5.

Paris. A la fin de la lettre il les embrasse tous en ajoutant : « même M^{me} Mendès si elle le souffre ».

Nous arrivons au mois de juillet. On est à la veille de grands événements et malgré les menaces de guerre entre l'Allemagne et la France, les Mendès n'hésitent pas à accourir à Munich afin d'assister à la représentation de *l'Or du Rhin* et de *La Walkyrie*. Ils devaient retrouver à Munich, Villiers, Edouard Schuré et Servet qu'ils avaient connus l'année précédente, et d'autres Français, parmi lesquels Saint-Saëns et Henri Duparc. Ce fut pour eux des soirées inoubliables ; puis les Mendès purent mettre leur cher projet à exécution : retourner à Lucerne pour revoir Wagner et Cosima. Le 18 juillet, le divorce entre Cosima et Hans de Bülow était prononcé et Cosima était enfin libre d'épouser Richard Wagner. Le lendemain de ce jour, la guerre éclatait. Judith et Catulle, devant cet événement, furent obligés, hélas ! de s'arracher à la chaude hospitalité de Tribschen et de rentrer précipitamment à Paris.

Dans les mois angoissés qui suivirent, leurs pensées se tournaient constamment vers le Maître. Malheureusement, l'attitude de Wagner à cette époque, révéla, entre lui et les Mendès et tous ses amis français en général, un antagonisme d'idées qui aurait pu devenir dangereux pour l'amitié grandissante de Judith et de Wagner. Dans sa lettre aux Mendès du 12 août 1870, Wagner essaye de justifier son patriotisme fanatique :

Je n'ai pas à vous dire combien votre lettre m'attriste. Il y a une véritable tragédie qui se passe entre nous. Je n'ai rien, absolument rien à vous offrir, qui puisse ressembler à une consolation, puisque je comprends que même s'il m'était possible de vous persuader de la justesse parfaite de mon point de vue au sujet de tout ce qui se passe maintenant, vous devriez toujours rester élégiaques, tristes, et résolus d'y rester... je n'apercevais dans tout ce qui se passe qu'un jugement de Dieu, porté cette fois par la nature des choses et des forces ; dans ce sens, je me disais, que si les Allemands étaient vaincus et détruits, cela m'aurait prouvé que l'espoir fondé par moi sur leur destinée était vain, et que j'avais été dans une erreur magnanime à moi. Rien de

plus. C'est dans ce sens que je vous écris maintenant : acceptez le sort, tel qu'il est jeté, comme un jugement de Dieu, et étudiez le sens profond de ce jugement... Soyez bénis par vos amis. Nous sommes avec vous. Au revoir. Tout à vous.

Il fut donc convenu, entre eux, qu'ils garderaient le silence sur les questions brûlantes de la guerre, et c'est pourquoi, le 5 septembre 1870, Wagner écrit à Catulle

Oui, heureusement il y a une région d'existence où nous sommes et resterons unis. Tout ce qui nous sépare, même dans nos jugements des choses appartenant à cette région, ne peut contribuer qu'à nous rapprocher davantage et plus intimement avec le temps. Car nous sommes parfaitement d'accord dans ces deux principes : l'Amour et la Musique. Ce sont là les deux lumières, reflétant d'un seul foyer, qui, mises derrière la mauvaise peinture de cette vie terrestre la rendent transparente et nous la montrent comme un mirage du ciel... Je garde votre silence convenu de si bon sens. Je voudrais pourtant vous exprimer en quoi consiste l'attristement qui me remplit quand je m'occupe de vous dans cette situation .

Pendant que la guerre se poursuivait en France, le mariage de Richard et de Cosima fut célébré à Lucerne le 25 août, et le 4 septembre eut lieu le baptême de leur fils, le petit Siegfried, âgé de quinze mois. Judith, qui était la marraine, ne put, naturellement, assister à la cérémonie que Wagner décrit dans sa lettre du 5 septembre : « Hier — dimanche — enfin ! notre Siegfried a reçu le baptême. Au moment de la bénédiction, un orage éclaté nous envoya des éclairs et des coups de tonnerre bruyants. ...Il paraît que les coups de foudre joueront leur rôle dans la vie de ce terrible garçon. Mais j'aime ces augures du Ciel, pendant que je prends en aversion ces coups terrestres qui nous ont privé de votre assistance, chers amis. »

De son côté, Théophile Gautier, comme Judith et Catulle, était en Suisse quand la guerre commença. Il était chez Carlotta Grisi au bord du Lac de Genève. Sa santé était déjà très altérée, mais il accourut immédiatement à Paris pour partager les dangers des siens et de ses amis et pour

se rendre utile à sa patrie, alors que sa mauvaise santé aurait pu lui fournir une excuse pour rester loin du danger.

A ceux qui s'étonnèrent de son retour il dit : « On bat Maman... je reviens. »

La vie s'organisa tant bien que mal pour les Mendès. Judith fit comme tout le monde : elle grilla des biftecks de cheval, essaya de faire des plats savoureux avec des aliments rances. Quand Victor Hugo put revenir à Paris, en septembre 1870, Catulle et Judith dînèrent assez souvent à sa table. C'est à cette époque que le poète dédia à Judith le quatrain suivant :

Si vous étiez venue, o beauté que j'admire,
Je vous aurais offert un festin sans rival :
J'aurais tué Pégase et je l'aurais fait cuire
Afin de vous donner une aile de cheval ¹.

Il lui dédia aussi plus tard un sonnet, hommage rare puisqu'il n'en écrivit que quelques-uns :

Ave, Dea ; Moriturus te Salutat.

La mort et la beauté sont deux choses profondes
Qui contiennent tant d'ombre et d'azur qu'on dirait
Deux sœurs également terribles et fécondes
Ayant la même énigme et le même secret.

O femmes, voix, regards, cheveux noirs, tresses blondes,
Brillez, je meurs ! ayez l'éclat, l'amour, l'attrait,
O perles que la mer mêle à ses grandes ondes,
O lumineux oiseaux de la sombre forêt.

Judith, nos deux destins sont plus près l'un de l'autre
Qu'on ne croirait, à voir mon visage et le vôtre ;
Tout le divin abîme apparaît dans vos yeux,

Et moi, je sens le gouffre étoilé dans mon âme ;
Nous sommes tous les deux voisins du ciel, madame,
Puisque vous êtes belle, et puisque je suis vieux.

12 juillet ².

1. François Coppée, *Souvenirs d'un Parisien*, Paris, Lemerre Ed., 1910, p. 131.

2. Œuvres inédites de Victor Hugo. *Toute la Lyre*. Paris, Charpentier, 1889, 2 vol., tome second, p. 57, n° XIX.

Si la beauté de Judith inspirait des vers à Victor Hugo, qui la tenait en haute estime, elle devait également subjuguier les officiers prussiens. Au moment de la capitulation de Paris, Judith était venue un jour avec sa mère au pont de Neuilly faire la queue avec tant d'autres affamés pour recevoir des provisions de bouche. Un général prussien et Altesse Royale passa et, dans ce défilé de gens en quête de nourriture, il aperçut Judith. Il s'arrêta et s'informa auprès d'elle de ce qu'elle désirait. Mais, froide et hautaine, Judith refusa de répondre. Les témoins de la scène connaissant la brutalité du général se regardèrent, inquiets de ce qui allait suivre, quand soudainement l'officier ennemi se courba devant elle respectueusement et donna l'ordre à son aide de camp de servir la jeune femme avant les autres.

De son côté, Catulle Mendès était nommé inspecteur des ambulances et quand les jours de la Commune arrivèrent, Judith dut aller précipitamment à Orléans pour, dit-on, cacher son mari, condamné à mort par la Commune¹.

Après tous ces jours noirs, après toutes ces épreuves personnelles et collectives, la vie allait reprendre son cours ; mais un nouveau sujet de préoccupation devait surgir pour Judith : la santé de Théophile, déjà très chancelante. La guerre, la révolution du 4 septembre, la Commune avaient été un rude coup pour lui. Maxime du Camp décrit son état lamentable : « Un jour que j'étais dans la rue de Lille, debout devant les décombres noirs, je vis venir Théophile Gautier appuyé sur le bras d'un de nos amis communs. Ah ! le pauvre Théo ! Comme il était changé ! tirant la jambe, appesanti, la joue pendante²... »

Cependant, quelques mois plus tard, le 15 mai 1872 à l'église de Neuilly, il devait marier sa seconde fille, Estelle, à Émile Bergerat. Puis, dans sa calme maison de la rue de Longchamp à Neuilly, le bon Théo se traîna, ne parlant presque plus, affaîssé, sentant peut-être sa fin proche,

1. Voir comte du Moulin-Eckart, biographe de Cosima Wagner. Nous n'avons pu retrouver aucune confirmation de ce fait ailleurs.

2. Maxime du Camp. *Souvenirs Littéraires*, vol. II, p. 522.

avec quelquefois des éclairs de gaieté, de renouveau, faisant des projets d'écrire de nouveaux poèmes. Mais le 23 octobre 1872 il s'éteignit doucement, paisiblement. La mort de Théophile Gautier amena une consternation profonde dans le monde des lettres et fut pour Judith un grand chagrin, car elle perdait en lui l'ami, le confident de ses pensées, le maître bon et généreux qui l'avait initiée à la beauté, au vrai culte de l'art, de l'art qui ennoblit, qui console. Heures déchirantes pour Judith qui devaient être suivies de nouvelles épreuves. Douloureuses furent sans doute ses méditations auprès du lit de mort, tandis que les amis fidèles venaient s'incliner devant les restes du poète. Edmond de Goncourt vint l'un des premiers et trace ce tableau funèbre de Théophile Gautier : « Un voyage en Allemagne me séparait du cher malade ; à mon retour, je tombais sur un journal qui m'apprenait brutalement sa mort dans un fait divers. Le lendemain j'étais à Neuilly, rue de Longchamp. Bergerat me faisait entrer dans la chambre de l'auteur de *M^{lle} de Maupin*. Sa tête d'une pâleur orangée, s'enfonçait dans le noir de ses longs cheveux. Il avait sur la poitrine un chapelet dont les grains blancs, autour d'une rose en train de se fâner, ressemblaient à l'égrènement d'un rameau de symphorine. Et le poète apparaissait ainsi avec la sérénité farouche d'un homme des vieux siècles endormi dans le néant. Rien là ne parlait d'un mort moderne. Des ressouvenirs des figures de pierre de la Cathédrale de Chartres mêlés à des réminiscences des temps mérovingiens me revenaient, je ne sais pourquoi. La chambre même, avec le chevet de chêne du lit, la tache rouge du velours d'un livre de prières, une brindille de buis dans une poterie barbare me donnaient l'impression d'être introduit dans un *cubiculum* de l'ancienne Gaule, dans un primitif, grandiose, redoutable, tragique intérieur roman. Et la douleur fuyante, d'une sœur dépeignée aux cheveux couleur de cendre, une douleur s'enfonçant dans l'angle d'un mur, avec le désespoir sauvage et forcené d'un autre âge, ajoutait à l'illusion ¹ ».

1. *Théophile Gautier*. Émile Bergerat, Paris, Charpentier, 1879. Préface d'Edmond de Goncourt, p. xxvii.

Le service religieux eut lieu dans l'Église de Neuilly au toit troué par les bombes du siège. Le service fut long, car Faure chanta, à l'impromptu, un *Pie Jesu* de sa composition. A la tête du cortège, qui s'achemina vers le cimetière du Nord, marchait un détachement de chasseurs que commandait un capitaine, car Théophile Gautier était officier de la Légion d'Honneur et avait droit aux honneurs militaires. Le cercueil était recouvert d'un simple morceau d'étoffe noire sur laquelle étaient étalées deux branches de palme. Une foule d'environ trois cents personnes le suivait, silencieuse et recueillie ¹.

La mort de Théophile Gautier laissa un grand vide dans l'existence de Judith ; mais la vie, une fois encore, reprit son cours. Les relations avec les Wagner, interrompues par la guerre, se renouèrent. « Quand l'horrible tempête fut calmée », écrit Judith, « nous nous retrouvâmes dans les mêmes sentiments tout en continuant les uns et les autres à réserver nos opinions ² ». Déjà, avant la mort de Théophile, Cosima avait écrit un mot à Judith pour lui dire qu'ils partaient tous pour Bayreuth, qui venait d'être fondé, et en décembre 1873, Richard Wagner écrivit aux Mendès pour leur témoigner toute son affection et son grand désir de les voir à Bayreuth : « Nous voudrions vous avoir auprès de nous, pour bien vous faire comprendre combien vous êtes chers à nous !... Je ne voudrais à votre égard que vous avoir près de nous ! Nous espérons vous voir cet été : mais depuis vous restiez muets... Mais vous viendrez nous voir j'espère, déjà l'été prochain. Cela ne peut plus durer comme cela, croyez-moi... Les enfants avec Siegfried (qui se fait admirablement bien) vous embrassent, et moi et Cosima, nous faisons la même chose ! Nous vous aimons d'un vrai amour, et soyez un peu heureux ! »

Mais hélas ! ces appels à une amitié profonde et indéfectible ne devaient trouver aucun écho chez Catulle Men-

1. *Journal des Goncourt*, vol. V, p. 60, et Ernest Feydeau. *Souvenirs Intimes*. Paris, 1888, in-18, pp. 324-338.

2. *Richard Wagner*, p. 45.

dès. Après la publication d'*Une Capitulation*, farce aristophanesque de Wagner, Catulle, blessé à vif comme tant de Français par les sentiments exprimés par Wagner à l'égard de la France, brisa toute relation avec lui. Il continua à admirer son œuvre, mais devint son ennemi personnel. Judith ne fut ni étonnée ni fâchée. Elle comprit le pourquoi des pensées de Wagner et son cœur de femme trouva une excuse à cette attitude du Maître quand elle écrivit : « Il était évident qu'avec son caractère ardent il ne pouvait manquer d'être vivement impressionné par les événements. L'idée de l'unité allemande devait le passionner, et j'avoue que je l'aurais moins aimé s'il n'eût pas subi, comme nous tous, dans ces moments de crise, le fanatisme de la patrie ¹ ».

Quant au bonheur que Wagner souhaitait aux Mendès dans sa lettre de décembre 1873, il ne devait pas se réaliser. Le drame qui se préparait depuis longtemps entre Judith et Catulle allait éclater subitement. Théophile avait-il été bon prophète en faisant obstacle à ce mariage ? Avait-il confusément senti l'antinomie qui se manifesterait un jour entre ces deux êtres ? Quoi qu'il en soit, dans cette psychologie mouvante des âmes, devons-nous nous arrêter aux conclusions de Calmettes ? Il dit : « Catulle admirait Judith particulièrement et ce n'est pas dans leur incompatibilité d'esprit, c'est dans le secret de leurs psychologies qu'il faut chercher les motifs de l'éclatante séparation... Et c'est là ce qui m'arrête. Mendès, tempérament immédiat, est facile à définir ; mais Judith, nature réflexe, de peu de paroles et de peu de mouvement, héritière d'un grand intellectuel et toute cérébrale, ne saurait se juger sur ses apparences. Pour cela même qu'on aurait à pénétrer dans les replis les plus complexes de sa pensée profonde, on pourrait tracer d'elle un portrait intime du plus haut intérêt. Auprès d'une telle étude, toute de nature et de vérité, les psychologies composites, sur lesquelles s'épuise la courte haleine de nos romanciers, ne paraîtraient que des insignifiances en verre soufflé ; mais on ne parle pas

1. *Ibid.*, p. 40.

d'une dame dans le détail de son existence morale sans risquer d'être indiscret, et le devoir est de ne rien dire si l'on ne se croit pas le droit de tout dire, car les sujets rares ne se traitent pas à demi. Sans doute cette psychologie compléterait admirablement la grande figure de Théophile Gautier, dont Judith est trois fois la fille, par le sang, par la beauté, par l'intelligence ; mais encore une fois elle ne saurait être écrite que complète, absolue, toute d'un bloc comme elle se présente. Ne m'y croyant pas autorisé, ce n'est pas sans les plus vifs regrets que j'y renonce ¹. »

S'il est imprudent et dangereux, si c'est un manque de tact, de vouloir interpréter à sa fantaisie les sentiments profonds d'une âme, il est permis cependant, sans juger arbitrairement, de tracer un « portrait intime » du caractère de Judith. Nous avons vu précédemment, au cours de cette étude sur la vie de Judith, l'influence immense que Théophile eut sur elle. Calmettes a absolument raison lorsqu'il dit que Judith est trois fois la fille de Théo, par le sang, la beauté et par l'intelligence. Nous avons vu cet aspect si touchant de Théophile Gautier où il se révèle non seulement un père tendre et attentif, mais aussi un maître de l'idéal. Ne disait-il pas toujours à Judith : « Tu es mon dernier espoir » ? Si nous ajoutons à cette influence, toutes les aspirations complexes qui se manifestaient en elle depuis sa plus tendre enfance, nous verrons combien elle était différente de Catulle Mendès. Elle avait en elle un sens inné de justice, un dédain pour tout compromis, pour l'applaudissement des foules et le succès facile. Elle était large et généreuse, droite et franche. Elle avait une horreur profonde de toute coquetterie féminine. Elle se savait belle mais elle n'en tirait aucune vanité. Elle étudiait longtemps et observait avec attention les êtres avant de les admettre dans son intimité. Mais une fois que son amitié était donnée, c'était pour toujours. Cependant, si on la trahissait, si on lui faisait du mal, elle mettait hors de sa vie celui ou celle qui avait agi ainsi, et jamais plus elle n'en parlait, jamais elle n'en disait du mal. Sa nature

1. Calmettes. *Leconte de Lisle et ses amis*, pp. 226-227.

primesautière d'autrefois qui l'avait fait surnommer *Ourgan* et *Schabraque*, *Catalepsie-Epilepsie* et qui pouvait réapparaître de temps à autre, comme lors de son mariage, avait fait place à une nature stable, équilibrée, pondérée, telle que la voulait en somme Théophile Gautier qui essayait de développer ces qualités par une discipline de chaque jour. Cet aspect du caractère de Judith fit d'elle une nature tout intérieure, s'extériorisant rarement, ce qui l'a fait comparer quelquefois à une déesse hindoue qui reçoit impassible les hommages de ses fidèles. Même dans la passion elle était calme et réservée et sa douceur filtrait comme un rayon de soleil à travers des stores à demi-fermés. Cette réserve intérieure, elle la posséda dès son enfance. Elle relate d'ailleurs, dans son *Collier des Jours*, les pensées qui lui étaient venues vers l'âge de cinq ans, à propos de questions indiscrètes qui lui avaient été posées : « On venait de me faire subir un véritable interrogatoire, sur mes pensées les plus secrètes, et j'étais fâchée contre ceux qui m'avaient ainsi harcelée, fâchée contre moi-même aussi, contre moi surtout. Pourquoi devinait-on ce que je pensais ?... Ce devait être par ma faute... Est-ce que les grandes personnes voyaient à travers moi ?... Pourtant, bien des fois, on n'avait rien su ; mais c'était quand on ne me faisait pas parler, comme on venait de le faire là, tout à l'heure. Certainement il y avait de ma faute, je disais ce qu'il ne fallait pas dire, ce que je ne voulais pas dire ; comment faisaient-ils pour m'y forcer, sans en avoir l'air ?... Cela me remplissait de colère et de chagrin. J'avais l'impression très singulière, que ma personne intérieure, nul autre que moi n'avait le droit de la connaître et de la juger ; là, aucun grand-père, aucune tante ne pouvait gronder, ou raisonner, ni savoir surtout. Tant que j'imaginais secrètement, sans parler et sans agir, cela ne les regardait pas. La petite personne, inconnue et solitaire, qui était au fond de moi, n'entendait pas être découverte¹. » Ces lignes montrent bien que Judith fut toujours au fond d'elle-même « nostalgique, lointaine

1. *Le Collier des Jours*, pp. 69-70.

et vagabonde », et même dans le *Collier des Jours* où elle note les souvenirs de sa vie, où elle s'analyse elle-même, elle reste malgré tout, secrète, assez indéchiffrable, au fond très « chinoise ». L'Orient, et ce qu'elle en avait déjà appris, devait l'éloigner des conceptions occidentales sur la vie ; elle se sentait blessée intérieurement par la brutalité des sentiments de l'Occident. Elle préférait certainement le calme des rizières de l'Asie aux mesquineries et vaines agitations de la vie mondaine. Telle était Judith Gautier.

Il lui était donc impossible de s'accorder avec une nature extérieure, éprise de panache comme l'était Catulle Mendès ; « un miroir », dit Bernard Lazare, « sur lequel tout passe et qui ne garde rien, *un miroir banal*¹ ». Parmi les nombreux portraits de Catulle tracés par ses contemporains, choisissons quelques instantanés pris sur le vif par Adolphe Brisson, Bernard Lazare et Ernest Lajeunesse :

« Le son de sa voix, très musicale, la grâce féminine de ses gestes, un je ne sais quoi de tendre, de caressant, de voluptueux qui émanent de sa personne. Il tire l'épée comme feu saint Georges, et s'en va sur le pré pour un oui et pour un non. Il compte à son actif autant de conquêtes que le duc de Richelieu, et il n'est pas, plus que lui, fidèle dans ses amours. Il est très gentilhomme et très bon garçon, très paternel et très hautain, prompt à infliger la critique et la supportant malaisément, âpre au gain et cependant prodigue². »

« Les cheveux moins blonds, voilant moins délicieusement un commencement de calvitie, qui suivant toutes probabilités, comme l'homme, comme son génie, comme son lustre, devait éternellement rester hésitante³. »

« Il fut fameux jadis, et il y a quelques années encore, on le voyait aux terrasses de quelques cafés entouré de jeunes hommes qu'il croyait être ses disciples. Il régenta

1. Bernard Lazare. *Figures Contemporaines*. Paris, Perrin, 1895, p. 31.

2. Adolphe Brisson. *Portraits Intimes*. Paris, Colin, 1894, p. 57.

3. Ernest Lajeunesse. *Les nuits, les ennuis et les âmes de nos plus notoires contemporains*. Paris, Perrin, 1896, p. 131.

le Parnasse, il y a longtemps, et l'on dit qu'il apprit la prosodie à Coppée. Si ce n'est vrai, c'est possible, car nul mieux que lui ne posséda cette science matérielle du vers et nul aussi n'en montra aussi bien l'insuffisance ¹. »

On aurait pu croire, à première vue, que Catulle et Judith, ces deux êtres jeunes, beaux, intelligents devaient s'entendre. Ils aimaient tous deux passionnément la musique. Ils furent les défenseurs ardents et enthousiastes de la cause de Wagner en France. Ils auraient pu trouver un terrain d'entente dans leur art d'écrivains. Mais non, ils étaient trop dissemblables, plus rien ne pouvait les unir dans un effort commun et ils se séparèrent. Dans cette crise douloureuse le beau rôle ne fut certes pas du côté de Catulle Mendès, et la lettre ² qu'il écrivit à Gustave Flaubert, pour essayer de se justifier ne contient que des mots sonores, pompeux et serviles, masquant mal la gêne qu'il éprouvait à expliquer sa conduite au vieil et fidèle ami de Judith.

Quant à Judith, elle resta digne et silencieuse. Elle trouva en Cosima Wagner un appui solide et compréhensif. Cette dernière n'avait-elle pas, elle aussi, été soutenue par Judith autrefois quand tous, même Liszt, refusaient de la voir parce qu'elle avait quitté Hans de Bülow et vivait près de Wagner ? Dans la correspondance de Cosima à Judith, nous trouvons les deux lettres suivantes :

Ma chère amie,

J'ai toujours attendu que vous me disiez un mot sur votre nouvelle vie qui implique une nouvelle installation. Comme vous êtes muette, je crains que vous ne nous pensiez indifférents et je viens à tout hasard vous envoyer mes pensées.

J'ai été triste d'apprendre que les odieux commérages auxquels vous faites allusion, influent en quoi que ce soit sur vos décisions ; j'ai vu que souvent on met ces dires en

1. Bernard Lazare. *Figures Contemporaines*, p. 31.

2. Lettre inédite appartenant à l'Institut de France (Collection Lovenjoul à Chantilly).

mouvement pour amener le résultat que l'on désire, et selon moi nous n'avons qu'à faire ce que nous trouvons bon ou raisonnable, à laisser ce qui nous paraît injuste ou absurde, sans nous inquiéter du quand dira-t-on qui, à la longue, finit toujours par se modeler sur le caractère exprimé par une vie. Je ne puis à distance porter un jugement sur la situation, ni vous donner un conseil, mais à vue de pays, la résignation bien ou mal interprétée par les voisins, me paraissait ce qu'il y aurait de plus digne, de plus élevé, de plus pur. Je crains qu'on n'ait voulu vous forcer à vous départir, et que vous ne fassiez plaisir aux calomniateurs. Enfin vous devez juger de tout cela mieux que moi. Quand nous vous reverrons vous me parlerez à cœur ouvert, et je vous dirai mon sentiment tout franchement. En attendant nous sommes en peine de vous et de ce que vous devenez. Êtes-vous chez votre mère ? Passez-vous l'été à Paris ? Comme vous ne me donnez pas d'adresse, j'envoie à la cité Trévise 4 ; je suppose qu'on vous fera parvenir. Je m'attendais à un mot de vous pour le 22 mai, et votre silence me fait craindre que vous n'ayez encore passé par de mauvais jours. Pauvre chère amie ! A chacun de nous le calice est réservé, le moment vient où, il s'agit de boire sans répugnance, et de convertir l'amertume du breuvage en douceur de cœur. Si vous veniez nous voir, m'aider à élever mes enfants ?... L'aînée vient de faire sa première communion avec beaucoup de recueillement et d'émotion. Siegfried est un vrai patapouf, gros, gras, imperturbable, d'un aplomb et très spirituel.

Adieu, ma chère Judith, donnez-nous bientôt de vos nouvelles, car, je vous le répète, nous sommes en peine de vous. Pouvez-vous travailler, et qu'écrivez-vous ? Soyez sûre du sort de vos lettres, je les brûle *toutes*, ainsi vous pouvez parler librement. De tout cœur je vous embrasse

COSIMA.

Bayreuth, le 2 juin 1874 ¹.

Trois semaines après, Cosima écrit à nouveau :

Chère amie,

Depuis l'institution du mariage, je ne crois pas qu'aucune femme se soit séparée de son mari pour d'aussi bonnes

1. Lettres de Richard Wagner et Cosima Wagner à Judith Gautier, manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris. Cote : Ms. fr. nouvelles acquisitions 12.235. Don. ms. 6103.

raisons, ou d'aussi belle-*façon*, je trouve parfait que vous soyez demeurée au logis et que M^{me} M... ait eu à s'en aller, non vous, c'est bien plus convenable ainsi, et les sales questions d'argent s'en étant mêlées, je vois bien qu'il n'y avait guère moyen de patienter. Je vous félicite encore... de vous être débarrassée du pigeon crasseux, Glater, et vous avez cent fois raison de faire à présent un choix sévère...

Bayreuth, le 26 juin 1874.

La séparation de corps et de biens officielle n'eut lieu que le 13 juillet 1878, et le divorce fut prononcé le 28 décembre 1896 ¹.

Plus tard, Rosny (aîné) écrivit dans son livre de souvenirs sur l'Académie Goncourt : « Que de fois, lorsque j'étais son voisin, lui ai-je soutiré une anecdote sur son père, sur Hugo, sur Banville, sur Meurice... Elle contait légèrement, avec bonhomie, peu de traits, et c'était doucement séduisant... C'est chez elle surtout que Judith Gautier, racontait des anecdotes surprenantes et candides... J'aimais à la questionner sur Catulle jeune, dont elle fut l'épouse, et sur ce terrible Wagner dont elle n'aimait pas entendre médire. Épouse de Catulle, elle s'était séparée de lui, parce qu'elle ne partageait pas ses idées et n'aimait pas sa conduite, mais elle ne laissa jamais transparaître de rancune. Il avait, disait-elle, une spontanéité terrible, toujours entraîné par des mouvements soudains et laissant son ménage en plan. Ainsi rendait-il la vie intime pénible et contraignait-il Judith à un travail trop régulier pour elle..., car il ne fallait guère compter sur lui.

1. Ce fut Judith qui demanda la séparation de corps et de biens qui fut prononcée en sa faveur, Catulle Mendès ne comparaisant pas et n'ayant envoyé personne pour le défendre. Les causes : « Attendu qu'il résulte du document de la cause, que Catulle Mendès a entretenu des relations injurieuses pour sa femme au dehors. » Catulle demanda le divorce et Judith cette fois-ci ne se fit pas représenter. Le divorce fut prononcé et Catulle condamné à payer tous les frais puisqu'il avait eu les torts au moment de la séparation de corps. *Jugements* conservés dans les archives du Palais de Justice de Paris.

Pour mettre de l'ordre dans sa vie, elle se retira sous sa propre tente ¹... »

Après toutes ces années agitées de la guerre, de la Commune, de la mort de Théophile Gautier, de sa séparation d'avec Catulle Mendès, Judith l'âme plus trempée encore par ces épreuves, allait vivre une période intense de travail.

1. J.-H. Rosny (ainé). *Mémoires de la Vie Littéraire. L'Académie Goncourt*. Paris, G. Crès et C^{ie}, 1927, p. 59.

CHAPITRE VII

« LE PRÉ DES OISEAUX »

Le vaste horizon de la mer. Des îles frangées d'écume. L'éternel bruit des vagues qui s'engouffrent en coups sourds, avec des sonorités de contrebasse, dans les grottes de la grève. Là, tout près de la mer, sur le bord de la plage, une petite maison abritée sous les pins maritimes que le vent de mer agite. C'est la retraite préférée de Judith, à Saint-Enogat, où elle venait travailler loin du tumulte de Paris.

Cette maison qu'elle devait appeler « Le Pré des Oiseaux » en souvenir des *Maîtres Chanteurs*, lui avait été donnée par Lacroix, l'éditeur de Victor Hugo. L'histoire de cette donation vaut la peine d'être contée. Lacroix, épris de la côte bretonne aux environs de la petite ville de Dinard, qui ne comptait pas à cette époque en tant que centre touristique, porta son dévolu sur Saint-Enogat dont il voulait faire une station balnéaire. Judith lui avait confié un jour un manuscrit qu'il perdit dans la suite¹. Dans l'impossibilité de le retrouver, il offrit à Judith un dédommagement sous la forme suivante. Il lui demanda d'abord d'aller visiter Saint-Enogat afin de connaître ses impres-

1. Nous croyons que ce manuscrit perdu pourrait être celui dont Judith Gautier fait mention dans le *Troisième Rang du Collier* à la page 113. « J'avais déjà passé de longues heures dans cette jolie retraite, M^{me} Cosima ayant bien voulu me lire, en la traduisant de l'allemand, l'histoire hindoue de Nal et Damayanti. Je cherchais alors, en tous pays, des biographies d'amantes illustres, ayant promis de rédiger une série de portraits pour la publication projetée par l'éditeur Lacroix et intitulée : *Les Grandes Amoureuses*. Jean Richépin, Zola et d'autres collaborèrent à cette œuvre, qui d'ailleurs ne vit jamais le jour ; quelques figures seulement parurent en librairie, mais sans suite, et la plupart des manuscrits furent égarés. »

sions sur ce coin charmant. Elle revint enchantée, déclarant que son rêve serait de posséder une maison dans ce site. Quelque temps après, Lacroix lui fit signer un papier qu'elle croyait une simple devinette amusante et qu'elle parapha de sa signature, sans se douter le moins du monde de ce qu'il contenait. Au bout de quelques mois, à sa grande surprise, elle reçut une lettre de Lacroix lui annonçant qu'elle était propriétaire d'un terrain au bord de la mer, à Saint-Enogat, et que les fondations de sa future villa étaient achevées ¹. Telle fut l'origine du « Pré des Oiseaux », de cette calme retraite où Judith devait écrire beaucoup de ses ouvrages et où elle devait mourir. C'est aussi dans cette villa, ou plutôt dans une petite maison qu'elle avait fait construire à l'extrémité du jardin pour recevoir ses amis, que Pierre Louys écrivit entièrement son *Aphrodite* et que le compositeur Fanelli composa la musique du *Roman de la Momie*, dont Judith elle-même avait écrit le livret d'après l'ouvrage de son père. Et c'est aussi là qu'elle recevait celui qui devait être son ami fidèle jusqu'à sa mort, le compositeur Louis Bénédictus.

Il est très difficile pour nous de tracer un portrait de ce compagnon dévoué, car nous n'avons sur lui que peu de données précises. Judith Gautier n'a pas parlé de lui dans ses mémoires. D'après les recherches que nous avons pu faire, elle dut le connaître quand elle était encore M^{me} Catulle Mendès. Il fréquentait tout le groupe des Parnassiens, l'élite intellectuelle de cette époque. Mais au milieu d'eux, Louis Bénédictus, semble effacé. Il n'avait pas, sans doute, un talent éclatant de compositeur, ou peut-être ne se donnait-il pas la peine de se faire connaître et apprécier. Quoi qu'il en soit, c'était un charmant garçon et tout le monde l'aimait bien. Il avait voué un culte à Judith Gautier. C'est lui qui, bien souvent, allait faire pour elle des recherches à la Bibliothèque Nationale. Elle acceptait, un peu comme une reine, ce culte constant. Il vivait dans son ombre.

1. D'après certains renseignements que nous avons pu obtenir, cette villa aurait été construite vers l'année 1869.

Dans les réunions qu'elle organisait, il était assis à ses pieds, la regardant avec adoration. Cela ne les empêchait pas de se quereller de temps à autre. Bénédicte partait, disant qu'il ne reviendrait plus ; quelque temps après on le voyait réapparaître en disant : « Je ne pouvais plus ; je suis revenu. » Plus tard, il devait collaborer avec Judith pour des transcriptions musicales de musique orientale et pour la musique de certaines pièces de théâtre ¹.

Judith aimait passionnément Saint-Enogat, où elle méditait sur les héros de ses livres. Étrange mystère du cœur humain ! Alors que son âme était imprégnée des visions de l'Orient lointain, de la foule grouillante d'Asie, des fleurs de lotus sur les étangs calmes, de pagodes altières, des sages et austères paroles de Confucius... alors que ses yeux d'âme voyaient ce qui était pour elle la réalité, ses yeux de chair erraient sur la mer grise bretonne, sur les landes parsemées d'ajoncs. Nageuse intrépide, pendant qu'elle se plaisait à franchir de longs espaces mouvants et à atterrir aux îles déchiquetées par le ressac de la mer, à quoi pensait-elle, en fendant les vagues, ou bercée par la houle ? Sans doute était-elle plongée dans les prouesses du *Dragon Impérial*, ou bien dans la noblesse des sentiments du Prince de Nagato, le héros du livre qu'elle venait d'écrire, dans cette année 1875, et qui devait lui apporter une nouvelle moisson de lauriers.

Si *Le Dragon Impérial* fut un éclatant succès, l'ouvrage qu'elle publia en 1875 sous le titre de *L'Usurpateur* ² attira de plus en plus vers elle l'attention du monde des lettres,

1. *Les Musiques Bizarres à l'Exposition*, recueillies et transcrites par Louis Bénédicte, dessins de F.-A. Gorgnet. Paris, Hartmann, 1889, in-8°. (Les chansons exotiques contenues dans cet ouvrage ont été traduites par Judith Gautier mais elles ne portent point de signature.) *Les Musiques bizarres à l'Exposition de 1900*, transcrites par Bénédicte, avec musique. Paris, Ollendorf et Enoch, 1900, in-8°. Série de fascicules divers publiés séparément et réunis sous une couverture en couleurs de Jeannot. *La Musique Chinoise* ; *La Musique Japonaise* ; *La Musique Indo-Chinoise* ; *La Musique Japonaise*, *Les danses de Sada Yacco* ; *La Musique Égyptienne* ; *Les Chants de Madagascar*.

2. *L'Usurpateur*. Roman avec deux frontispices par l'auteur. Paris, Librairie Internationale, 1875, 2 vol., in-18.

car elle affirma une fois de plus, dans ce livre, ses qualités d'écrivain racé. Cet ouvrage, qu'elle dédia à Leconte de Lisle, fut couronné par l'Académie Française. Malheureusement, une faillite de Librairie ne le fit connaître que d'une élite, mais il fut republié plus tard sous le titre de *La Sœur du Soleil*¹.

Si l'on analyse parallèlement *Le Dragon Impérial* et *l'Usurpateur*, on voit que tout le côté noble des sentiments des héros se trouve accentué dans le second livre, avec cette différence que dans ce dernier, le contraste entre le bien et le mal prend un relief plus grand. Dans *Le Dragon Impérial* les personnages sont les jouets des forces extérieures de la Nature, tandis que dans *l'Usurpateur* ils sont nus par les forces intérieures de leur nature humaine. Le côté romanesque est aussi plus développé. Nous assistons dans ce livre à plus de péripéties, de drames, d'amours brisées, de luttes surnoises et cruelles, de guerres sanglantes et d'admirables sacrifices.

L'Usurpateur ou *La Sœur du Soleil* nous fait pénétrer dans le milieu féodal japonais. C'est l'histoire de la lutte entre le prince de Nagato, qui représente le parti du Siogoun, le chef réel de l'Empire, et le Régent Hiéyas, rusé et vindicatif, qui veut usurper le pouvoir. Le Prince de Nagato joue un double rôle. Pour dépister ses ennemis, il se sert d'un sosie qui lui ressemble étrangement et qui se présente dans toutes les fêtes mondaines sous le nom de Nagato et sous l'aspect d'un jeune noble frivole aimant les plaisirs de ce monde. Pendant ce temps, le vrai Prince, menant une vie d'austérité, de sacrifice, poursuit son œuvre qui consiste à débarrasser l'Empire de ses ennemis les plus acharnés. Au milieu de toutes les complications de cette guerre civile, s'élève un grand chant d'amour : l'amour entre le Prince et la Reine, la Kiski, la Sœur du Soleil ; amour secret, élevé et pur, presque surhumain, d'où les sentiments personnels et égoïstes sont bannis. Voici comment la Kiski avoue son amour à Nagato : « ... je t'aime,

1. *La Sœur du Soleil*. Paris, Dentu, 1887, in-18. Nouvelle édition chez Armand Colin dans la Collection des Romans historiques, Paris, 1898, in-18. Nouvelle édition chez Armand Colin en 1891.

je l'avoue fièrement. Mon amour est pur comme un rayon d'étoile, il n'a nulle raison de se cacher. J'ai beaucoup songé en ton absence : j'étais effrayée par le sentiment qui pénétrait en moi de plus en plus, je me croyais criminelle, je voulais dompter mon cœur, faire taire ma pensée, à quoi bon ? La fleur peut-elle se défendre de naître et de s'épanouir, l'astre peut-il refuser de resplendir, la nuit peut-elle se révolter lorsque le jour l'envahit comme tu as envahi mon âme ? ... Prince, l'aveu que je viens de te faire, étant ce que je suis, doit te montrer à quel point mon amour est dégagé des préoccupations terrestres. Je ne m'appartiens pas en ce monde, je suis épouse, je suis souveraine, aucune action coupable ne sera commise par moi. Mon âme, sans ma volonté, s'est donnée à toi ; pouvais-je te le cacher ? Mais si j'ai parlé aujourd'hui, c'est que nous ne devons plus nous revoir dans ce monde¹. »

Cet amour impossible se termine par l'immolation volontaire du Prince de Nagato, tandis que la pauvre Reine décide d'abandonner sa charge royale pour devenir, d'après les antiques traditions, la Grande Prêtresse du Soleil. De son côté, l'usurpateur Hiéyas remporte la victoire, mais Nagato, avant de mourir, assure la fuite du Siogoun Fidé-Yori, celui pour lequel il avait si noblement combattu et qui pourra un jour reprendre dans l'Empire la place à laquelle il a droit.

L'histoire abonde en descriptions chatoyantes et, comme toujours, la prose de Judith Gautier enchante. Les phrases sont finement ciselées, les mots sont colorés, ardents, évocateurs ; ils éblouissent comme des pierres précieuses. Les scènes sont saisissantes par leur réalité et atteignent parfois une grandeur épique. Anatole France, en parlant de ce livre, dit : « Il y a des mois que je n'ai lu la *Sœur du Soleil* ou pour mieux dire *L'Usurpateur* ... il y a même des années et pourtant je puis citer de mémoire, sans crainte de me tromper, une phrase entière de ce livre, une de ces phrases comme on en trouve dans Chateaubriand et dans Flaubert, qui ferait croire que la prose maniée

1. Éd. de Armand Colin et C^{ie}. Nouvelle éd., pp. 285-286.



« Le Pré des Oiseaux » à Saint-Enogat.

par un grand artiste est plus belle que les plus beaux vers. Voici cette phrase détachée de tout ce qui l'entoure : « Le ciel ressemble à une grande feuille de rose. C'est le dernier pétale du jour qui s'effeuille, du jour qui tombe dans le passé, mais dont notre esprit gardera le souvenir, comme un jour de joie et de paix, le dernier peut-être ¹. » Et il ajoute : « C'est une pure merveille, le chef-d'œuvre de M^{me} Judith Gautier et un chef-d'œuvre de notre langue... Je ne sais rien de comparable à ces pages trempées de lumière et de joie, où toutes les formes sont rares et belles ². »

Citons une page de ce livre entre beaucoup d'autres :

« Le lieu était admirable. Des arbres énormes, dont les racines découvertes s'accrochaient, comme des serres d'oiseaux de proie, à la terre et aux roches, se penchaient vers la mer ; des buissons, des arbustes faisaient crouler vers elles les touffes de leurs fleurs superbes ; les vagues étaient toutes jonchées de pétales envolés, qui naviguaient, s'amassaient en îlots ou en longues guirlandes. Sur quelques rochers aigus les lames bondissaient en jetant une mousse blanche ; des mouettes s'envolaient qui semblaient de l'écume faite oiseau. L'eau avait un ton uniforme de satin bleu, glacé d'argent, d'une douceur, d'un éclat incomparables ; et le ciel gardait du soleil disparu une expansion d'or fluide qui éblouissait encore. Au loin, l'île de la Libellule, verte et fraîche, découpait ses contours d'insecte. La côte de Soumiossi, toute vermeille, s'étendait avec ses falaises dentelées, et au faite du promontoire une petite pagode élevait son toit pointu, pavé de porcelaine, et dont les angles semblaient être relevés par les quatre chaînes qui se rattachaient à une flèche dorée ³. »

Dans d'autres passages, son style est élégant, alerte, vif, rempli de fine observation — bien français. Prenons par exemple le portrait plein d'humour qu'elle nous trace du Mikado et de ses trente-trois dîners.

1. *Vie Littéraire*, vol. IV, p. 137. Voir Nouvelle éd. Armand Colin, 134-135 pour citations.

2. *Vie Littéraire*, vol. IV, p. 136.

3. Nouvelle édition, Armand Colin, pp. 182-183.

« Le sublime Fils des dieux s'ennuie. Il est assis les jambes croisées sur une estrade couverte de tapis entre les flots de brocart d'or qui descendent du plafond et sont ramassés à grands plis de chaque côté. Une enfilade d'appartements s'étend devant le regard du souverain.

« Il songe qu'il est très majestueux, puis il bâille.

« Le cent-neuvième mikado, Go-Mitzou-No, bien qu'il soit jeune, est doué d'un embonpoint excessif, cela tient sans doute à l'immobilité presque constante qu'il garde. Son visage est blafard, jamais un rayon de soleil ne l'a touché ; plusieurs mentons se reploient sur son cou ; les plis de ses robes pourpres s'amoncellent autour de lui, la haute lame d'or se dresse sur son front ; à sa droite sont disposés les insignes de la toute-puissance : le glaive, le miroir, la tablette de fer.

« Le mikado trouve l'existence monotone. Toutes les actions de sa vie sont réglées à l'avance et doivent s'accomplir d'après des lois minutieuses... La plus grande partie de son temps doit se passer à méditer, mais en somme il médite peu ; son intelligence est engourdie. ...Parfois il est pris d'un désir invincible de s'agiter, de gambader, de sauter ; cela se concilie mal avec l'immobilité silencieuse que doit garder le descendant des dieux. Un jour cependant, ou plutôt une nuit, il a mystérieusement accompli son désir ; il s'est glissé hors de son lit, et, tandis que tout dormait autour de lui, il a exécuté un pas de sa façon... Parfois cependant, un orgueil immense l'envahit, il sent courir un sang divin dans ses veines, il comprend que la terre n'est pas digne d'être foulée par ses pieds, que les hommes n'ont pas le droit de contempler sa face, il songe à rendre plus épais encore les voiles qui le séparent du monde. ...Go-Mitzou-No considère l'heure du dîner comme l'instant le plus agréable de la journée ; il prolonge cet instant autant qu'il le peut. Le mikado aime la bonne chère ; il a des préférences pour certains mets. A propos de ses préférences, une terrible difficulté s'était dressée autrefois. Le Fils des dieux ne pouvait raisonnablement arrêter son esprit sublime sur des détails de cuisine et indiquer les plats qu'il désirait manger ; cependant, il ne

pouvait pas davantage se soumettre aux fantaisies de ses cuisiniers ou de ses ministres. Après avoir longtemps songé, le mikado trouva le moyen de tout concilier ; il ordonna qu'on lui préparât chaque jour trente-trois diners différemment composés et qu'on les lui servit dans trente-trois salles. Il ne lui restait donc qu'à parcourir ces salles et à choisir le repas de son goût.

« Quelquefois, il arrivait qu'après avoir mangé un dîner, il passait dans une autre salle et en mangeait un second ¹. »

Durant tout le cours du récit, l'intérêt ne faiblit pas. Sauf, naturellement, Hiéyas, qui représente le côté mal-faisant de la nature humaine, tous les autres personnages sont chevaleresques, nobles et purs, et même les filles de plaisir qui vendent leurs charmes sur les bateaux-fleurs, montrent des qualités rares. Ce livre, comme d'autres de Judith Gautier, *Le Dragon Impérial*, *Iskender*, *L'Inde Eblouie*, *Le Vieux de la Montagne*, serait à sa place, non seulement dans la bibliothèque des lettrés, mais aussi dans la bibliothèque de la jeunesse comme exemple de chevalerie et de sacrifice.

Si Judith Gautier est brillante, naturelle, vigoureuse, éprise des plus hauts idéals quand elle se laisse aller à sa vraie nature orientale, exilée en Occident, en revanche, l'Occident lui est infiniment plus étranger que l'Orient. La psychologie asiatique était pour elle un livre ouvert qu'elle comprenait sans effort, tandis que la psychologie occidentale lui restait pour ainsi dire fermée. Elle faisait un effort pour saisir les sensations du moi occidental, mais elle se sentait là mal à son aise. Si dans ses ouvrages ultérieurs elle devait continuer à exprimer avec succès l'âme de l'Orient, elle fut moins heureuse dans *Lucienne*, qui parut en feuilleton dans le *Rappel* de 1876 et qui fut publié en volume en 1877 ².

Avec *Lucienne*, elle quitte pour un instant les visions

1. Édition nouvelle, Armand Colin, pp. 136-139.

2. Voir les feuilletons du 17 octobre au 15 décembre 1876 dans le *Rappel*. L'histoire est publiée sous le titre : *Le Jeu de l'Amour et de la Mort*. Le volume fut édité à Paris, chez Calmann-Lévy, in-18.

éblouissantes de l'Orient pour entrer dans les brancards routiniers de la vie européenne moderne. Lucienne est une jeune femme ardente, romanesque, qui est continuellement en conflit avec la mesquinerie de la société. Elle abhorre les petits potins des gens. Elle croit que la droiture et la pureté de cœur suffisent, mais elle se heurte à l'étroitesse d'une petite ville de province. Orpheline de bonne heure, sans expérience de la vie, elle a le tort de croire que l'aide matérielle intéressée d'amoureux passagers suffirait à remplir sa vie. Mais son âme droite et sincère finit par se révolter d'un si lâche abandon de tout idéal, et sous le coup d'un véritable amour, elle se reprend, veut refaire sa vie, « expier par la solitude, la gêne et la chasteté son existence dissipée, luxueuse et galante ». « Comme les dévôts qui se préparent à recevoir l'hostie sacrée par des purifications et des pénitences, elle devait purifier son âme, se perfectionner, se transformer avant de goûter à ce bonheur qui devait faire de sa vie une perpétuelle ivresse. Pour cela, il fallait traverser de rudes souffrances ; elle le voulait ainsi, et une énergie extraordinaire lui était venue. Elle s'était jugée et condamnée, elle purgerait la condamnation sans faiblir. Le jour où elle se trouverait assez punie, où elle se pardonnerait à elle-même, elle serait parfaitement tranquille, la paix de sa conscience ne serait plus troublée¹. » Mais le monde inexorable la juge mal. L'homme qu'elle aimait ne la comprend pas, la repousse et elle meurt de chagrin.

Dans l'ensemble, ce roman d'amour romantique et exagéré est très « Dame aux Camélias ». Il ne nous émeut pas vraiment, il ne nous touche pas de près. Si nous y retrouvons de temps à autre la véritable tournure de pensée de Judith, on sent celle-ci à l'étroit dans ce cadre vieillot et sentimental. Quel contraste entre la richesse de son style dans ses livres précédents et cette pauvre histoire démodée !

Son activité littéraire ne se borna pas au genre roman. Dans le même journal où elle publia *Lucienne*, elle écrivit, comme critique d'art, de nombreux articles sur les salons

1. *Lucienne*, pp. 133-134.

de peinture. En 1875, elle fut nommée rédacteur au *Journal Officiel*¹, où on lui demanda sa large collaboration, ce qui lui permit d'écrire des articles, sous le pseudonyme de *F. Chaulnes*, sur les arts en Chine, sur les poètes Persans, sur les temps préhistoriques de ces peuples asiatiques. Cette série d'articles fut plus tard incorporée dans son livre *Les Peuples Etranges*.

Ainsi, soit à Paris, soit dans sa calme retraite du *Pré des Oiseaux*, Judith écrivait sans relâche, pressée par la copie qu'il lui fallait remettre à date fixe à ces différents journaux. Et des années après, elle se rappelait non sans effroi cette transe bien connue des journalistes : être prêt à temps.

Mais la mer qui déferlait, toute proche, sur la grève de Saint-Enogat, agissait sur elle comme un baume adoucissant.

1. Voir le *Rappel*, le 2, 6, 7, 10, 14, 23, 27 mai 1876 ; 2, 15, 21 et 26 juin 1876 ; 2 juillet 1876. *Le Journal Officiel* du 17, 30 janvier 1875 ; 20 février ; 5, 21, 27 mars ; 31 juillet ; 7, 25 août ; 12, 26 septembre ; le 14, 29 octobre ; 13 novembre ; 8, 30 décembre 1875 ; 15, 27 janvier 1876 ; 16 février ; 1^{er} mars ; 2, 22 avril ; 25 mai ; 9 juillet ; 28 août ; 3, 22 septembre 1876.

CHAPITRE VIII

RICHARD WAGNER ET JUDITH GAUTIER

L'été 1876 vit arriver pour Judith une de ces périodes rares, qui, si elles ne transforment pas une vie entière, font apparaître, cependant, un cortège de puissances qui accompagne l'être jusqu'au soir de la vie. C'est l'événement mystérieux, inattendu, qui met l'âme en face de ses responsabilités. Cela peut être une chute dans l'ombre de nos désirs changeants, ou une élévation, une ascension vers la lumière. Dans le cas de Judith Gautier, ce fut le rafraîchissement de l'être aux sources éternelles et sacrées de la vie.

Elle venait d'écrire et de publier *L'Usurpateur*. Cinq années s'étaient écoulées depuis la fin de la guerre franco-allemande. Les événements qui s'étaient déroulés au cours de ces dernières années, la rupture entre Catulle Mendès et Richard Wagner, la séparation de Judith d'avec Catulle n'avaient pas affaibli chez elle les sentiments d'amitié et de vénération qu'elle avait pour Wagner. Si, par suite des menus détails de la vie de tous les jours, la correspondance entre eux s'était arrêtée à la dernière lettre de Cosima à Judith au sujet de ses difficultés avec Catulle, elle n'en gardait pas moins, au fond de son cœur, le souvenir des jours enchantés de Tribschen.

Depuis de nombreux mois, Judith était au courant des grands préparatifs qui avaient lieu à Bayreuth où le rêve de Wagner était enfin réalisé : celui d'ériger un temple à la gloire de sa musique. Elle décida d'aller se joindre à l'immense foule accourue de toutes parts, au mois d'août

1876, et de célébrer, elle aussi, le triomphe du Maître en assistant aux premières représentations de l'*Anneau du Nibelung*.

Quelle devait être l'émotion de Judith durant son voyage, à l'idée de revoir Richard Wagner ! Elle avait à ce moment-là trente et un ans ¹ ; elle était dans tout l'épanouissement de sa beauté. « Sous des cheveux noirs de riche épaisseur, le visage est du plus limpide Orient. Pourtant les yeux ne s'accommodent guère de l'immobilité contemplative. Ils semblent poursuivre le volètement d'un rêve, s'obstiner avec d'enthousiastes vivacités à cette chasse au papillon. Rieuse, la bouche n'a pas un froissement. Elle est tout à l'enthousiasme comme les yeux ². » Depuis Tribschen, bien des épreuves l'avaient mûrie ; mais, si elle accomplissait ce voyage seule ³, sans le compagnon qu'elle s'était donné et qui avait lutté avec elle pour le triomphe de la cause de Wagner en France (quoique Catulle assistât lui aussi, de son côté, aux représentations), elle avait gardé toute sa foi juvénile. Son enthousiasme, sûre qu'elle était du génie de Wagner, n'avait pas faibli. Son cœur débordait donc d'une joie intense. Elle allait au devant, elle sa disciple, « de ce dieu nouveau » qu'elle comprenait et en qui elle croyait de toute son âme. Quand elle arriva à Bayreuth et que, perdue au milieu de la foule, elle vit le Théâtre qui se dressait au sommet de la colline, elle ne put s'empêcher de pleurer de joie. Elle nous décrit cette première impression : « Lorsque je le vis pour la

1. Louis Barthou dit que Judith Gautier avait alors vingt-six ans (voir article dans la *Revue de Paris* du 1^{er} et 15 août 1932), mais lui comme tant d'autres s'est trompé sur la date de naissance de Judith qui est le 25 août 1845.

2. Montclair. *Le Figaro*, 15 février 1890.

3. Peut-être son ami Louis Bénédicte l'accompagnait-il ? Nous sommes dans l'ignorance à ce sujet, mais ce qui est certain, c'est qu'il était à Bayreuth en 1876. M. A. Lavignac le cite dans son livre *Le Voyage Artistique à Bayreuth* (Paris, librairie Ch. Delagrave, 4^e édition, 1900, p. 549), dans la liste approximative des Français venus à ces représentations, ainsi que Catulle Mendès. Bénédicte lui servit peut-être de cavalier servant durant ce voyage jusqu'à Bayreuth, à moins que Judith n'ait préféré passer ces longues heures de train, seule avec ses souvenirs et sa joie à l'idée de revoir ses chers amis.

première fois se dresser majestueusement sur la hauteur, illuminé par les rayons du couchant, quand je vis cette foule recueillie monter lentement de tous côtés vers ce temple de l'art, je ne pus retenir des larmes de joie. Le rêve de toute la vie de cet homme de génie était donc enfin réalisé ! Ce monde qui l'avait tant persécuté accourait donc enfin pour l'acclamer avec un fanatisme sans précédent. Lui, si persécuté, jouissait tout vivant de l'apothéose ¹ ! »

Richard et Cosima Wagner reçurent Judith avec des transports joyeux. Wagner n'avait certes pas oublié celle qui avait tant fait pour lui en France. Épuisé par la fièvre des répétitions, des réceptions à leur demeure de Wahnfried, il eut la force de lui faire visiter le Théâtre « depuis l'orchestre invisible s'enfonçant sous la scène jusqu'au mécanisme qui tenait comme suspendues les ondines du Rhin. Il fallut grimper sur des praticables, descendre dans les dessous, et je m'aperçus que le Maître n'avait rien perdu de son agilité de Tribschen ² ». Cet effort de Wagner montre déjà la place privilégiée qu'occupait Judith à Bayreuth, car, comme le dit finement M. Guy de Pourtalès dans son beau livre *Wagner* : « A Wahnfried, les réceptions se succédaient, cependant. Mais Wagner n'y paraissait qu'à contre-cœur. Il restait enfermé dans sa chambre, épuisé par l'effort qu'il venait de fournir. Il écrivait son testament artistique : « Que l'homme le plus âgé ne songe point « à soi, mais qu'il aime le plus jeune pour l'amour de ce qu'il « lui lègue... » Il parlait toujours d'aimer, désirait toujours, espérait toujours. Car il y avait parmi les étrangers accourus à Bayreuth une femme qui, peut-être, n'y était pas venue simplement pour saisir un reflet de cette gloire tardive, mais pour Wagner lui-même, pour l'homme Wagner, pour sa rudesse, pour puiser à l'inaltérable fraîcheur de son torrent. C'était Judith Gautier ³ ».

1. *Richard Wagner et son Œuvre Poétique*. Paris, Charavay frères, 1882, in-16, p. 49.

2. *Richard Wagner*, p. 50.

3. Guy de Pourtalès. *Wagner, histoire d'un artiste*. Paris, N. R. F., 1932, 23^e édit., p. 387 et p. 388.

Songeurs à ce que pouvait être pour Judith, non seulement l'amitié précieuse que lui avait montrée jusqu'ici Wagner, mais aussi l'atmosphère brûlante et enivrée dans laquelle se trouvaient les invités de Bayreuth, lors de ces représentations de l'*Anneau du Nibelung*. Il semble que les héros de l'*Anneau* aient tissé entre ces deux êtres des liens plus étroits encore. Était-ce l'action d'Erda, l'âme antique de la terre, la mère des trois Nornes qui tissent la trame du destin qui allait agir, cette Erda qui sait toutes choses et forge l'avenir ?

Comment répondre à de telles questions quand il s'agit de définir l'autre drame qui allait se jouer, non plus sur la scène du Théâtre, mais sur la scène intime de deux cœurs ? Si Erda dans l'*Anneau du Nibelung* prévoit déjà le crépuscule des Dieux, pouvons-nous dire que ce qui allait survenir entre Richard et Judith était l'annonce du crépuscule de leurs âmes, dans l'ombre d'une passion charnelle partagée ? Ou bien pouvons-nous croire, au contraire, que ce fut pour eux une ascension, une élévation ?

Le problème à résoudre est d'une délicatesse extrême. Cependant, nous acceptons délibérément l'idée de la montée vers la lumière, puisqu'il y eut un accroissement de forces spirituelles chez eux, et non une chute dans l'excitation de désirs changeants et capricieux. N'oublions pas que Judith Gautier est arrivée au soir flamboyant de la vie du grand Titan. Après une rude épopée de batailles, celui qui avait traversé tant d'ouragans pour arriver enfin sur les sommets de l'Art, avec *Parsifal*, devait trouver une nouvelle source d'inspiration, une force nouvelle dans cette jeune femme belle, au port de déesse. Quel fut l'aimant mystérieux qui attira ces deux âmes ? Lui, le proscrit, l'errant volontaire, en qui se dessinaient les figures du Hollandais Volant, de Lohengrin, des dieux du Walhalla, au moment où il allait terminer son œuvre gigantesque par la victoire de la vie sur la mort, par la vision surhumaine de l'homme régénéré, lui, le créateur génial, trouva en Judith une inspiratrice. « Elle a déterminé en lui », dit M. de Pourtalès, « un courant poétique, une dernière montée de sève. Elle a personnifié un instant cet

impossible qui le travaillait depuis son adolescence comme un soleil voilé vers lequel se tendaient sans fatigue ses branches maintenant presque dépouillées. Fut-elle Kundry ? Fut-elle Klingsor ? Ou une fille-fleur de son jardin occulte ? Ou simplement une belle matinée encadrant le vendredi-saint d'un de ces prêtres laïques que sont tous les artistes ? On ne sait. Mais l'érotique de Wagner a certainement trouvé en elle ses suprêmes élans. Il ne cherchait dans les yeux de cette belle Française qu'un miroir qui lui renvoyât l'image de *Parsifal* qu'il voulait être sans âge, sans origines, fabuleux comme lui-même ¹. »

Il faut ajouter un point très important et qui jusqu'ici a été laissé dans l'ombre. Wagner, dans les dernières années de sa vie, était hanté par le courant immense de sagesse qui dévalait des hauts plateaux de l'Asie. En outre, ses lectures des ouvrages du comte de Gobineau, son attachement de longue date à Shopenhauer, ses méditations sur les antiques Védas, sur les discours du Bouddha, sur la vie de l'homme qui s'épure à mesure qu'il devient l'incarnation de la vie universelle, le sujet même de *Parsifal*, son projet ancien d'un opéra sur la vie du Bouddha ², son désir ardent de fuir vers l'Égypte et l'Inde, désir que sa mort soudaine l'empêcha de réaliser — tout le conduisait, dans cette dernière période de sa vie, vers l'Orient magique, vers sa paix et sa sagesse ³. Et voilà que Judith, sa disciple enthousiaste, lui apportait l'Orient dans sa rayonnante jeunesse, ce parfum mystérieux et rare de l'Asie qui la possédait déjà tout entière. Le génie intuitif de Wagner perçut ce qu'elle portait en elle. N'avait-elle pas écrit *Le Livre de Jade*, *Le Dragon Impérial*, *Iskender*, *La Sœur du Soleil* ? Il connaissait bien ses œuvres ; il les avait lues. Comment pouvait-il ne pas bondir de joie et débor-

1. Wagner. *Op. cit.*, p. 391.

2: *Troisième Rang du Collier*, p. 178. Le titre de cet opéra est toujours donné comme *Les Vainqueurs*.

3. Dans sa lettre du 12 décembre 1873, Wagner écrit :

« Et maintenant dites-moi, cher Catulle, aurez-vous le loisir pour vous occuper un peu des besoins de ma bibliothèque qui commence à prendre des proportions respectables ? Je viens de parcourir une de vos lettres, dans laquelle vous étiez si bon de me donner d'excellents

der d'une ardeur renouvelée, que la mort seule saurait abattre ?

Nous pouvons alors comprendre la situation dans laquelle ils se trouvaient tous deux à Bayreuth. Ils vivaient dans une atmosphère saturée de gloire qui montait vers le « dieu » comme de l'encens. Il fallait qu'il subît des hommages incessants, des réceptions nombreuses et on se l'imagine aisément allant trouver dans la maison où habitait Judith ce que son intelligence et sa beauté pouvaient lui donner, et aussi le calme qui émanait d'elle. Car si elle était jeune et pleine d'enthousiasme, elle avait, déesse de l'Asie, une nature faite de passion et de silence. Il se délassait près d'elle. Pour lui, Judith était une oasis de fraîcheur, à la fois paisible et palpitante d'une vie intense. Elle était, comme il allait le lui écrire, « sa douceur infinie, son abondance, sa belle chaleur », et aussi sa confidente, son inspiratrice, celle vers qui il va quand les flots de musique intérieure débordent au moment de la composition de *Parsifal*. « Vous étiez », disait-il, « pour moi, pleine d'un feu doux, calme et enivrant. »

Elle était donc tout cela pour lui. Pour Judith, il était le Maître, le « dieu » créateur qui savait redevenir humain, l'enfant que l'on gâte et que l'on gronde, l'être que l'on console dans les heures lourdes de la vie, et que l'on inspire. Avec lui, elle buvait aux sources idéales de la musique pure. Et pour tous deux, c'était une montée vers l'inaccessible.

Louis Barthou, dans son étude publiée dans la *Revue de Paris*¹, cherche à analyser les sentiments qui ont poussé

avis sur ce qui se peut avoir de la littérature brahmanique et bouddhiste. Je m'arrête sur ces trois livres :

50 francs ; 1^o *Oupnekhalî*, par Anquetil-Duperron ;

5 francs : 2^o *Le Baghavat-Gita*, par un des Burnoufs ;

150 francs : et 3^o le *Mahabarata* entier en 2 volumes (125 francs).

... J'espère d'avoir avec cela également de vos nouveaux travaux. Judith a déjà sa bonne place dans notre bibliothèque, même joliment reliée... » Il est également question dans une lettre ultérieure de payer une nouvelle édition des œuvres du comte de Gobineau.

1. « Richard Wagner et Judith Gautier ». *Revue de Paris*, 1^{er} et 15 août 1932.

Richard Wagner et Judith, l'un vers l'autre. Il prononce les mots d'*amitié amoureuse*. D'autres diront : passion. Si nous voulons ramener à leurs justes proportions les sentiments de ces deux êtres, nous ne pouvons le faire que par une analyse de leur correspondance ; mais cette analyse doit être dépouillée de préjugés faciles et de suppositions gratuites. On a tôt fait de salir les êtres alors qu'on connaît mal ce qui a tissé la trame de leur vie. Nous ne connaissons qu'une partie de cette correspondance, les lettres de Wagner. Celles de Judith sont probablement à jamais perdues. Cosima les a certainement brûlées lorsqu'elle détruisit tant de papiers intimes à la mort de son mari. Cependant, les lettres de Wagner à Judith sont suffisantes pour nous montrer, sous leur véritable jour, les relations qui les unissaient. Lui, se révèle tour à tour passionné et tendre, mais il nous fait entrevoir la Judith que nous connaissons bien : la femme réservée, heureuse sans doute de recevoir l'hommage amoureux du Maître, mais qui reste toujours équilibrée et maîtresse de ses élans, malgré certaines imprudences. Elle agissait auprès de Wagner comme un agent modérateur. Elle préférerait n'être pour lui que la consolatrice, la disciple intelligente. Elle était bien une « princesse lointaine » et elle ne fut rien d'autre pour lui. Elle résistait à ses appels constants quand il la suppliait de venir le voir. Elle lui conseillait de l'oublier et s'il en prit un peu ombrage, il ne put cependant que l'admirer et s'incliner devant sa fermeté.

Voici du reste quelques extraits de cette correspondance qui commence par un billet de Richard Wagner, écrit à Bayreuth la veille du départ de Judith.

Le séjour merveilleux avait pris fin. Ils allaient se quitter pour de longs mois, pour des années peut-être ! Quelles étaient leurs pensées au moment de la douloureuse séparation ? « Le héros s'était retiré le soir, se reposant seul, dans son appartement ; à cette heure de détente, lui qui depuis tant de mois n'avait vécu qu'avec Brünnhilde, Sieglinde et Freya, il songeait à cette Française, belle, jeune, de haute culture, fille d'un poète qui, des premiers, l'avait compris. Elle, ce même soir, était dans une autre

partie de la maison, réunie à la société brillante assemblée autour de la nouvelle souveraine, l'impératrice de Bayreuth ¹. » Pris de désespoir sans doute, Wagner écrivit ² :

Chère. Je suis triste. Il y a réception encore ce soir, mais je ne descends pas.

Je relis quelques pages de ma vie, dictées autrefois à Cosima. Elle se sacrifie aux habitudes de son père, hélas !

Aurais-je vous pour la dernière fois embrassée ce matin ? Non, je vous reverrai. Je le veux, puisque je vous aime. Adieu ! Soyez bonne pour moi !

R. W.

Le lendemain, Judith Gautier retournait à Paris, et quelque temps après les Wagner se rendaient à Sorrente pour se reposer des lourdes fatigues des mois passés. Un mois après son départ, Judith reçut une longue lettre de Cosima, parlant de Bayreuth maintenant déserté, et le 22 du même mois une autre lettre sur leur voyage en Italie. Puis, c'est le silence jusqu'au 2 avril 1877 où une nouvelle lettre de Cosima arrive, datée de Bayreuth, dans laquelle elle demande à Judith de lui envoyer certaines étoffes de Paris. Pourquoi ce silence de six mois ? Wagner n'avait sans doute pas trouvé une excuse plausible pour entreprendre une correspondance suivie avec Judith. Mais à ce moment il semble prendre prétexte de ces commandes d'étoffes pour écrire régulièrement jusqu'en février 1878. Pour que cette correspondance soit plus intime, il demande à Judith de lui écrire non chez lui, mais par l'intermédiaire du propriétaire de la maison qu'elle habita à Bayreuth, Herr Bernhart Schnappauf. Richard Wagner, dans cette première lettre (celle du 4 septembre n'est qu'un court billet), revient sur les jours passés à Bayreuth, sur le triste silence de ces derniers mois. Il parle de Cosima avec tendresse et reconnaissance, car malgré ses sentiments pour Judith, Cosima resta toujours son ferme appui et son guide sûr dans sa vie matérielle compliquée.

1. Julien Tiersot. *Op. cit.*, p. 371.

2. Lettre du 4 septembre 1876. Nous respectons l'orthographe et le style de Wagner. Manuscrit B. N. Cote : Ms. Fr. nouv. acqui. 12.295. Don. Ms. 6103.

M. de Pourtalès commente ceci en disant : « l'amour enveloppait ses jours désormais unis et tranquilles — celui de Cosima avant tout — celui de Judith aussi, mineur, discret, utile quand même ¹ ».

Voici quelques extraits de la lettre :

Chère âme.

Me voilà en correspondance avec vous ! Vous verrez que je l'y porte en homme exact. (*Sait une commande de pantoufles et d'autres objets.*)

J'aurais voulu avoir un mot de vous. Puisque je vous vois toujours ici — de ma table à écrire — à droite, sur la chaise-longue, me regardant (Dieu, avec quels yeux) quand j'écrivais des souvenirs à mes pauvres cantatrices. Oh ! ce qu'il y a de tout extraordinaire, c'est que vous êtes l'Abondance de ma pauvre vie, si bien calmée et abritée depuis que j'ai Cosima.

Vous êtes ma richesse, mon superflu enivrant ! (Beau français, n'est-ce pas ?) Mais c'est égal, vous me comprenez.

Adieu, Judith !

Richard WAGNER.

Le mois suivant, Richard Wagner se rend à Londres pour diriger des concerts. Il avait demandé à Judith de le rejoindre car il écrit ² :

Chère âme, douce amie !

Et tu n'es pas venue me voir ! Vrai, tu n'aurais pas eu joie de me voir, presque exténué de fatigue et des aigreurs continuels auxquels je suis exposé depuis que je ne t'ai plus vue. Oh ! — pourtant — que cela m'aurait ranimé de te revoir !

... Si tu es gênée, je te tirerai d'embarras, tu me le diras ici.

Le bon Bénédicte m'a écrit de belles choses. M'aurait-il pardonné de t'aimer ? Et je t'aime !

Ceci est vrai et restera vérité. Oh ! chère âme ! Douce amie !

Puis, viennent d'autres extraits de lettres sans date dans

1. Pourtalès. *Op. cit.*, p. 398.

2. De Londres, mai 1877.

lesquelles le ton de Wagner prend un diapason plus élevé. Il revit les jours heureux de Bayreuth :

... Et je passe souvent devant cette maison... là-bas ! Mais tout a disparu, et les *Nibelungen* avec vous. Je n'y pense plus et ne garde d'autre souvenir que de ce qui s'est passé là-bas.

Oh ! douce amie ! Chère âme ! Soyez bonne pour moi !

Chère âme ! Douce amie ! Je vous aime toujours ! Toujours vous me restez ce que vous êtes, le seul rayon d'amour dans ces jours si réjouissants pour quelques-uns et si peu satisfaisants pour moi. Mais vous étiez pour moi pleine d'un feu si doux, calmant et enivrant ! Oh ! que j'aimerais vous embrasser encore, chère douce !... Je vous plains de votre existence. Mais tout est à plaindre. Surtout ce serait moi si je suivais votre conseil de vous oublier.

Chère âme ! Ne criez plus ! Je ne me souviens de vos embrassements que comme du plus enivrant et du plus enorgueillant événement de ma vie. C'est un dernier don des Dieux qui ne voulaient pas que je succombe au chagrin de ma fausse gloire des représentations des *Nibelungen*. Mais, quoi parler des misérabilités ! Je ne crie pas, mais je garde dans mes meilleurs moments un désir si doux, si bienfaisant, ce désir de vous embrasser encore et de ne pas perdre jamais votre divin amour. Vous êtes à moi, n'est-ce pas ?

Durant cette période, Wagner préparait le poème de *Parsifal* que Cosima traduisait en français, aidée par Judith, dont elle sollicitait les conseils. La composition de *Parsifal* prend de plus en plus toute sa vie et il confie continuellement à Judith la marche de son travail. « ... Oui, il est question de la musique de *Parsifal*. Je ne pouvais plus exister sans me jeter dans une telle entreprise. Aidez-moi ! » Le 9 novembre 1877, Judith est à Saint-Enogat et il lui adresse les mots suivants : « Qu'ils sont heureux ces vagues de mer et ces antres de Fafner qui ont su vous capturer pour si longtemps !... Ah ! je fais de la musique, je me moque de toute la vie, de tout le monde. Je me sens

1. Lettre du 1^{er} octobre 1877.

aimé, et j'aime. Enfin, je fais la musique du *Parsifal*, dont Cosima vous fait une traduction française. Avec d'autres échantillons je vous envoie également un de ma musique ». Puis, dans les lettres qui suivent il est toujours question de *Parsifal*. Nous citons quelques extraits car il serait inutile de donner de très longues citations ¹ :

On tient loin de moi tout ce qui pourrait troubler mon âme et je ne m'occupe que de ma musique. Bientôt la composition du premier acte sera finie. Et vous en verrez bientôt un petit extrait.

La dernière mélodie ? Prenez-la pour feuille d'album. Mais vous verrez au deuxième acte les charmeuses de Kling-sor, fleurs de son jardin enchanté (tropical), qui viennent avec le printemps et qui vivent jusqu'à l'automne, pour séduire très gracieusement et naïvement, comme jeunes filles, les héros du Graal... Enfin vous verrez et vous serez contente.

Chère aimée ! J'ai fini le 1^{er} acte : vous en aurez quelque échantillon aussitôt que j'aurai soigné une multitude d'affaires que j'avais négligé dans ces derniers temps.

Dans cette création incessante de *Parsifal*, Wagner trouvait un délassement en commandant à Judith étoffes, soieries, parfums ². On s'est étonné de ces frivolités dans la vie d'un si grand génie. Ce n'était pour le Maître qu'un délassement et s'il venait auprès de Judith pour lui parler de chiffons, il venait surtout, comme nous l'avons vu, pour s'entretenir de ce qui était l'obsession de sa vie présente : *Parsifal*. Il ne s'occupait que de sa musique et de ce que Judith pouvait lui apporter comme réconfort et

1. 16 novembre 1877, 27 novembre 1877 et 6 février 1878.

2. En voici quelques exemples : « Je veux avoir pour ma chaise longue, une couverture toute belle et extraordinaire que j'appellerai « Judith ». Écoutez. Faites de trouver une de ces étoffes de soie qu'on appelle « Lampas » ou — comment ? Fonds satin jaune — le plus pâle possible — parsemé par des tissus de fleurs roses ; ... S'il n'y a pas de jaune, alors du *bleu* très claire. » (1^{er} octobre 1877). « Pour les parfumeries, excédez, je vous en prie, des eaux pour bains, etc., en flots abondants, par douzaines. Car nous vivons dans un désert délaissé de toute aménité. » (4 décembre 1877).



Phot. Nadar.

Judith Gautier vers 1875.

inspiration. En outre, il se plongeait dans ce qui faisait la joie et la raison d'être de Judith : l'Orient. « Ainsi naissait *Parsifal* », écrit M. de Pourtalès, « le pur et ingénu et transcendant insensé, comme le définissait Liszt, parmi les flacons de Rimmel et les soieries d'Orient, dans une layette d'odeurs. Wagner s'en occupait tous les matins, dès six heures jusqu'à deux ou trois heures de l'après-midi, puis il se plongeait, le soir, dans d'immenses lectures. On le trouve annotant la traduction française du Bhagavat-Gita, les Évangiles, le *Saint-Paul* et la *Vie de Jésus* de Renan. Il se fait une théologie à lui et voudrait superposer les héros de sa mythologie aux grands initiés de l'Inde, de l'Égypte et de la Palestine... D'abord, Wagner avait eu la pensée de transporter son sujet aux Indes, pour en revêtir le disciple du Bouddha, Ananda, qui fût aimé de Sawitri, la belle « intouchable », et obtenait leur double salut par la loi de chasteté¹. »

Malgré le ton de passion de ces lettres, nous voyons que les liens qui unissaient Wagner et Judith ne relâchaient en aucune façon l'effort de leur création. Les idées de Wagner surgissaient en lui de telle façon que sa « difficulté principale était de les contenir, d'en mesurer l'afflux... Quel étonnant spectacle que celui de ce vieillard chantant dans sa dernière œuvre un hymne de confiance à la nature et à l'action² » ! De son côté, Judith, qui partageait son temps entre son appartement, 50, rue des Martyrs, à Paris, et sa villa de Saint-Enogat, mettait la dernière main à son livre, *Lucienne*, qui fut publié en cette même année 1877. Elle préparait également *Les Peuples Etranges* et *les Cruautés de l'Amour*³. Tous deux continuaient donc, inlassablement, leur travail. Et pourtant la santé de Judith n'était pas très satisfaisante. Wagner s'en inquiétait continuellement. Dans sa lettre du 4 décembre 1877, il veut savoir comment va un mal de tête dont elle s'est plainte, et il finit en racontant un rêve éveillé qu'il faisait

1. Guy de Pourtalès. *Op. cit.*, pp. 400-401.

2. Guy de Pourtalès. *Op. cit.*, pp. 404-403.

3. *Les Peuples Etranges* et *Les Cruautés de l'Amour* parurent en 1879.

un rêve fou, un rêve impossible : « Et maintenant. Douce amie ! beau génie ! Je rêve de passer encore en réfugie les rues boueuses de Paris, abandonné par tout le monde. Soudain, je vous rencontre, à vous, Judith ! Vous me prenez au bras ; vous m'emmenez chez vous ; vous me couvrez de vos baisers !... — Ah ! c'est très touchant, très touchant. Oh ! temps et espace ! Ennemis ! J'aurais dû vous trouver alors... »

Durant l'hiver 1878, Judith avait contracté une forte bronchite et Wagner lui envoie lettre sur lettre dans une cadence accélérée ¹ :

C'est votre bronchite qui m'afflige : pour le reste de vos inquiétudes, je me calme !... Gardez votre santé !

Judith ! Oh ! ma belle chaleur ! Je vous aime toujours ! Mais il ne s'agit pas de cela. Votre bronchite ? Je veux savoir comment elle se pose. Et vous ne me dites rien de votre santé.

Mais tout cela je n'en parle que pour remplir le papier, qui ne devait vous dire autre chose que ma grande, ma solennelle inquiétude à cause de votre silence. Seriez-vous malade ? La bronchite. Mais rassurez-moi donc, chère cruelle... Chère âme ! Parlez — écrivez — hélas !

Ma belle abondance ! Merci de vos bonnes lettres. Je devrais vous me les aimer puisque vous êtes toujours encore souffrante, ce qui me prouve que mon amour n'a pas encore assez de pouvoir sur vous. Tâchez de vous guérir complètement, pour me donner de la confiance en moi.

Le 27 du mois de janvier, d'anciens souvenirs le hantent cruellement : « Oui ! Je veux absolument que vous vous portiez bien, car je passe très souvent devant cette pauvre maison de Bayreuth duquel j'étais chassé par vous ². » Que faut-il penser de cette phrase, sinon que Judith se dérobât toujours ?

Puis, quelques nuages s'amoncellent au sujet de Louis Bénédictus. Judith voulait absolument que Wagner donnât son appréciation sur la musique composée par Bénédictus

1. Deux lettres du 4 janvier 1878, puis une du 18 et une du 22 janvier.

2. Lettre du 27 janvier 1878.

et le Maître fit la grimace en s'écriant ¹ : « Bénédic tus décline essentiellement dans mon estime depuis que je sais qu'il compose de la musique, ce qui se passe à toute nouvelle connaissance que je fais du moment que je me découvre même un musicien même ment composant musique, mais tout le monde compose aujourd'hui, et presque toujours sont-ce des hommes méprisables, surtout par leur faiblesse et leur paresse !... Mais, Bénédic tus est votre « frère » et par conséquent mon cousin. Je suis très mauvais musicien, je lis très mal, une nouvelle parti tion me distrait et je ne sens rien. Enfin, que mon « cou sin » l'ose ! » Judith n'est pas du tout contente, mais elle reçoit une nouvelle lettre très affectueuse et bonne ² : « Mais, chère âme ! Je n'ai pas dit que je ne voulais pas voir la musique de B. J'ai peur de la voir, c'est tout ! Car je parle d'expérience !... Bénédic tus, *qui venit in nomine veroe norationis*, je l'embrasse d'avance. Je n'ai pas caché mon humeur, c'est tout ! Si vous voulez, je la cacherais à l'avenir ? Et puis, vraiment ! Je lis mal la musique. Mais la conclusion était toujours de me faire parvenir Bénédic tus ? Vous me l'enverrez — et vos livres ? Oh ! femmes ! Voudriez-vous un peu mieux comprendre, nous autres pauvres hommes, maltraités de toutes parts !... »

Finalement, la musique du prétendu « cousin » ne fut jamais envoyée à Wagner. L'incident est clos et les lettres continuent à se succéder pendant encore deux mois avec des alternatives d'enthousiasme pour *Parsifal*, de tendresse et d'affection pour Judith et de dépression morale où il l'appelle, où il désire sa présence qui lui ferait tant de bien ³ : « Oh ! vous ! Ame chaude et douce ! Que je me trouverais inspiré dans vos bras ! — Faut-il l'oublier ? — Non ! — Mais tout est tragique — tout penche — au meilleur cas — à l'élégie ! » Des inquiétudes devaient survenir au sujet de cette correspondance. Ils s'écrivaient, comme nous l'avons vu, par l'intermédiaire du proprié-

1. Lettre du 20 décembre 1877.

2. Lettre du 22 décembre 1877.

3. Lettre du 22 janvier 1877 ..

taire de la petite maison de Bayreuth et Wagner commençait à sentir que ce M. Schnappauf n'était plus sûr. Dans le P. S. de la lettre du 22 janvier, il dit : « Ménagez un peu M. Schnappauf, excepté pour les envoies ! — Il le faut, puisque je ne peux pas avoir un confidant. » Cosima Wagner eut-elle des craintes sur les relations épistolaires qui existaient entre Judith et Wagner ? Une lettre d'elle à Judith semble le faire supposer, car en parlant du « cousin » Bénédictus elle laisse transparaître une certaine froideur et des conseils qui pourraient aussi bien s'appliquer à cette correspondance secrète :

« Il est un autre point de votre correspondance avec mon mari qu'il m'est difficile de toucher et impossible de passer sous silence ? Je me figure que les expressions très fortes dont il s'est servi vous ont induite en erreur sur son sentiment, car il demandait à voir la composition de notre « cousin ». Il se sert en français des premières expressions qui lui viennent sous la plume, de là peut naître un malentendu ¹. »

La dernière lettre de Wagner est du 10 février 1878 et le ton en est volontairement plus modéré. Il sent la nécessité de cesser cette correspondance, dont les envois de parfums et d'étoffes n'étaient qu'un prétexte. Les dernières lignes qu'il adresse à Judith sont d'une grande tristesse qui émeut le cœur. C'est un adieu déchirant, non pas un adieu définitif, mais un adieu à cette chère correspondance où tous deux s'épanchaient librement dans une union étroite de leurs âmes :

Chère âme !

J'ai prié Cosima de se charger maintenant de ces commissions, ou plutôt des derniers arrangements en regard de ces commissions dont je vous ai peinée depuis si longtemps. Je crois en même temps faire bien de confier à elle (en femme) ce dernier démêlé, puisqu'il n'y a plus de surprise en vue ! Du reste, je suis actuellement si troublé par mes affaires, qui ne sont pas du tout agréables, que je ne trouve plus le loisir de continuer ma composition de *Parsi-*

1. Lettre du 25 décembre 1877 en post-scriptum.

fal. Prenez pitié de moi ! Tout finira bientôt, et je retrouverai les beaux moments de loisirs, dans lesquels j'aime à vous parler de moi !

Mais ne vous tourmentez pas à cause de moi : ce qui m'ennuye passera sous peu.

Soyez bonne pour Cosima : écrivez bien et longuement à elle. J'apprendrai tout. Aimez-moi toujours ! Vous me verrez souvent, et enfin nous nous reverrons un jour !

A vous,

Richard WAGNER.

Si Judith et Wagner ne devaient plus s'écrire, ils recevraient des nouvelles l'un de l'autre par Cosima qui, elle, continua à correspondre pendant quelque temps. En 1879, il est même question que toute la famille Wagner aille à Saint-Enogat pour passer des vacances avec Judith dans sa villa du « Pré des Oiseaux ». Puis, le 6 juin 1881, Cosima écrit¹ : « Mon mari est beaucoup mieux cet hiver que l'an passé, et l'Italie, Sienne en particulier, lui a fait beaucoup de bien. Il a commencé aujourd'hui l'instrumentation du deuxième acte de *Parsifal* et nous sommes déjà en pleins travaux de décorations et de costumes. Je doute que nous quittions notre foyer avant les représentations, et il y aura alors six ans que nous ne nous serons vus. » Mais Judith devait les revoir cette même année au mois de septembre, à Bayreuth. Le 17, Cosima écrit un court billet : « Venez vite ! on vous attend ! »

Cinq années avaient passé depuis les représentations de la *Tétralogie* et Judith relate ses impressions en se retrouvant près du Maître² : « C'est avec un bien vif battement de cœur que nous franchissons de nouveau le seuil de cette demeure qui, en dépit de l'accueil cordial qui nous y est fait toujours, reste pour nous un lieu sacré, quelque chose comme le saint des saints où l'on ne pénètre pas sans une certaine crainte pieuse. Toute la famille est réunie au salon qu'égaye un rayon de soleil. Liszt, qui est venu passer quelques semaines au milieu de ses petits-enfants, est superbe avec ses longs cheveux blancs... Mon

1. Guy de Pourtalès. *Op. cit.*, p. 414.

2. Judith Gautier. *Richard Wagner*, p. 51.

fil leul est grandelet déjà, il a un front énorme et des yeux bleus d'une douceur exquise. Le maître remonte du jardin. Toujours le même ! rajeuni plutôt ! Vraiment les immortels défient le temps. Il nous accueille avec cette effusion attendrie que lui inspirent ceux de ses fidèles dont il se sait parfaitement aimé ; car il n'a rien, lui, de l'impas-sibilité égoïste qui atteint si souvent les grands hommes arrivés à un certain degré de gloire... Il nous parle de son voyage à Naples... et nous devinons bientôt en lui une nostalgie du soleil et des horizons nouveaux ; il pense à la Grèce, au Bosphore, à l'Inde. »

On s'imagine aisément la joie de Wagner en revoyant Judith. « Ainsi reparaisait donc l'amie secrète de Richard Wagner, au moment où il orchestrait le jardin voluptueux des filles-fleurs ¹ ». Il la met immédiatement au courant des préparatifs pour *Parsifal*, dont la première représentation devait avoir lieu l'année suivante. Des artistes et des chœurs étaient venus de Munich pour les répétitions. Wagner est en plein dans l'action.

Ce séjour de Judith devait être très court. Le 1^{er} octobre, elle écrit dans ses souvenirs ² : « Ce soir, nous prenons congé de nos hôtes illustres, en nous promettant de les revoir l'an prochain à la première de *Parsifal*. » De retour chez elle, l'âme remplie de la pensée de Wagner et de son œuvre, Judith écrit son livre *Richard Wagner et son Œuvre Poétique* ³. Elle, qui avait tant lutté autrefois pour la cause du Maître en France, veut, maintenant, montrer dans ce livre le génie flamboyant du héros de Bayreuth. Elle avait reçu sa pensée ; elle avait vécu des heures merveilleuses près de lui et elle voulait le montrer au monde tel qu'elle le connaissait. Mais elle sentait bien que son livre ne pouvait toucher qu'un petit nombre, ceux qui avaient su comprendre Richard Wagner. C'est pourquoi l'avant-propos de son ouvrage est plutôt amer ⁴ :

1. Guy de Pourtalès. *Op. cit.*, p. 415.

2. *Richard Wagner*, p. 52.

3. Paris, Charavay frères, 1882, in-16.

4. *Ibid.*, pp. 8-11.

« J'ai renoncé d'ailleurs, depuis peu, à toute idée de prosélytisme ; après avoir longtemps combattu, j'abandonne la lutte, au moment où pour beaucoup la victoire semble probable. J'ai pour cela des raisons que je ne veux qu'indiquer et qui me semblent décisives.

« Ce que j'ai pris si longtemps pour la résistance ordinaire et fatale, pour la haine instinctive que tout public en tout pays éprouve d'abord pour les novateurs de génie, est en France, je le crains bien, plus que cela. Notre esprit si vif, si léger, si mobile, si porté à la moquerie, nous prive de cette qualité indispensable à la compréhension des chefs-d'œuvre : la naïveté. Nous ne pouvons nous empêcher de trouver un peu ridicule la grandeur des sentiments, la sublimité, les passions nobles ou terribles ; ce qui nous plaît par dessus tout, c'est l'art gracieux, spirituel, légèrement sentimental, l'observation fine et les flèches de la satire... Pourquoi donc espérer que Richard Wagner aurait plus de chance que Shakespeare qui, après trois cents ans, n'a pas encore triomphé chez nous ? Un succès de *Lohengrin*, à Paris, est probable, mais nous n'irons pas plus loin. Ni la grande épopée scandinave, ni les amours métaphysiques de Tristan et Iseult, ni le mysticisme de *Parzival*, n'arriveront jusqu'à nous. C'est pourquoi, reconnaissant l'erreur généreuse dans laquelle je me suis obstinée si longtemps, je renonce aux luttes stériles et, bénissant l'invention des chemins de fer, je vais bravement à la montagne qui ne doit pas venir à moi.

« Ce livre ne s'adresse donc qu'au petit groupe des initiés qui ont franchi le parvis occulte de l'art nouveau et ont cette joie incomparable d'admirer sans réserve ce qui est digne d'admiration ; ils trouveront dans ces pages, à côté de quelques traits du caractère du maître tracés absolument d'après nature... les analyses détaillées des poèmes. »

La première partie du livre n'est qu'une série de notes prises dans son carnet de voyage. Tous les incidents dont elle esquisse les grandes lignes vont se retrouver amplifiés et détaillés dans le *Second Rang du Collier* et *Le Troisième Rang*, publiés en 1903 et 1909. Il y a, cependant, un magni-

fique portrait de Wagner que nous ne retrouvons pas ailleurs et que nous tenons à citer ici ¹ :

« A mesure que je connus le Maître davantage, j'eus vis s'affirmer en toutes choses cette admirable tendresse de l'âme qui n'a rien de commun chez lui avec cette philanthropie banale si fréquente et, la plupart du temps, théorique. C'est un français, le comte de Gobineau, qui a dit de Wagner : Il ne pourra jamais être complètement heureux, car il y aura toujours autour de lui 'quelqu'un dont il devra partager la peine... Dans ces heures de tranquillité et de recueillement, il a des moments d'une sérénité divine. Ses traits prennent alors une douceur incomparable, la face s'enveloppe d'une pâleur qui n'a rien de maladif, mais semble la voiler d'une nuée légère. A ces instants-là rien ne le trouble ni l'émue, on le sent seul avec lui-même, en face de son rêve, et on songe malgré soi à un lac magnifique reflétant le ciel. »

On sent que cet ouvrage a été écrit avec amour. Judith revenait de sa visite à Bayreuth en 1881 et elle savait tout ce qui se préparait là-bas pour le triomphe final de Wagner. C'est pourquoi ces pages vibrent encore de la fièvre wagnérienne. C'est l'hommage et l'admiration d'une disciple aimée au maître lointain.

L'hiver suivant, toute la famille Wagner s'installa à Palerme et dans la crainte de la mort, Richard travaillait sans relâche aux dernières pages de *Parsifal*. Enfin, arriva l'été 1882. Le théâtre de Bayreuth, fermé depuis six ans, ouvrit ses portes pour les représentations de *Parsifal* ². Judith n'a rien écrit sur cette dernière visite, mais nous savons qu'elle y assista. M. Henry Malherbe dit à ce propos dans son livre si intéressant, *Richard Wagner Révolutionnaire*, que Judith assistait à la première dans la loge de Wagner. « Le grand compositeur ne cessa de pleurer pendant toute la représentation. Comme la charmante femme, émue, se penchait pour connaître la cause de cette

1. *Ibid.*, pp. 32-33-37-38.

2. Un fait bien oublié et qu'il est bon de noter ici, c'est que la première représentation de *Parsifal* à Paris eut lieu, comme nous le verrons par la suite, au Théâtre des Marionnettes de Judith Gautier en 1898.

détresse, Wagner lui avoua : « Tout cela est très bien, mais il faudrait avoir vingt ans pour en jouir ¹. »

C'était l'apothéose de Wagner et aussi l'annonce sourde de la mort qui devait l'emporter l'année suivante. Car, au cours d'une représentation, le Maître eut une syncope violente. Quand il reprit ses sens il dit ² : « J'ai échappé cette fois encore. » Et Judith était là près de lui, pour assister à la gloire de ce soleil qui bientôt allait disparaître.

C'est maintenant le dernier hiver, sous le chaud soleil d'Italie. Wagner était venu se réfugier à Venise où il avait loué le Palais Vendramin. Si les atteintes de son mal l'inquiètent parfois, il est, cependant, plus actif que jamais. « Il se mêle à la foule, au peuple, l'observe, ne se lasse jamais du spectacle de la jeunesse du monde ³. » Et le voilà qui est repris par la hantise de l'Orient et de l'Inde principalement, éternelle et toujours vivante. Il songe à Gautama le Bouddha. « Comme défaite déjà, l'âme de Wagner s'évade de son île des morts pour errer chez les plus anciens sages de la terre. Elle se rafraîchit dans l'universel. Grâce aux livres de Gobineau, soigneusement emportés, Wagner pénètre chez les brahmanes et retrouve la forêt symbolique de la métaphysique hindoue. Il écoute la prédication des anachorètes. Il rêve à cette grandeur de l'esprit détaché de toute matière. N'est-elle pas un peu la sienne ? N'a-t-il pas atteint lui aussi ce sommet d'où l'homme contemple l'immense misère qui naît de cette erreur profonde qu'est la propriété ⁴ ? »

Dernière ascension vers les cimes de la pensée. Le 13 février 1883, Richard Wagner meurt. Judith en France, apprenait la mort soudaine du dieu de Bayreuth, de celui qui l'avait aimée avec tant de tendresse, de jeunesse aussi, de celui auquel elle avait apporté le rayonnement de sa beauté et de son intelligence.

Nous pouvons dire avec M. Tiersot ⁵ : « N'est-il pas

1. Paris, Albin Michel, 1938, p. 118.

2. Guy de Pourtalès. *Op. cit.*, p. 419.

3. *Ibid.*, p. 422.

4. *Ibid.*, p. 422.

5. Julien Tiersot. *Op. cit.*, p. 373.

touchant de constater que ce dernier amour de Richard Wagner eut pour objet une Française, qui se déroba, et qui pourtant fut encore pour lui une inspiratrice, au temps où il composait *Parsifal* ? Peut-être serait-il possible de retrouver dans quelques coins de cette œuvre sereine l'influence d'un sourire qui, malgré des résistances, semblait venir tendrement de Paris jusqu'à Bayreuth. La fille de Théophile Gautier a tenu une belle place dans les sphères supérieures de l'art. »

Comme nous le disions au début de ce chapitre, l'événement mystérieux avait surgi dans sa vie. Pendant sept années, de 1876 à 1883, elle avait vécu une période intense, merveilleuse, pleine d'enchantement, qui lui apporta un parfum spécial, fort et pénétrant : l'amour d'un grand génie.

CHAPITRE IX

ANNÉES DE TRAVAIL

Au cours de ces années intenses et pleines de fièvre, Judith ne cessa pas d'écrire. Pendant cette période et après la mort de Richard Wagner, elle devait publier de nombreuses œuvres. Il semblerait même que son contact avec le Maître de Bayreuth, eût décuplé son pouvoir de création.

En 1879, elle publiait *Les Peuples Etranges*. Dans ce livre elle reprend, une fois encore, l'étude de l'Orient. Elle trace un tableau de l'enfance de l'humanité et analyse ses premières sensations. Elle essaie de retrouver ce qu'a pu être le culte des races primitives. Elle étudie les coutumes, les arts et les sciences des Chinois, faisant là œuvre d'érudition et de vulgarisation. Il est certain que depuis cet ouvrage, les récentes découvertes de la science dans ces différents domaines ont ajouté des connaissances nouvelles sur l'ethnologie, l'archéologie, l'histoire de la civilisation chinoise, mais ce livre n'en reste pas moins le témoignage de recherches minutieuses et jette une clarté sur l'énigme de ces « peuples étranges. »

Le ton même de l'ouvrage est donné dans le premier paragraphe ¹ : « Chaque jour, de nouvelles découvertes apportent quelques documents à l'histoire si attrayante, si émouvante même, de l'apparition de l'homme sur la terre et des premières manifestations de son intelligence. Ces notions des temps de la jeunesse du monde, c'est dans l'écorce de notre vieux globe qu'il faut les rechercher attentivement, et chaque couche qu'on soulève, comme le feuillet d'un livre énorme, découvre une nouvelle phase

1. *Les Peuples Etranges*. Paris, G. Charpentier, 1879, in-18, p. 3.

de l'histoire du monde, histoire pleine d'obscurité et d'énigme, que la logique persévérante des savants finit cependant par expliquer. » Les civilisations qui se succèdent les unes aux autres peuvent être toutes différentes mais il y a toujours une même aspiration dans le cœur de l'homme, l'aspiration vers la vie immortelle. « La pensée était née, tout était dit, l'homme était le maître du monde, et à peine savait-il façonner cette pierre qui était pour lui arme et outil, que déjà son esprit s'élevait au point de concevoir cette sublime espérance d'une vie future, de l'immortalité de l'âme ! Oui, dès que les yeux de l'homme reflétèrent la lumière, il les leva vers le ciel et chercha quelque chose au-dessus de lui, hors du monde. Cette affirmation, comme on le sait, s'appuie sur des faits. Bien qu'aucune tradition de ces temps fabuleusement lointains ne soit venue jusqu'à nous, les détails ne nous manquent pas sur les mœurs de ces antiques familles. Comme nous le disions plus haut, la terre conserve dans son sein de mystérieuses annales et chaque jour elle nous en livre une page nouvelle ¹. »

Après ces considérations préliminaires, Judith Gautier entre dans l'étude de la civilisation chinoise et elle cite un nombre considérable d'anciennes écritures de la Chine ² : le *Lu-tu-tsin-y* sur la musique, le *Chi-king* sur la poésie ; les anciens édits pour le code de lois. Ensuite, elle s'étend longuement sur la médecine chinoise, ses diagnostics et ses remèdes ; sur la peinture, sur les coutumes du mariage, les cérémonies funèbres. Son analyse du théâtre chinois est, avec quelques additions, la réimpression d'un article publié dix ans auparavant, le 5 janvier 1869, dans *la Liberté*. Dans l'article, aussi bien que dans le livre, Judith raconte l'histoire de certaines pièces chinoises : *Ro-lan-tan* (La Courtisane qui chante dans les rues), *Tou-Ngo-Youn* (le Ressentiment de Tou-Ngo), *L'Esclave des Richesses*, *Tsou-Mei-Sian* (la Suivante Malicieuse de Tsou). Judith

1. *Ibid.*, pp. 5-6.

2. Dans l'impossibilité de retrouver ces anciens ouvrages, nous nous sommes adressés à des sinologues, mais leurs recherches furent également vaines.

reprit quelques années plus tard, plusieurs de ces pièces et les adapta à la scène française. Sa *Marchande de Sourires*, tirée de *Ro-Lan-Tan*, fut représentée pour la première fois à l'Odéon le 21 avril 1888, non plus comme pièce chinoise, mais comme pièce japonaise. Les noms des personnages sont différents et l'action a lieu dans la ville de Yeddo, mais la pièce est cependant bien la même. Le titre est suggéré par les paroles de la courtisane qui avoue franchement en entrant en scène : « J'exerce la profession de vendre mon sourire. » Mais nous parlerons plus en détail du théâtre de Judith Gautier dans un chapitre suivant.

Jusqu'ici le livre *Les Peuples Etranges* reste œuvre purement documentaire, mais il était impossible pour Judith de restreindre longtemps son imagination fertile, et la voilà tout d'un coup qui se pose en grand voyageur et décrit son voyage dans la baie de Tourane en Cochinchine. Elle commence son récit ¹ : « Est-il un réveil plus agréable que celui qui vous surprend, après une longue traversée, dans l'étroite cabine d'un navire qui touche au port ? On s'est endormi en pleine mer en jetant un dernier regard à la lune ronde dans le ciel, brisée en mille étoiles sur les flots, et l'on s'éveille devant une terre inconnue, merveilleuse peut-être, qui va se révéler à vous... Je m'éveillai donc un matin au bruit du canon qui saluait la terre cochinchinoise, au milieu du tumulte des manœuvres et des cris de l'équipage. Je m'habillai rapidement, essayant de surprendre quelque chose du paysage par le hublot de ma cabine, mais je ne vis qu'un peu d'écume et la transparence bleue des vagues qui se cognaient au navire. » Elle continue ainsi à décrire son voyage magique avec minutie et force détails, alors que son voyage s'est passé en réalité autour de sa chambre, car elle n'a jamais été en Orient et son plus grand voyage ne dépassa pas le Maroc où elle passa dix-sept jours, juste avant la guerre, en mai 1914. Si ce que l'on raconte est vrai, elle ne voulut jamais visiter les pays merveilleux qu'elle décrivait avec

1. *Ibid.*, pp. 263-264.

tant de précision et de réalisme, de peur d'avoir une désillusion. Montclair écrit dans le *Figaro* du 15 février 1890 : « Pourtant un peu de mélancolie se mêle à sa ferveur. Les traditions japonaises se détériorent. Les indigènes de là-bas adoptent les institutions européennes. Ils vont posséder un Parlement, et le Mikado, paraît-il, s'exhibe, en attendant qu'à la tête de ses troupes il chante les *Pionniers d'Auvergne*, dans un flambant uniforme de général français. Mais qu'importe ? Ces peuples resteront pour le poète tels que sa vision les a faits. « Je n'aime pas voir les Orientaux », dit-elle « j'aime mieux me les imaginer. » Elle a raison. Peut-être la vie trop brutale des choses eût-elle découragé son idéal, qui, d'intuition, peut créer des pays et des êtres sans néanmoins mentir à leur réalité. » Judith elle-même déplore l'eupéanisation de l'Orient dans une lettre à Pierre Loti de septembre 1902 ¹. « Je ne vous ai pas dit non plus l'impression profonde que m'a fait votre livre sur Pékin. Le jour même où je l'avais lu, j'assistais le soir à une fête à l'Ambassade de Chine. Chinois et chinoises jouaient en anglais une affreuse pièce bourgeoise, dansant des danses grecques sur la musique de Massenet !! Il me semblait que c'était encore vous qui racontiez l'effondrement de ce grand peuple. Cependant j'ai confiance dans sa force d'inertie. Il reprendra sa première posture et sera encore quelque temps chinois. Je tâche de l'espérer. »

Dans les deux derniers chapitres des *Peuples Etranges*, Judith fait taire son imagination et analyse les poètes persans et les fouilles exécutées par Clermont-Ganneau dans l'ancienne ville de Gazer en Palestine. La poésie persane était pour elle un vieux souvenir. Son ami d'enfance, Clermont-Ganneau, avait essayé de lui apprendre le persan, mais elle voulait connaître les poètes persans plutôt que les règles de grammaire. Le ministre plénipotentiaire du Shah de Perse, Mohsin-Khan, qui aurait tant voulu l'épouser, avait dû lui aussi l'initier à bien des mystères de la poésie persane.

1. Lettre inédite dans la possession de M. Samuel Loti-Viaud.

En exposant les travaux de Clermont-Ganneau en Palestine, Judith Gautier est reprise par la crainte de voir la civilisation moderne, brutale et irrespectueuse, détruire les traditions anciennes. Elle termine son livre en songeant à ceux qui, heureusement, conservent encore quelques-unes de ces traditions ¹ : « Il y aurait certainement une riche moisson de renseignements à récolter parmi ces hommes qui conservent avec tant de soins ces traditions obscures dont la source se perd dans la nuit des âges ; ils mettront sans doute sur la voie de nombreuses découvertes ; mais ils sont, paraît-il, pleins de défiance, et s'effarouchent à la moindre question. Ce sera donc avec les plus grandes difficultés que l'on parviendra à écarter le voile dont ils enveloppent leurs vieilles légendes et leurs coutumes antiques. Pourtant il faut se hâter, la civilisation, qui pénètre partout, va bientôt effacer ces vestiges du passé. »

En cette même année 1879, Judith publia également *Les Cruautés de l'amour*, recueil de nouvelles. Elle excellait dans l'art d'écrire des contes et des nouvelles ². Toute sa vie elle devait en écrire, soit sur des thèmes originaux, soit comme adaptation de contes chinois ou japonais. M. du Fresnois dit que c'est par l'art de mener à bout un long récit que Judith Gautier émerveille, mais nous pouvons ajouter que c'est aussi par l'art de mener un court récit. Dans ce premier recueil, *Les Cruautés de l'Amour*, les nouvelles sont, comme le titre l'indique, des histoires d'amour : thèmes éternels écrits dans un style alerte qui sait capter et garder notre attention. La première nouvelle, *La Barynia*, fut plus tard adaptée au théâtre ³.

Après *les Cruautés de l'Amour*, elle écrivit un nouveau livre de contes qui devait paraître en 1882 sous le titre de *Isoline et la Fleur Serpent*, l'année même de la publica-

1. *Les Peuples Etranges*, p. 332.

2. *Les Cruautés de l'Amour*. Nouvelles. Paris, Dentu, 1879, in-18. Réimprimé en 1890. Paris, Marpon et Flammarion, in-16. Collection des auteurs célèbres, n° 139.

3. *La Barynia*, drame russe (en collaboration avec Joseph Gayda). Représenté au théâtre de l'Odéon le 20 septembre 1894.

tion de *Richard Wagner et son Œuvre poétique*. *Isoline* est inspirée du paysage breton que Judith aimait particulièrement, de Saint-Enogat où elle vivait pendant une partie de l'année ; puis ce sont des descriptions de l'embouchure de la Rance, de Saint-Servan, de Saint-Malo, de Dinard et surtout de Dinan. L'histoire commence par une belle description au style souple ¹ :

« Un soir gris descend sur la mer ; les nuages lourds, que pousse une brise très âpre, s'écroulent vers l'horizon, faisant craindre une nouvelle averse ; la pluie qui vient de tomber rend glissante la cale de Saint-Servan, dont la pente s'enfonce sous l'eau houleuse ; elle assombrit les pierres grises de la haute tour Solidor, qui semble avoir pris racine dans les rochers qui lui servent d'assises et ont fourni les matériaux de ses murailles.

« De chaque côté de la cale, des bateaux de pêche, la voile à demi ployée, dansent avec une sorte d'affolement. Des matelots, des femmes chargées de paniers descendent la pente mouillée et interpellent d'une voix dolente les barques qui accostent le quai ; un teinturier, les bras bleus jusqu'au-dessus du coude trempe diverses loques dans l'eau qui roule sur la chaussée de pierres, et, pour un instant, teinte les premières lames de nuances invraisemblables. »

L'action d'*Isoline* est enlevée un peu à la manière de George Sand dans ses premiers romans. Une jeune fille est enfermée dans un château breton, sombre, dans un lieu sauvage, par ordre de son père. Lui ne vient au château qu'une fois par an, mais refuse de voir sa fille. Un lourd mystère plane sur sa vie étrange. *Isoline* est élevée d'abord par une femme de la côte qui verse sur cette jeune âme des trésors de tendresse ; puis elle est éduquée par un vieux père jésuite. Mais à mesure qu'elle grandit des idées noires l'assaillent. Elle veut fuir cette âpre vie par la mort. *Isoline* est une héroïne tout à fait romantique et nous ne pouvons nous empêcher de sourire, en dépit

1. *Isoline et La Fleur-Serpent* et autres nouvelles. Trois gravures de A. Constantin et Fr. Régamey. Paris, Charavay frères, 1882, in-18, p. 11.

du profond désespoir qui l'enveloppe, en suivant les péripéties de sa vie. « Dans les grandes salles solitaires du château de la Conninais, Isoline erre lentement, la tête inclinée, les mains pendantes comme perdue dans un demi-sommeil. Elle va de chambre en chambre, sans bruit, ainsi qu'un fantôme, trainant les plis d'une longue robe blanche¹ ». Mais survient le prince charmant, un lieutenant de vaisseau, Gilbert Hamon, venu chez sa sœur à Dinan, en congé de convalescence. Il rencontre Isoline pour la première fois chez sa vieille nourrice. Lui, qui est aussi la proie du spleen, qui vit sans but et sans espoir tombe follement amoureux de cette jeune inconnue. Après quelques promenades sentimentales sur la grève déserte, où leurs deux cœurs se comprennent et s'aiment, Gilbert la demande en mariage. Le père d'Isoline refuse et l'enferme dans un couvent. Gilbert, affolé, réussit à la voir au parloir mais hélas ! elle a déjà pris le voile de novice. Gilbert, désespéré, embarque sur son navire et donne l'ordre de lever l'ancre. A ce moment, apparaît un jeune mousse, soi-disant parent d'un des matelots et, oh ! suprême joie, le mousse n'est autre qu'Isoline qui avait joué la comédie au couvent pour mieux s'enfuir et rejoindre son bien-aimé. Le mystère qui planait sur le père d'Isoline et sur le château est simple. Isoline a causé la mort de sa mère en naissant, d'où la haine du père pour l'enfant.

La Fleur-Serpent est plus fantastique et tragique, à la manière d'Edgar Poë. La fleur-serpent est une fleur empoisonnée, qui ne pousse en général qu'en Orient² :

« La Fleur-Serpent est parmi les plus étranges, et il est difficile de s'en faire une idée lorsqu'on ne l'a pas eue devant les yeux. C'est comme une gerbe de minces serpents dressés sur leur queue et qui inclinent leurs têtes plates vers un petit fruit d'un rouge orangé assez semblable à un petit ananas ou plutôt à une grosse fraise, mais plus velouté et rappelant une fleur. Ce sont les feuilles qui figurent

1. *Ibid.*, p. 52.

2. *Ibid.*, pp. 149-150.

les reptiles, elles s'élargissent au sommet en forme de têtes, et ces têtes sont tachées de deux yeux et une épine aiguë se projette comme un dard. La ressemblance avec le serpent est saisissante. Tous ces yeux qui vous regardent, tous ces dards qui semblent défendre les pompons rouges, droits sur leur tige et comme imbibés de sang, sont de l'effet le plus extraordinaire, le plus inquiétant. »

Voici, en quelques mots, le thème de cette histoire. Un meurtrier enterre dans son jardin l'homme qu'il a assassiné. Mais quelques graines de la Fleur-Serpent se trouvaient dans la poche du gilet de la victime. Celles-ci croissent et forment un buisson épais aux fleurs empoisonnées. L'enfant du meurtrier, par une coïncidence étrange, mange une des fleurs vénéneuses et meurt. Son père, dont le crime est découvert, s'empoisonne également avec la Fleur-Serpent et sa femme devient folle. Le docteur qui raconte cette horrible série d'événements conclut en disant¹ : « La Fleur-Serpent avait achevé son œuvre. Ces souvenirs douloureux, je les écris sur le paquebot qui m'emporte, pour toujours, je ne sais où. Est-ce vraiment le hasard seul qui a dirigé les événements de cette fantastique aventure ? Pour moi, je ne puis le croire, et je vois clairement la vengeance du mort dans tout cela. »

La Fleur-Serpent rappelle cette histoire du luthier que Judith avait imaginée quand elle n'était encore qu'une enfant et que Théophile avait trouvée tellement épouvantable. Ici aussi il y a meurtre, découverte, vengeance, épouvante et passion. Dans le conte du luthier, pour imiter d'avantage Edgar Poë, elle avait mis en scène un magicien qui découvre le meurtre par ses grands pouvoirs. Dans *La Fleur-Serpent*, le côté surnaturel et magique réside justement dans cette fleur mystérieuse. C'est le seul conte d'ailleurs, de Judith Gautier, qui présente cet aspect. Dans ses autres contes, il y a des descriptions de supplices cruels, des situations tragiques, mais il n'y a plus cette tendance au mystère horrifique. Du reste, à part le petit conte *Trop Tard* qui fait suite à *Isoline* et à *La Fleur-*

1. *Ibid.*, p. 177.

Serpent, et qui se passe en Europe au XIX^e siècle, toutes les autres nouvelles de Judith sont orientales, japonaises, chinoises, égyptiennes, arabes, etc...

Le recueil *Fleurs d'Orient*¹, qui fut publié en 1893, contient des contes charmants, pleins d'une douce poésie, qui prennent leur inspiration dans ces différentes contrées. Au hasard voici l'histoire des rois mages sous le titre *L'Etoile aux cheveux d'or* ; celle de Joseph fuyant l'amour de Zuleika, la femme de Putiphar ; puis des contes arabes *Leïla*, *Le tapis des Mille et une Nuits*, *Djémila*, *La Favorite de Mahomet* ; et quelques-uns d'Extrême-Orient dont *Komati*, *L'Eventail de Dénit*. La série publiée, en 1898, *Khou-n-Atonou*², à part une description de Tokio, de ses habitants, de ses mœurs, met en relief certains types de femmes : la prêtresse mystique exaltée par l'amour divin ; la femme guerrière, reine vaillante, mue par la volonté la plus grande ; l'impératrice, l'âme forte, invincible, faite d'ambition, de courage et de sagesse qui conduit son peuple à la paix et au bien-être ; la femme japonaise qui si souvent s'illustre en donnant sa vie « en vue de points d'honneur insaisissables pour nous. »

Ce n'est qu'en 1904 que paraît de nouveau un livre de contes, *Le Paravent de Soie et d'Or*³, magnifiquement orné de dessins en couleur, mais ces contes ont pour la plupart déjà été publiés dans les autres recueils, tels *Les Seize ans de la Princesse*, *L'Impératrice Zui-Gen* et *Le Prince à la Tête Sanglante* déjà parus dans *Fleurs d'Orient* ; *Une Descente aux Enfers* dans *Les Peuples Etranges* ; *La Tunique Merveilleuse* et *Le Fruit Défendu* dans *Isoline et la Fleur-Serpent*. Signalons tout spécialement une légende chinoise *La Tisseuse Céleste*, très courte, toute de charme et de délicatesse. Cette histoire se trouvait déjà, à peine esquis-

1. *Fleurs d'Orient*. Nouvelles historiques. Paris, Colin, 1893, in-18. Collection des Romans Historiques.

2. *Khou-n-Atonou*. (Fragments d'un Papyrus et diverses nouvelles). Paris, Colin, 1898, in-18.

3. *Le Paravent de Soie et d'Or*. Nouvelles Orientales. Paris, Fasquelle, 1904, in-18.

sée, dans un poème du *Livre de Jade*, le premier ouvrage de Judith Gautier. Tout aussi charmante mais plus longue et détaillée, elle réapparaît de nouveau, cette fois dans un recueil posthume, *Les Parfums de la Pagode*, publié en 1919¹. La « Tisseuse Céleste » qui vit dans la Maison des Vers à Soie, nom chinois de la constellation du Scorpion, descend sur terre pour aider un pauvre homme vertueux et honnête, à gagner sa liberté. Une fois qu'elle a obtenu cette liberté, elle est forcée de retourner au ciel. Lui, fidèle au souvenir de sa femme divine et à l'amour qu'il a pour elle, peut, à sa mort, monter au ciel pour devenir la constellation du Bouvier. « La bien-aimée, maintenant, brillait toute proche, de l'autre côté d'un abîme; mais hélas! comment la rejoindre? Les étoiles demandèrent pour ces amants une grâce, et il fut accordé qu'une fois l'an, des milliers de corneilles s'assembleraient et, de leurs ailes étendues, formeraient un pont léger, par lequel le Bouvier passerait, pour rendre visite à la Tisseuse². »

Pendant les années de 1887 à 1893, Judith Gautier ne se contenta pas d'écrire des contes; elle publia aussi trois romans, dont l'un très important, *La Conquête du Paradis*, puis *Mémoires d'un Eléphant Blanc* et *Le Vieux de la Montagne*³. L'action des deux premiers se passe dans l'Inde et celle du troisième en Palestine.

La Conquête du Paradis, qui porta plus tard le titre de *L'Inde Eblouie*⁴, fut, parmi ses ouvrages, un de ceux que Judith préférait⁵. C'est l'histoire de la conquête de l'Inde

1. *Les Parfums de la Pagode*. Paris, Fasquelle, 1919, in-18.

2. *Ibid.*, p. 93.

3. *La conquête du Paradis* (Le lion de la Victoire et la Reine de Bangalore). Paris, Frinzine, 1887, 2 vol. in-18.

Mémoires d'un Eléphant Blanc. Illustrations de Mucha, ornements par P. Ruty. Paris, Colin, 1894, in-4°. Nouvelle édition, Paris, Colin, 1900, in-16. Bibliothèque du Petit Français.

Le Vieux de la Montagne. Paris, Colin, 1893, in-16.

4. *L'Inde Eblouie*. Ollendorff, 1910, gr. in-8°. Paris, Colin, 1913.

5. Gaston Deschamps. *Le Temps*, 30 octobre 1910. Ce livre est dédié au duc de Rohan, le petit-neveu du héros, Charles de Bussy Castelnau. Le duc de Rohan donna à Judith une abondante documentation sur son ancêtre et il lui fit même cadeau d'une certaine miniature qu'elle

par les Français. Dans sa préface elle écrit ¹ : « L'histoire de cette grande aventure française, dans ce pays plein de merveilles et de crimes, où Musulmans, Hindous et Européens sont aux prises, est tellement mouvementée, dramatique et brillante, que je n'ai eu qu'à la prendre toute vive, pour former le plus romanesque des romans. L'histoire me gêne plutôt, parfois, par trop d'audace et de fantaisie, et je me vois forcée, dans le courant du livre, de rappeler au lecteur que tous les faits historiques qu'il rapporte s'appuient sur des documents certains et sont absolument exacts. »

Cependant, il faut admettre qu'en dépit de ce que dit Judith, l'histoire subit bien quelques accrocs en cours de route. L'expédition française dans l'Inde, les aventures de Dupleix, de De La Touche et de De Bussy, le mariage de ce dernier avec la reine de Bangalore, forment la base historique et sont trop connus pour les relater ici. La fiction se mêlant à la réalité, l'imagination de Judith transforme la reine de Bangalore en une créature éblouissante de beauté, elle crée le personnage de sa suivante tout aussi séduisante, le faux brahmane, cause de tous les malheurs de la reine, l'intouchable et tant d'autres personnages secondaires qui sont bien campés et vivants. Judith exalte l'héroïsme et l'esprit chevaleresque des français et elle trace de l'Inde un tableau paradisiaque. N'oublions pas qu'elle n'était jamais allée en Orient. Ces descriptions sont donc basées purement sur des récits de voyage, sur des documents plus ou moins véridiques. Et si certaines de ses descriptions sont, malgré tout, justes, nous devons reconnaître que Judith Gautier n'a pas montré ni même essayé de montrer la psychologie du peuple hindou. En somme, le décor fastueux qu'elle décrit, pourrait se placer dans un tout autre pays de l'Orient, ou dans un pays imaginaire. Elle ne situe pas l'Inde réelle et vivante, comme elle situe la Chine et le Japon dont elle connaissait

admirait particulièrement. On raconte que peu de temps après ce don, un incendie au château de Rohan détruisit la plupart des souvenirs documentaires dont Judith s'était servie.

1. Ed. Colin, 1913, p. VIII.

infiniment mieux les coutumes, les mœurs, la psychologie. Il manque donc à cette œuvre de s'appuyer sur une connaissance intime de l'Inde, mais on se laisse prendre au charme des descriptions, à cette magnificence, à cette splendeur, que seul un pays d'Orient peut offrir ; on est captivé par la beauté de la douce Ourvaci, princesse de contes de fées, et terrorisé par la méchanceté de Panch-Anan, le magicien noir. « On retrouve », dit Anatole France, « dans *La Conquête du Paradis*, cette imagination héroïque et pure, ce je ne sais quoi de noble et divinement enfantin qui fait le charme des romans de Judith Gautier ¹ ».

Citons quelques-unes de ces pages, caractéristiques de l'abondance, de la richesse et de la vivacité du style :

« D'habiles artistes battaient et eiselaient l'or, à côté de fourneaux incandescents ; d'autres taillaient l'ambre, le corail, le chrysoprase, l'hyacinthe, la pierre de lune et la pierre de soleil, assortissaient des perles, les perçaient pour en former des colliers, préparaient les pendeloques de ceinture avec des grenats verts de Sibérie, des saphirs d'eau, des topazes, des opales de feu. Dans des kiosques séparés, les sertisseurs, ayant devant eux des coupes de cristal pleines de pierreries les plus rares, attentifs, l'œil fixe, enchâssaient dans l'or, diamants, émeraudes, rubis et saphirs, en ornaient des bagues, des aigrettes, des moukoutys, des anneaux pour les chevilles, des couronnes, des sabres, des boucliers ; tandis que les graveurs, du bout de leur burin d'or, traçaient sur les larges turquoises des vers, des prières ou des formules talismaniques.

« Bussy s'avancait, comme dans un rêve, à travers toutes ces richesses ; le temple lui apparaissait digne de la déesse. Mais, dans le prestige de ce luxe et de cette puissance, elle lui semblait se reculer de lui, devenir de plus en plus chimérique et insaisissable ² ».

Et voici une chatoyante description de la reine Ourvaci ³ :

1. *La Vie Littéraire*, vol. IV, p. 138.

2. Ed. Colin, 1913, p. 294 et p. 295.

3. *Ibid.*, p. 358.

« ... elle est multiple, comme l'eau, qui nous apparaît tantôt bulle légère, perle de rosée, torrent, pluie bien-faisante ou lame furieuse, et qui toujours est l'eau. Ainsi la reine. Un jour, elle se montre capricieuse et folle ; le lendemain, plus sérieuse qu'un pandit, elle ne se plaît qu'à l'étude. Tantôt c'est un guerrier intrépide, tantôt une jeune fille peureuse que le frisson des feuilles dans la nuit fait trembler. Elle s'occupe des questions les plus graves du gouvernement, en remontrant à ses ministres, et, l'instant d'après, vous charme par des grâces d'enfant. Peux-tu te la figurer vêtue d'un léger sari de soie vert pâle, rayé obliquement d'or mat, ses cheveux dénoués, étoilés de jasmin, la taille et le haut des bras cerclés de bandes de pierreries ? Elle descend un escalier de cristal et rit de la fraîcheur des marches sous ses pieds nus ; puis elle s'enfuit, courant sur la mousse des allées, tandis que tintent les clochettes de ses chevilles, et elle se moque du désarroi de ses femmes, qui portent des écrans de plumes au bout de hampes de nacre. »

Puis cette vision enchanteresse du harem offert par un prince de l'Inde à de Bussy ¹ :

« Toutes ces femmes étaient belles, différemment ; l'Orient avait donné ses plus rares perles, et concouru tout entier pour former cet écrin.

« Il y avait des Persanes, au profil pur, aux joues couleur de roses, aux longs yeux pleins de passion et de douceur ; des Arabes, au type fier et d'une rare élégance ; de majestueuses et splendides Circassiennes, blanches comme le lait, avec des lèvres pareilles à des fleurs, et qui avaient le bord intérieur des paupières teint de la pourpre violet sombre du surmeh, qui donne au regard une si séduisante expression de tendre langueur ; des Éthiopiennes, statues parfaites, noires comme le basalte, qui riaient pour laisser voir le scintillement de leurs dents charmantes, entre la pourpre éclatante de leurs lèvres.

« Puis tous les types de l'Hindoustan étaient rassemblés là et formaient, par la variété de leur teinte, comme une

1. *Ibid.*, p. 401.

gamme de nuances, depuis le noir azuré des Travanco-riennes et la peau safranée des Bengalis jusqu'à la pâleur blonde des femmes nées au pied de l'Himalaya. »

C'est encore dans le cadre d'une Inde imaginaire que se déroulent *Les Mémoires d'un Eléphant Blanc*, livre qui s'apparenterait aux ouvrages de la Bibliothèque Rose, mais qui est d'une facture bien supérieure, d'un style plus rare, plus élégant et d'une imagination plus féérique. Irvata est un éléphant blanc qui a appris à lire et à écrire et qui raconte sa vie dévouée au service de la petite princesse Parvati. Irvata est un sage, un philosophe, tellement humanisé que ses frères sauvages de la jungle ne le reconnaissent plus. Quand il est chassé par eux il dit mélancoliquement ¹ : « Je compris bien que je n'avais rien à attendre de mes semblables. Partout, on m'accueillerait comme un intrus. Je me rappelais d'ailleurs que dans mon enfance, quand j'habitais encore au pays de Siam la forêt natale, ma couleur blanche, à qui j'avais dû depuis ma fortune parmi les hommes, m'avait fait mal voir, même par mes compagnons de harde. Que serait-ce donc pour des étrangers, même moins farouches que ceux que je venais de rencontrer ! Toujours les éléphants me chasseraient d'au-
près d'eux. »

Irvata est un artiste aussi qui se plaît à décrire les beautés de la nature ² : « Cette nouvelle forêt était merveilleuse. Il y avait tant de fleurs sur la terre que j'eus bientôt les pieds tout rouges de les avoir écrasées, comme si j'avais marché dans le sang. Les arbres avaient plus de fleurs que de feuilles, et des buissons d'abeilles pendaient à toutes les branches. De petites corolles jaunes et bleues poussaient sur les troncs eux-mêmes après avoir percé l'écorce. Il y avait des parterres de plantes grasses où s'épanouissaient des fleurs épaisses. C'étaient les fleurs sacrées où les esprits bienfaisants habitent, dispensateurs des grandes joies et des désirs réalisés. »

1. Edit. Colin, 1931, p. 223.

2. *Ibid.*, p. 161.

Cette même année 1893, Judith publia un autre roman historique *Le Vieux de la Montagne*. Ce livre est dédié à Clermont-Ganneau en « témoignage d'une fraternelle affection ». L'action se passe à Jérusalem et nous avons déjà vu que Judith Gautier avait publié quelques pages sur les fouilles de Clermont-Ganneau en Palestine et qu'elle avait beaucoup admiré ses travaux. *Le Vieux de la Montagne* est moins connu que les autres ouvrages de Judith Gautier. Il n'est pas d'ailleurs d'une veine aussi riche. Plutôt grandiloquent, il met en scène un personnage mystérieux, Raschid, le Vieux de la Montagne. Son caractère, ainsi que celui des autres personnages, est moins vivant, moins réel que celui de ses héros familiers ; Judith le place à une excessive hauteur de noblesse et de vertu, en dehors du temps et de l'humanité. Raschid ne dit-il pas : « Tout est mort en moi de l'homme vulgaire. Mon cœur est calme, mon pouls ne frémit pas. Je suis sans haine, sans amour, impassible comme un dieu ¹. » A la trame romanesque se nouent quelques notions de métaphysique islamique : « Il (Raschid) avait appris, alors, que, bien au-dessus du dieu révélé par le Qorân au vulgaire, inaccessible à la conception humaine, le vrai Dieu est. Il a créé l'univers, non pas immédiatement, mais par le ministère d'un être sublime, délégué de sa volonté : la Raison Universelle. A son tour, la Raison manifesta, hors d'elle-même, l'Ame Universelle qui créa aussitôt la Matière Primordiale, le Temps, l'Espace. Ces cinq principes sont les causes de l'univers. L'homme est une émanation des cinq principes et il tend passionnément à remonter à sa source. Son but est l'assimilation, l'union parfaite avec la raison universelle. Mais par sa seule force, il est incapable de réaliser cette union ; c'est pourquoi, afin de le guider vers la lumière, la Raison et l'Ame universelles viennent s'incarner parmi les hommes dans le corps des prophètes et des imans ². »

1. Edition de 1893, p. 288.

2. *Ibid.*, p. 149 et p. 150.

CHAPITRE X

THEATRE

Aux contes et aux romans vinrent s'ajouter des pièces de théâtre. Le théâtre était pour Judith Gautier une vraie passion qu'elle manifesta dès son enfance. Nous nous souvenons qu'avec l'aide de son institutrice, elle et sa sœur Estelle avaient construit un théâtre de marionnettes qui était leur jouet favori. Et même avant cette époque, quand elle était au Grand-Montrouge chez son grand-père, elle avait une collection de petites poupées à ressort qui étaient les personnages de ses comédies imaginaires. Elle fut donc attirée à nouveau par le théâtre, où elle devait obtenir un grand succès. Sa première pièce, *La Marchande de Sourires*, fut représentée en mai 1888 à l'Odéon, où elle dépassa la centième. Judith avait déjà raconté l'intrigue de cette pièce dans un article de journal et dans *Les Peuples Etranges*. C'est une pièce chinoise dont elle transporta l'action au Japon. Avant la première représentation à l'Odéon, elle avait déjà monté sa pièce sur son théâtre de marionnettes à Saint-Enogat.

Ce n'est pas tant sa valeur dramatique qui en fit le succès que son charme, sa nouveauté, la naïveté des sentiments, la simplicité des personnages. Dans *Les Peuples Etranges*, Judith écrit : « Ce qui frappe tout d'abord quand on pénètre dans l'étude du théâtre chinois, c'est l'étrangeté d'un raffinement extrême mêlé à une extrême puérité. Drames, comédies, féeries, l'emportent par les efforts de combinaisons sur les plus redoutables imbroglios du théâtre européen ; mais ces efforts ne paraissent pas avoir de but... Le nœud ne noue rien ; on ne sait ce que le dénoue-

ment dénoue, et pourtant dans toutes les parties de chaque pièce se révèle la trace d'une volonté persistante et patiente¹. » Ces observations s'appliqueraient un peu à son propre théâtre. Ce fut d'ailleurs l'impression générale de certains critiques. Louis Ganderax excuse les fautes de cette pièce « fruit à moitié mûr », parce que nous avons l'habitude de « n'avoir que des fruits gâtés. Voilà pourquoi elle a réussi. Les costumes et les décors japonais n'auraient jamais suffi à charmer notre attention, si merveilleux soient-ils, pendant trois heures² ». Mais cependant il ajoute que l'on y retrouve une ressemblance avec le théâtre antique, « un souffle qui vient de Grèce, ou d'aussi loin, nous rafraîchit, échauffés que nous sommes au feu de la cuisine des Vaudevilles ».

Le succès remporté par *La Marchande de Sourires* enhardit Judith Gautier. En 1894, nous voyons apparaître, de nouveau sur l'affiche de l'Odéon, « *La Barynia* », un drame russe cette fois-ci, qu'elle écrivit en collaboration avec Joseph Gayda. Cette même année elle publia *La Sonate au clair de lune*, opéra en un acte, dont Louis Bénédictus avait écrit la musique. Et l'année précédente elle avait déjà publié *La Camargo*, un ballet pantomime composé en collaboration avec un certain auteur du nom de Tonnerry. Cinq ans plus tard, l'Odéon accepta, dans la même année 1899, deux pièces : *La Tunique Merveilleuse* et *Une Fausse Conversion*, cette dernière d'après la nouvelle de Théophile Gautier. Puis, au théâtre des Mathurins, en 1901, Judith donna *La Gheisha et le Chevalier*.

Devant ses succès d'auteur dramatique, elle résolut de frapper un grand coup en fondant son propre théâtre, où elle serait directrice, auteur, metteur en scène et régisseur général. En 1897, elle ouvrit les portes de son théâtre dans l'ancienne salle Kriegelstein, rue Chartras. Mais c'était... un théâtre de marionnettes qui obtint la sympathie et l'admiration de beaucoup d'auditeurs³. Elle écrivit un

1. P. 167.

2. *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1888.

3. Judith conserva longtemps l'espoir de pouvoir un jour ouvrir les portes d'un autre théâtre, d'un vrai, qu'elle dirigerait elle-même et où

manuscrit adapté de *Une Larme du Diable*, de Théophile Gautier, pour la première représentation de son *Petit Théâtre*¹. Lugné-Poë qui assistait à cette représentation nous donne le compte-rendu suivant² :

Madame Judith Gautier a eu l'heureuse idée de créer un théâtre de marionnettes dans l'ancienne salle Kriegelsstein, rue Chartras.

Je ne sais ce qu'il adviendra de la recherche esthétique de M^{me} Judith Gautier, mais il est certain que l'art fort difficile des marionnettes est appelé d'ici peu à se manifester d'un éclat inattendu. Mais là, dans cette délicieuse adaptation de : *Une Larme du Diable*, j'ose respectueusement dire à M^{me} Judith Gautier que le caractère immuable de ses statuettes (bien qu'elles soient fort plastiques) nuit à l'intérêt de l'action. Le spectacle est présenté avec un tel soin, un amour si sincère de la beauté des lignes, que l'on peut formuler cette réserve sans nuire à l'intérêt de la soirée. Ces statuettes, puisque ce ne sont pas des marionnettes, glissent dans des tableaux élégants et même parfois doucement ironiques, tandis qu'une partition sans fatras prétentieux et débordant sur la légende accompagne les anges qui veillent et le diable qui tente. Or pour les profanes, je l'ai vu, la rigidité des statuettes a rendu leur attente stupide. Si quelque convention d'immobilité pouvait s'expliquer (et encore) ! pour des héros nettement définis, comme Pierrot, Karaganeuz ou Punch, cela devient inadmissible pour des personnages moins connus de nous. On leur demande plus d'intimité et moins de lointain !

La légende de Théophile Gautier ainsi restituée, se laisse écouter sans lassitude et l'harmonie de la forme subsiste longtemps dans les oreilles alors que le rideau s'est baissé.

L'année suivante, en mai 1898, une grande première devait avoir lieu sur la scène du Petit Théâtre. *Parsifal*, de Richard Wagner, était représenté pour la première fois

elle pourrait jouer ses pièces. Un *Théâtre Judith Gautier* comme le théâtre Sarah-Bernhardt, c'était un rêve qu'elle ne put jamais réaliser. En 1910, le Petit Théâtre donnait ses représentations Galerie Barbazanges.

1. Ce manuscrit ne fut jamais publié. Une reprise de cette pièce eut lieu en juin 1910.

2. *La Presse*, le 24 mai 1897.

en France. Pour cette occasion, Judith Gautier, toujours fidèle au souvenir de Wagner et se rappelant peut-être qu'elle avait été « une des filles-fleurs de son jardin », refit une seconde traduction du poème de *Parsifal*. La première, publiée en 1893, était une traduction littérale ; la seconde s'adaptait à la musique ¹. Ce fut un événement parisien important. On peut en juger par ce qu'écrivit Edmond Haraucourt :

M^{me} Judith Gautier fonde un théâtre : le Petit Théâtre. Oh ! ne croyez pas à quelque vaste entreprise commerciale basée sur de nombreux capitaux et de plus nombreuses espérances ! On n'espère ici que la joie de réaliser un rêve : c'est toute la fortune souhaitée, fortune de poète, et qui suffit aux ambitions de la directrice.

Le public ? Des invités. Les comédiens ? Des poupées de cire. La pièce ? *Parsifal*. Deux représentations, trois peut-être. Pour cela, M^{me} Judith Gautier a écrit une traduction nouvelle ; avec un art patient, pendant une année, elle a modelé ses trente ou quarante figurines, inventé pour les mouvoir des articulations et des ressorts ; des peintres illustres ont brossé les décors anonymes ; les costumes ont été discutés en des séances solennelles où siégeait le Gotha de l'art contemporain ; des gloires de la littérature ont brigué l'honneur d'être machinistes ; l'électricien est membre de l'Institut ; tel prince chante dans les chœurs et telle noble dame, qui n'oserait monter sur les planches d'un vrai théâtre, vient en coupé pour prêter son talent à une poupée de cire qui marche, mais ne parle pas. Les répétitions se font en grand mystère. On devinera le nom des

1. *Parsifal*. Poème de Richard Wagner, traduction littérale, dessin de Paul Baudry et autographe de Wagner. Paris, Colin, 1893, in-8° carré, papier vélin.

Parsifal de Richard Wagner, traduction nouvelle, s'adaptant à la musique. Paris, Société Française d'édition d'art, mai 1898, in-18. (Il existe des exemplaires portant la marque de Fasquelle, 1900). Nous trouvons dans *Excelsior* du 11 décembre 1910 un article sur Siegfried Wagner, par Georges Loiseau, qui contient le paragraphe suivant : « M. Siegfried Wagner tourne dans ses doigts le numéro d'*Excelsior*. Devant la signature de M^{me} Judith Gautier : Je la reverrais avec joie, me dit-il, je me souviens qu'à Bayreuth, lorsque nous étions enfants, elle nous avait construit un petit théâtre extraordinairement bien agencé, pour nous donner une représentation du *Rheingold*, moitié dit, moitié chanté au piano. Les décors étaient peints de sa main, les poupées merveilleusement costumées. J'avais dix ans... »

interprètes à la voix. Jeux de salon ! On aura dépensé plus d'argent que sans doute il n'en reviendra, mais moins de peine qu'il ne rentrera de plaisir. Affaire superbe, puisqu'on aura charmé la vie ! Heureux ceux qui vivent de chimères ¹ ! »

La joie de Judith Gautier n'était cependant pas chimérique mais une joie bien réelle qui lui demandait un travail long et patient. Il lui fallait préparer ces marionnettes qu'elle découpait et habillait avec un soin jaloux. Elle peignait les décors. Elle essayait d'avoir une scène très moderne avec des éclairages nouveaux et ingénieux, des trucs savants qui lui permettaient de réaliser des coups de théâtre extraordinaires.

C'est en prenant les pièces de Judith Gautier trop au sérieux, en essayant d'en faire des pièces à thèse ou des pièces philosophiques que l'on risquerait de les interpréter mal. Ce ne sont à vrai dire que des fantaisies charmantes faites pour nous distraire pendant quelques heures, enfantines, naïves, où nous retrouvons le goût pour tout ce qu'il y a d'étrange, de mystérieux, pour les déguisements, les quiproquos, les coups de théâtre, les dénouements inattendus. La seule exception serait peut-être la pièce qu'elle écrivit avec Pierre Loti, *La Fille du Ciel*, où réapparaît l'idéal de grandeur, de pureté, de sacrifice qui donne à ses romans un relief saisissant. La collaboration entre Pierre Loti et Judith Gautier donna naissance à une pièce solide, bien bâtie, sérieuse, pour laquelle Judith fit de longues recherches.

L'amitié réciproque qui unissait Pierre Loti et Judith Gautier remonte à une époque lointaine et la façon dont ils firent connaissance vaut la peine d'être contée. Ce fut à un bal costumé chez M^{me} Juliette Adam au printemps 1887. Judith était en Cléopâtre et Pierre Loti en Pharaon. Elle était à ce moment-là dans la maturité de son talent et de sa beauté. Un invité à ce bal l'a décrite ainsi : « Pâle et blanche comme les filles de Circassie, d'un ton de marbre, ses grands yeux noirs, sous les cheveux touffus, éclairent tout le visage. Qui a oublié son profil de médaille, ses

1. *Le Gaulois*, 28 mai 1898.

chairs sculpturales, ses poses hiératiques, s'il l'a vue costumée en Cléopâtre ? Robe éclatante, copiée d'un papyrus, cheveux noirs noués en casque et coiffés à la Pintade symbolique, regards de velours, ardents et doux, sourire contenant entre les lèvres roses tout l'écrin emperlé des mers asiatiques, elle était éblouissante, cette Cléopâtre ressuscitée ! Un peu forte, grande, très grasse comme les femmes d'Orient, il semblait que l'évocation fût complète¹. »

Bizarre rencontre s'il en fut ! Judith Gautier et Pierre Loti en costumes pharaoniques ! Elle, la princesse chinoise « réincarnée », lui, le grand magicien du style et des couleurs. Après cette première rencontre, une correspondance devait s'ensuivre. Grâce à l'extrême obligeance de M. Samuel Loti-Viaud, qui a bien voulu nous confier les lettres inédites de Judith adressées à Pierre Loti, nous allons pouvoir suivre les péripéties de leur collaboration pour *La Fille du Ciel*.

Cette correspondance (trente-cinq lettres) s'étend de 1887 à 1905. Dans les premières lettres, il est question d'échanges de livres ; Judith envoie ses *Poèmes de la Libellule* à Loti, puis elle donne ses impressions enthousiastes sur ses livres à lui au fur et à mesure qu'ils apparaissent. En 1888, au moment de la première de *La Marchande de Sourires*, elle lui écrit : « A l'époque où le Japon fleurira à l'Odéon brûlez quelques baguettes parfumées devant le plus influent des dieux que vous avez rapportés de là-bas. »

Elle prend part aux douleurs et aux joies de Loti ; elle le félicite pour la naissance de son fils.

En 1903, Pierre Loti est saisi d'une demande de Sarah-Bernhardt qui désirait avoir de lui une pièce chinoise où elle aurait le rôle d'une Impératrice. Loti lui répondit qu'il n'avait rien à lui proposer dans ce genre-là, mais qu'il pouvait s'adjoindre Judith Gautier pour essayer d'écrire ce qu'elle voulait. Sarah-Bernhardt accepta avec enthousiasme et voici la lettre que Judith écrivit à Loti en réponse à sa demande :

1. Jules Bertaut. « Notes et Figures. Judith Gautier ». *L'Opinion*, 5 janvier 1918.

(Mai 1903.)

Cher Loti,

Je ferai tout ce que vous voudrez et avec joie naturellement. La seule chose qui m'angoisse un peu, c'est ma misérable santé; mais je vais de mieux en mieux et j'avance mon travail pour être tout à fait libre.

Je suis bien impatiente de commencer la grande entreprise — il n'y aura pas trop de temps.

Pour le moment, je traduis sur les annales chinoises, l'histoire d'une Impératrice belle, sanguinaire et glorieuse, qui pourra nous servir...

A bientôt donc cher Loti, la fête sera double pour moi, vous le pensez bien, de vous voir enfin avec un peu de suite.

Je serre vos mains

JUDITH GAUTIER.

Pendant les mois qui suivirent, une correspondance assez active s'échangea entre eux. Pierre Loti était sur le « Vautour » à Constantinople, ou en continuels déplacements, soit à Paris, soit à Rochefort. Les lettres et les fragments des lettres ci-dessous montreront les différentes phases de leur travail.

Je médite sur la pièce d'après l'indication que vous me donnez et qui est assez terrifiante; mais nous en causerons bientôt.

(Pneumatique du 30 mai 1903, adressé à M. Viaud, Hôtel Meurice, rue de Rivoli.)

La bienvenue, cher Loti ! Notre visite à l'ambassade est fixée à *lundi 4 heures*. S. E. Iouen-Poa-Ki sera charmé de vous voir. J'espère que vous consacrerez quelques heures à La Fille du Ciel. Celles que vous voudrez. S'il vous plaît de déjeuner ou de dîner avec moi — décidez. Je serai toujours libre.

Affectueusement vôtre,

JUDITH GAUTIER.

(Pneumatique du 4 juin 1903, envoyé à la même adresse.)

Cher, j'enverrai à 4 heures tout ce que j'aurai pu faire.

Vôtre,

J. GAUTIER.

Quel galop ! Je n'en puis plus et n'ai pas le temps de relire. Dites bien que le dernier acte surtout est à peine indiqué. Vous serez bien gentil de me renvoyer le manuscrit pour que j'en prenne copie, je vous le renverrai si vous en êtes pressé ou vous le donnerai à votre prochain passage.

Mille choses d'une pauvre ahurie .

J. G.

Voici le manuscrit copié du scénario auquel je n'ai encore rien ajouté. J'attends avec impatience votre travail et vos conseils.

(Juillet 1903.)

Cher Loti,

Vous dites des choses vilaines dans votre lettre et je n'en veux tenir aucun compte, pour ne pas être découragée.

Je me suis gardée ces deux mois de vacances libres de corvées pour pouvoir travailler à la pièce avec suite et tranquillité. Je vous enverrai à mesure ce que j'aurai fait. Dites-moi toujours où vous serez. Constantinople même n'est pas dans la lune et on peut correspondre...

Notez les idées qui vous viendront et envoyez-les moi, sans suite ni lien.

Il faudra pas mal de musique. Je fais déjà travailler mon collaborateur des Musiques Bizarres qui a l'habitude. Donnez-nous les renseignements que vous savez pour l'orchestre. Je n'oublie pas les unissons de flûtes. Je vous enverrai d'autres airs quand j'aurai le temps de les copier. Celui qu'on jouait à votre fête pourrait servir. Vous avez promis de me l'envoyer.

Cher Loti,

Cela m'est très doux que vous soyez content. Mais je vous en prie corrigez, amplifiez et ne prenez mes envois que comme une première ébauche très incomplète.

J'attaque tout de suite le 2^e acte, le 2^e tableau du 1^{er} acte ; le sacre étant une cérémonie sans dialogue avec musique, chants, danses, mouvements rituels et seulement quelques discours, il faut l'établir plutôt que l'écrire, et j'amasse les documents.

Je suis bien contente que vous n'ayez rien dit à Sarah. Que les retards ne viennent pas de nous. Il y en aura encore bien assez. Si nous l'avisions, elle disposerait sa saison et

nous resterions dehors. Il y a lieu de nous hâter, car la Chine fermente d'une façon inquiétante ; des événements peuvent surgir qui nous rendraient plus opportuns ou peut-être moins. Le scénario est bien posé, nous arriverions toujours à mettre la pièce sur pied, quitte à l'achever pendant les longs préparatifs de la mise en scène. Vous devrez bien empoigner le 4^e acte, le coupage de tête et les matelots (vous pensez bien que je n'écirai pas un mot du dialogue de ces derniers) en me laissant dans l'acte tout ce qui ne vous amuserait pas à faire...

(Notes).

Le personnage que j'appelle Rafale a pour modèle Kan-Ion-Wey réformateur très curieux et favori de l'empereur. Il fut ministre des finances et entraînait son maître hors de la tutelle ; mais l'impératrice ourdit des trames et jura la perte de son adversaire...

(Septembre 1903.) Mardi.

Cher Loti,

Voici le second acte posé. C'est le plus important et le plus difficile. J'y vois beaucoup à développer et à améliorer, mais il valait mieux aller de l'avant que de s'attarder. Faites-moi bien toutes vos observations — je me mets tout de suite au 3^e.

Avez-vous travaillé aux scènes des Matelots ?...

Au revoir, cher et charmant collaborateur. — Soyez tout à fait gentil, faites-moi un peu de matelots.

Je vous embrasse affectueusement.

JUDITH GAUTIER.

Mais voici qu'arrivent des ennuis du côté de Sarah-Bernhardt qui ne prend pas la pièce pour cette saison, comme Judith l'avait espéré. Elle en fut terriblement déçue naturellement, mais n'abandonna pas l'œuvre commencée. Loti lui écrit pour lui annoncer la décision de Sarah et Judith répond :

... Vous devinez confusément que la nouvelle qu'apportait votre dernière lettre a été pour moi un coup de massue : voir la pièce renvoyée à des temps lointains, après avoir tout lâché pour elle était assez terrible — mais quand on n'est pas assommée du coup on se relève et on recommence à cheminer.

Une lueur d'espoir apparaît, car Guitry semble vouloir prendre la pièce et la mettre en scène. Puis, il décide de ne pas la prendre. Encore une déception.

Guitry est revenu à la charge et j'ai cru un moment que nous pourrions avoir une solution rapide — mais quand il a su le vrai — ayant sans doute quelque tendre obligation à sa grande camarade, des scrupules lui sont venus.

Tant mieux si vous pouvez travailler plus tôt — rien n'est perdu alors.

Les dangers que nous courons en tardant sont nombreux, entre autres la représentation d'une autre pièce chinoise — il y en a déjà une d'annoncée dans je ne sais quel théâtre. Je la connais, elle est stupide, mais elle nous nuirait tout de même.

Notre pièce finie, Sarah la joue ou ne la joue pas. Dans ce cas, elle est dans son tort et nous sommes libres. Que cela soit le plus tôt possible. Partageons-nous l'ouvrage, finissons d'abord, nous signerons après.

Ne croyez-vous pas que la pièce vaudrait mieux en 4 actes et 6 tableaux. 2 tableaux au 1^{er} acte — le second acte tranquille et bien développé — le 3^e en deux tableaux : l'incendie de Nankin, puis Pékin, les matelots et les têtes coupées — et le dernier acte, au palais.

Avez-vous quelques observations, quelques idées *fondamentales* pour la charpente et la marche du drame ? Aussitôt que vous m'aurez répondu, je me remettrai au travail. Je n'ai pas rouvert mes cahiers depuis votre dernière lettre, — il a fallu fretter d'autres bateaux — le 3^e acte est assez avancé — c'est là que j'en suis. S'il n'est qu'un tableau, nous serons plus à l'aise pour ne pas trop le charger. Enfin dites votre avis. Vous ne m'avez pas encore donné le moindre conseil...

Je suis triste, ayant la chance de collaborer avec vous, que ce soit de si loin. Je vous aime, j'attends. Je charbonne un peu, mais la mèche peut se ranimer sous un souffle d'espoir.

Si Pierre Loti et Judith avaient de graves ennuis avec Sarah, ils avaient aussi entre eux quelques divergences d'opinions. Ils ne pouvaient pas se mettre d'accord sur les derniers actes. Judith voulait un peu plus de chaleur et d'humanité dans le troisième acte dont la fin cependant était « superbe ».

(Mars 1904.)

Je le voudrais plus passionné... A ce moment-là il ne faut plus, je crois, de chinoiseries, mais seulement du frisson humain... Je persiste à trouver nuisible la mort de l'enfant. Comment parler d'amour à une femme après ce malheur avec le moindre espoir de la convaincre — et s'il n'y a pas un peu d'espoir il n'y a pas d'intérêt... Je suis tourmentée que le 1^{er} tableau du 1^{er} acte ne vous plaise pas. Il ne donnera son effet qu'en scène et *il ne peut pas être autrement*. C'est une vision, la plus exacte que possible d'une cérémonie impériale presque toute en musique pompeuse ; religieuse et très étrange...

Une seconde lettre au mois de mars discute la possibilité de garder les matelots. « Vous ne m'avez pas répondu sur cela », dit Judith. Et il est de nouveau question de Sarah :

P. S. Si Sarah dit qu'elle déteste le monologue elle ment. Dans tout ce qu'elle joue il n'y a que cela, et elle laisse même difficilement ses partenaires placer un mot.

Judith alla voir la pièce de Victorien Sardou que Sarah-Bernhardt avait préférée à la leur.

J'ai vu *La Sorcière*, pièce inepte où l'on braille et hurle comme à la halle. On entend à peine les mots. C'est une pantomime frénétique. Faux succès et pas d'argent. Méfions-nous et veillons.

S'ils ne sont pas toujours d'accord, Judith cède et accepte toutes les idées et tous les conseils de Loti.

Mon cher Loti,

Comme vous êtes méchant ! Tout marchait comme sur du velours, malgré la distance, et pour une petite divergence vous vous fâchez tellement ! Je suis restée si abrutie de votre lettre que je ne savais pas y répondre. Maintenant je remets un peu le nez hors de l'eau, pour vous redire que je me soumetts à tout et que j'attends vos copies pour les porter à Sarah. Notre tort a été, pour les deux derniers actes, d'avoir abandonné le plan du scénario, sans en refaire un autre, et nous nous sommes engagés, naturellement, dans des chemins différents. — Je rebrousse, pour vous rejoindre, et c'est fini.

(Avril 1904).

Cher Loti,

Je vous dis tout d'abord que je me sou mets. J'avoue, ensuite, que je ne suis pas du tout convaincue. Mon acte est mauvais ; mais l'autre n'est pas scénique et décevra le public qui tient justement à ce que tout ce qu'il a deviné et pressenti arrive. Les délicatesses, les sous-entendus délicieux à lire, ne passent pas la rampe. Tout doit être contourné d'un trait brutal pour être compris et craindre trop le mélodrame est une faiblesse. Les chefs-d'œuvre du théâtre grec en sont pleins et le grand romantique en a surabundé. Il est dans la nature et pourvu qu'ils soient bien écrits, il ne faut pas trop dédaigner ses effets. J'ai fait pleurer des légions de *lettrés* et de *concierges* au moyen de la reconnaissance d'un jeune homme par sa nourrice!... et j'étais si sûre de l'effet que je ne craignais pas de faire rire le public une minute avant de le faire pleurer. Nous faisons en somme une pièce romantique, pittoresque et dramatique. Mais ces bavardages sont vains, puisque je me sou mets, sans espérer vous convaincre. C'est seulement pour ne pas être trop lâche en cédant sans plaidoirie...

N'oubliez pas que les infortunés chinois ignorent absolument le baiser, *même en amour*. Si nous pouvions causer, je parlerais une heure pour essayer de vous décider à bâtir un nouveau 5^e acte, mais, si loin, je me tais, je cède et c'est fini... Ne soyez pas trop sanglant ni trop féroce, *on ne l'admettrait pas au théâtre*, et ce serait à refaire. Pour être dans la vérité historique, l'empereur doit être en dehors de toutes les tueries — nous le rendrions odieux autrement d'ailleurs.

Cette dernière citation est très importante. Judith exprime pour ainsi dire sa philosophie du théâtre. La pièce à laquelle elle se réfère est *La Marchande de Sourires* qui eut, comme nous l'avons dit, un succès considérable. Il est vrai que le théâtre de Judith est romantique, et elle abuse même quelquefois des « effets du mélodrame ». Mais si *La Fille du Ciel* reste une œuvre romantique, le souci historique et réaliste de Judith et le souci de la modération et de l'équilibre de Loti en font une œuvre forte, solide et émouvante.

Au mois de juin 1904, Judith perd son frère. Elle ne peut pendant quelque temps écrire à Loti et s'en excuse.

Puis elle reprend son travail et essaye de placer la pièce que Sarah laissait toujours de côté. Elle pense à Guitry, à Claretie, Coquelin, Porel. Claretie avait même demandé une pièce à Loti, et lui et Judith voulaient naturellement lui proposer *La Fille du Ciel*. En août 1905, ils essayent encore d'obtenir de Sarah « une date et un dédit. Voilà assez de temps qu'elle se fiche de nous ». Mais toutes les démarches auprès des directeurs furent vaines. Ils disaient tous que la pièce était splendide mais pas ce qu'il leur fallait à ce moment-là. Et après tous ces démêlés, *La Fille du Ciel* ne vit jamais le jour ou plutôt les feux de la rampe sur une scène française, mais il nous reste la pièce belle et forte telle qu'ils l'ont conçue et qui fut publiée en 1911¹.

Les déboires de Judith avec *La Fille du Ciel* ne furent pas les seuls qui l'attendaient, car les deux dernières pièces qu'elle fit représenter quelques années plus tard ne gardèrent pas longtemps l'affiche. En 1910, elle disait dans une interview où elle annonce son intention ferme de ne plus essayer de se faire jouer : « Mes tiroirs sont encombrés de manuscrits, et vous voudriez que je produise encore ! Une chose me tente et m'a toujours tentée : c'est le théâtre. Mais j'y connus des déceptions telles que je renonce à la lutte pour la gloire dramatique. Mes deux dernières pièces, *Princesses d'amour* au Vaudeville, *L'Avare Chinois*, à l'Odéon, disparurent de l'affiche, je n'ai jamais su pourquoi, en dépit de leur succès évident. Et mes embarras ont recommencé pour ma prochaine pièce avant même d'en arriver à la distribution. (C'est *La Fille du Ciel*)... J'ai aussi dans mes cartons une pièce annamite où je mets en scène le prince d'Annam que nous avons vaincu, détrôné, déporté en Algérie. L'œuvre était achevée lorsque le prince vint, un été, s'installer en Bretagne non loin de chez moi. Je fis sa connaissance, j'eus le courage de lire à ce malheureux le drame où je racontais les misères de sa cour, les tristesses de sa déchéance, et nous nous liâmes d'amitié... C'est aujourd'hui un roi en exil, intelligent et

1. Paris, Calmann-Lévy.

bon, pénétré, malgré sa longue résistance de notre culture ; il a épousé une Française et son fils est mon filleul. Son histoire est dans ma pièce. Qui la jouera ? Personne. Je vais donc, tout simplement, publier mon théâtre... C'est la meilleure façon d'être jouée à mon heure et d'oublier les directeurs ¹. »

En effet, Judith Gautier publia *Tristiane* dans la *Revue de Paris*, le 15 novembre 1910. Et dans les manuscrits qu'elle laissa après sa mort, on retrouva une pièce hindoue, *L'Apsara*, *Les Portes Rouges* (la pièce annamite dont elle parle dans l'interview citée plus haut), et *Madoiselle de Maupin*, tirée du livre de Théophile Gautier. Ces trois pièces n'ont jamais été publiées ².

1. *Le Temps*, 25 novembre 1910.

2. M^{me} Suzanne Meyer dit avoir les manuscrits de ces trois pièces en sa possession.

CHAPITRE XI

LE SALON DE JUDITH GAUTIER SON ÉLECTION A L'ACADÉMIE GONCOURT

Si presque tous les écrivains de talent se sont fait remarquer non seulement par la qualité de leurs productions, mais aussi par leur fécondité, nous pouvons dire que Judith Gautier mérite une place importante dans la littérature française par la qualité de ses œuvres et par leur abondance. Quand nous songeons aux trente-cinq volumes écrits par elle, sans compter les articles de journaux et de revues et les manuscrits qu'elle a laissés, nous pouvons nous faire une idée de son activité littéraire.

Il est difficile de porter un nom célèbre et combien dangereux, étant fille d'un grand poète, de s'aventurer dans l'art d'écrire. Judith aurait pu échouer, elle aurait pu aussi se contenter de l'auréole de gloire de son nom, mais elle avait en elle les vertus nécessaires qui lui permettaient non de mesurer son talent à celui de Théophile, mais de laisser libre cours à sa propre inspiration et de réussir par elle-même. Son art d'écrire n'était pas semblable à celui de Théophile Gautier. Si celui-ci écrivait ses feuilletons d'un seul jet, elle polissait les siens, elle sculptait son œuvre avec soin. Son ancienne bonne, Céleste, nous a raconté comment elle écrivait. Elle griffonnait des phrases, des mots, elle notait des idées sur des petits bouts de papier. Elle recommandait à Céleste : « Surtout ne touchez pas à mes petits papiers. » Et celle-ci naturellement s'en gardait bien. Judith disait souvent que les phrases qui semblaient les plus naturelles, les plus limpides, les plus faciles, étaient celles qui lui avaient donné

le plus de mal. Mais pour écrire elle n'avait pas besoin de s'enfermer seule dans une chambre. Elle écrivait assise devant une petite table dans son salon, où ses amis pouvaient venir l'interrompre et lui parler sans pour cela la déranger véritablement. Elle se remettait paisiblement à son travail et poursuivait l'œuvre commencée, même lorsque près d'elle les conversations continuaient. En ceci elle était bien la fille de Théophile, car lui aussi aimait que l'on vînt l'interrompre quelques minutes quand il écrivait.

Une fois l'œuvre achevée, Judith ne s'en souciait plus. Elle ne s'occupait pas de la réaction du public ou des critiques et jamais elle ne leur demanda une faveur quelconque. Elle écrivait pour elle-même, pour la joie d'écrire, pour la joie de créer. Il y a des gens qui entrent dans la littérature comme ils entreraient à Polytechnique ou dans une école de commerce, dans le but de se faire une situation. Pour Judith, la littérature n'était pas une carrière. C'était un sacerdoce, et la nécessité seule de vivre la força à faire imprimer ses livres.

Anatole France analyse cet aspect du caractère de Judith en disant : « On a déjà signalé avec raison l'indifférence presque hostile de M^{me} Judith Gautier non seulement pour ses œuvres d'art, mais même pour ses plus belles œuvres littéraires. M. Edmond de Goncourt raconte qu'il trouva un jour dans la maisonnette de la rue de Longchamp la jeune Judith qui sculptait *L'Angélique* d'Ingres dans un navet. Le fragile chef-d'œuvre périt en peu de jours. Ce n'était qu'un amusement, le jeu d'une jeune fée ; mais comme ceux qui connaissent le dédain de M^{me} Judith Gautier pour la gloire sont tentés d'y voir un trait de caractère. L'auteur de ces magnifiques livres, écrits avec amour, n'a nul souci de la destinée de ses ouvrages. Comme elle a sculpté *Angélique* dans un navet, elle tracerait volontiers ses plus nobles pensées sur des feuilles de roses et dans des corolles de lis que le vent emporterait loin des yeux des hommes. Elle écrit comme Berthe filait, parce que c'est l'occupation qui lui est la plus naturelle. Mais quand le livre est fini, elle ne s'y inté-

resse plus et demeure parfaitement indifférente à tout ce que l'on en pense, à tout ce que l'on en dit. Jamais femme, je crois, ne laissa voir un si naturel mépris du succès et fut si peu femme de lettres. Et jamais poète n'eut, plus que la fille de Théophile Gautier, le droit de dire avec le berger de l'Anthologie : « J'ai chanté pour les Muses et pour moi ¹. »

Puis il trace ce portrait de la solitaire Judith : « ... un des talents les plus originaux de la littérature contemporaine. J'avais voulu du moins vous montrer ce spectacle assez rare et digne d'être considéré d'une femme parfaitement belle, faite pour charmer, insouciante de sa beauté, fuyant le monde et n'ayant le goût qu'au travail et à la solitude. Ce je ne sais quoi de dédaigneux et de sauvage qu'on devine dans tout ce qu'elle écrit, M^{me} Judith Gautier le porte au fond de son âme. Elle vit volontiers toute dans dans le cortège de ses rêves et il est vrai qu'aucune cour ne pourrait lui faire une suite aussi magnifique ».

L'œuvre de Judith Gautier révèle un sens parfait de la mesure et du goût, une pureté de la lettre et de l'esprit. Elle n'est jamais triviale et elle joint l'abondance de ses pensées à la science de son style. Elle est honnête. Elle ne nous donne pas un Orient de pacotille. Elle a soin, avant de nous décrire une de ces contrées lointaines, d'en étudier les us et coutumes jusqu'à la langue même.

Elle chanta la beauté sans souci de la gloire. Elle écrivait non pour plaire, mais pour enchanter, et c'est pour cela qu'elle obtint non la faveur d'un grand public, mais des princes de la pensée. Dans ses poèmes, dans ses romans, dans son théâtre, c'est toujours la beauté qu'elle a cherché à décrire ; beauté des paysages, beauté des personnages, beauté de leurs pensées et de leurs actes. Chacun de ses héros laisse derrière lui un sillage de bonté invisible. Souvent elle fait pleurer l'amour, mais c'est au moment où il pleure qu'il s'élève dans un sacrifice immense. Ses personnages vivent dans le sublime, mais ils sont assez humains pour que l'on puisse voir leur ascension vers les sommets

1. *La Vie Littéraire*, t. IV, pp. 143-144.

de la sagesse. C'est ce qui les rend réels et prodigieusement vivants. Ils ont le courage de s'élever hors des sentiers battus de la laideur ; pour eux, la vie quotidienne est une fête parce que tous leurs efforts sont tendus vers un haut idéal. L'œuvre de Judith Gautier est donc imprégnée d'idéalisme le plus pur. Il n'y a pas de pessimisme et les révoltes de la conscience se perdent dans l'exaltation des sentiments les plus nobles. On lui a reproché quelquefois un manque de profondeur dans sa pensée. Ceci est une erreur. Sa philosophie n'est ni sévère ni aride ; elle est douce et aimable, faite de fines observations, et sa pensée ne craint pas de s'élever sur les ailes de la métaphysique. Il y a chez Judith, et c'est ce qui la caractérise, un équilibre entre son cœur et son cerveau, caché trop souvent par sa nonchalance extérieure.

Elle avait une vie intérieure intense et vivait repliée sur elle-même. Elle ne se livrait que rarement, et c'est pourquoi elle avait peu d'amis intimes ; mais ceux qu'elle avait étaient fidèles et dévoués. On était sûr, en allant chez elle, de trouver un réconfort moral devant les épreuves. Elle s'oubliait pour penser aux peines des autres. Elle était foncièrement bonne. On ne faisait jamais appel en vain à son aide, à sa générosité. Elle était toujours prête à aider un confrère, à écrire un mot aimable dans les journaux. Chez elle, on ne trouvait pas l'ombre d'une jalousie et elle se réjouissait sincèrement du succès d'un autre. Mais il ne fallait pas toucher à ses propres amis car, comme le dit Haraucourt, « cette languissante créature se faisait lionne et ses yeux assoupis s'allumaient de colère ». Tous ceux qui venaient la voir aimaient son atmosphère de véritable amitié, paisible et bonne.

Son salon n'était pas un salon mondain, mais un lieu de douce intimité où se rencontraient ceux qui l'aimaient vraiment, ceux qui l'admiraient, l'élite intellectuelle de son temps. Le dimanche après-midi était réservé à ses amis. Ils arrivaient de bonne heure et restaient à dîner. Les premiers parmi ses hôtes étaient les Chinois et les Japonais de passage à Paris ; les ministres, les secrétaires d'ambassade, Liao-Sy-Khong dont elle parle si souvent dans ses

lettres à Pierre Loti, et d'autres mandarins lettrés ¹. Pendant les dernières années de sa vie, il y avait parmi les habitués Henri de Régnier, Pierre Louÿs, Henri Moineau, Lucien Descaves, Widor, Emile Bergerat son beau-frère, Albert de Pouvoirville, Péladan. M^{me} Juliette Adam, Rosny aîné, M^{me} Hillmacher, Ganderax et d'autres s'y rendaient quelquefois et nous ne devons pas oublier le fidèle Louis Bénédictus.

Judith aimait recevoir ; elle le faisait largement et, comme elle n'était pas très riche, surtout vers la fin de sa vie, elle recommandait à Céleste, sa bonne, de faire des économies pendant la semaine pour « mettre les petits plats dans les grands » le dimanche. A un moment donné, elle put se payer le luxe d'avoir un valet de chambre, le mari de Céleste. Chrétien ², tel est son nom, avait pour mission sacrée d'appeler à table les convives en jouant sur son piston le thème de la *Chevauchée des Walkyries*, car la pensée de Wagner était toujours vivante dans sa maison. Plus tard, les moyens étant plus restreints, elle dut se séparer de Céleste et de Chrétien et elle n'avait plus qu'une petite bonne de quinze ans qui venait aider à passer les plats. Cependant, Judith continuait à dire pompeusement à Henri Moineau, quand il était là le dimanche : « Henri, mon ami, dites aux domestiques de servir » — ce qui les mettait tous en gaîté.

L'appartement, au 30 rue Washington, n'était pas très grand. Il était déjà encombré de meubles et de bibelots, mais on se tassait tant bien que mal au milieu des objets

1. C'est grâce à ses amis japonais qu'un jour, à la légation du Japon elle fut initiée à la cérémonie du thé qu'elle décrit dans le *Figaro* du 15 février 1906. (Réimprimé dans *Les Parfums de la Pagode* ; voir aussi article du *Mercure de France*, 1^{er} mars 1906, pp. 125-126.) Ajoutons qu'elle était reçue non seulement à la Légation japonaise, mais aussi à l'Ambassade chinoise aux « toits relevés en pointes d'ailes » (*Parfums de la Pagode*, p. 152), située alors 57, rue de Babylone dans le « magnifique pavillon chinois, acheté jadis à une Exposition Universelle ».

2. Céleste et Chrétien qui vivent encore à Saint-Énogat et avec qui nous avons eu l'occasion de parler longuement, se rappellent avec émotion les bonnes heures d'autrefois, et la grande bonté de Judith. Il est touchant de voir chez eux le souvenir fidèle et le culte qu'ils lui ont voué. Et Céleste pleure encore sa vieille maîtresse disparue.

chinois, japonais, hindous, turcs, à l'ombre d'un Bouddha doré plongé dans une éternelle méditation. Il fallait faire attention à Satan, un chat noir aux yeux incandescents, et à Juliette, la couleuvre familière qui s'enroulait frileusement autour des tasses de thé ou que l'on retrouvait cachée dans la poche du pardessus d'un invité. Dans cet « entre-ciel » comme l'appelait Pierre Louÿs, où Paul Nadar pouvait à peine se tenir debout, le plafond étant trop bas, on écoutait des sonnets inédits de Hérédia et la musique de Widor et de Bénédictus. Quelquefois on y jouait aussi des charades. Et un jour, Judith se costuma en Shiva, assise immobile sur le piano. Tous les arrivants s'extasièrent devant la nouvelle statue et ce ne fut qu'après un long moment qu'ils virent la statue s'animer et qu'ils reconnurent Judith elle-même. « Quel dommage », ont écrit les Tharaud, « qu'un de ces familiers de ce salon, un Pierre Louÿs, un Henri de Régner, un Hérédia, un Pierre de Bonnières, ne nous ait pas raconté ce qu'étaient ces dimanches de Judith. Il nous aurait décrit le salon de Paris certainement le plus sincère, le plus idéaliste, et en même temps le plus simple et le plus bon enfant. La grande dévotion du lieu, c'était la musique de Wagner... Oui, ce serait bien précieux pour l'histoire de la société française au siècle dernier, des mémoires sur ce « salon » où il était défendu de prononcer le nom de Zola, où ne venaient que des gens d'un esprit musical, des personnages un peu singuliers et de mystérieux orientaux ¹ ».

Si Henri de Régner n'a pas laissé de souvenirs sur le salon de Judith Gautier, il a cependant décrit l'appartement de la rue Washington : « C'est au numéro 30 de la rue Washington. Un large escalier aux marches sonores et bien cirées. Cinq étages. Une porte, le long de laquelle pend le cordon d'une sonnette qui, tirée, produit un tintement auquel répondent des jappements furieux. Un pas lourd. La porte s'ouvre. Devant nous se dresse une forme massive et corpulente. C'est Judith Gautier elle-même

1. J. et J. Tharaud. *Un drame de l'automne*. Paris, Stock, 1923. (Les Contemporains. Œuvres et Portraits du xx^e siècle). « Le tombeau de Judith Gautier », pp. 59-60.

qui nous accueille et nous tend la main. Elle est vêtue d'une ample robe chinoise. Malgré l'empâtement de l'âge, le visage est resté beau et formé de nobles traits. Une bouche aux lèvres un peu fortes, de magnifiques yeux noirs sourient avec bonté. La chevelure, très noire encore, s'enroule et s'échafaude en tresses opulentes. Le cou, puissant, est cerclé d'un collier de pierres brillantes. La voix est chaude, un peu sourde et traînante. C'est la voix même de Théophile Gautier, au dire de ceux qui l'ont entendu. Il en a transmis à sa fille le timbre et les inflexions. Suivie de sa chienne japonaise, Mousmé, au corps glabre et comme truffé, Judith Gautier nous précède dans le petit salon où elle reçoit. Un vaste divan en coupe une des parois. Sur ce divan est étendu le chat noir, Satan, non loin d'une corbeille où des couleuvres enlacent ou roulent leurs anneaux. La pièce est exigüe et le plafond en est si bas qu'on peut le toucher avec la main. Dans un coin, se dresse un piano. Au mur sont suspendus quelques tableaux. Un Bouddha doré rêve sur la tablette de la cheminée... Les fenêtres donnent sur un large balcon où s'alignent des pots de fleurs et des caisses d'où surgissent des plantes grimpantes... Chez elle, on ne se croirait guère au centre de Paris. Il y a de l'Orientale et même de l'Extrême-Orientale dans l'auteur du *Dragon Impérial*... Est-ce d'Égypte ou de Perse qu'est venue s'incarner jadis en sa jeune et impétueuse beauté son âme nostalgique, lointaine et vagabonde ¹ ?... »

Ainsi, se déroulait la vie de Judith qui partageait son temps entre ses amis et ses travaux littéraires. Mais si les vivants accaparaient sa pensée, elle vivait dans l'atmosphère toujours vibrante des chers disparus. En effet, ils apparaissaient continuellement à son esprit. C'était Victor Hugo dont elle se plaisait à montrer le sonnet qu'il avait composé pour elle ; elle montrait aussi le manuscrit autographe du poème qu'il écrivit pour *Le Tombeau de Théophile Gautier*. Puis, c'était Théophile lui-même, son père

1. *Les Nouvelles littéraires*, 16 août 1930.

si aimé et à qui elle devait tant. C'était Leconte de Lisle, Flaubert, Baudelaire, Théodore de Banville, les Goncourt, Dumas père, Puvis de Chavannes, Berlioz, Maxime du Camp, Vacquerie, Claudius Popelin, et aussi... Richard Wagner. Tous ses souvenirs du passé l'incitèrent à écrire en 1902 cette œuvre pleine de charme, *Le Collier des Jours*, que nous avons longuement citée en racontant sa vie.

Dans les trois volumes qui forment cet ouvrage — le troisième écrit en 1909¹ — nous voyons réapparaître toutes ces figures d'autrefois, au fur et à mesure qu'elles passent dans sa propre vie. Il y a dans ses mémoires une fraîcheur exquise où transparaît sa jeunesse escortée déjà d'une gloire méritée et d'une beauté radieuse. On suit les étapes de sa vie avec un intérêt grandissant. On sent la joie qu'elle a eu à relater ses souvenirs où se révèlent continuellement sa piété et son affection profonde pour Théophile. Il plane sur sa vie, le dieu de sa jeunesse.

Toutes ces pages sont délicates et pures. Il y a de la tendresse et de l'humour. *Le Collier des Jours* s'égrène avec une légèreté incomparable. On voit la petite Judith dans un clair soleil s'épanouir au contact de la vie. Elle est curieuse de tout, elle observe. Tout l'intéresse ; elle emmagasine des sensations innombrables, des observations spirituelles sur les gens célèbres qui venaient les voir dans leur maison de Neuilly « où l'on entrait comme dans un moulin ». Ils ne sont plus des littérateurs, des artistes, mais des hommes avec leurs caractéristiques et leurs travers particuliers qui frappaient son cerveau d'enfant un peu moqueur et malicieux. Baudelaire lui faisait l'effet d'un prêtre sans soutane. Quant aux Goncourt, voici la façon amusante dont elle les décrit :

Les Goncourt venaient quelquefois à Neuilly, surtout pendant l'été. Ils arrivaient, en voiture découverte, vers la fin de notre dîner, au grand jour... Jules entrait le pre-

1. Le *Second* et le *Troisième Rang* furent publiés dans la *Revue de Paris* en 1902-1903 et en 1909. Judith était généralement en retard avec son manuscrit et M. Ganderax « attendait encore avec impatience la copie quand la revue était faite, mise en pages, corrigée, prête à recevoir le bon à tirer ». (Rémy de Gourmont, *op. cit.*, p. 18.)

mier, toujours, d'une allure rapide, tandis qu'Edmond n'apparaissait qu'un peu après et s'arrêtait un instant dans le cadre de la porte.

Le plus jeune des deux frères, Jules, était un blond aux yeux noirs ; sous la volute de sa moustache dorée, sa lèvre inférieure, très gonflée, faisait l'effet d'une grosse cerise pas très mûre. Il était fort élégant, rasé de frais, avec une fleur de poudre de riz qui veloutait la fraîcheur de son teint blanc et rosé. Edmond, plus brun, la figure carrée, le regard attentif, la moustache relevée, avait déjà cet air mousquetaire qu'il garda toujours.

Jules, à peine assis contre la porte vitrée de la terrasse, engageait vivement la conversation sur quelque thème littéraire et, quand il reprenait haleine, son frère continuait la phrase, développant l'idée que l'autre résumait ensuite. C'était un duo tout spécial, où les voix alternaient, sans se heurter ni se mêler jamais ; seulement, tandis qu'en parlant Edmond disait : nous, Jules toujours disait : je. Leur tactique consistait surtout à faire parler Théophile Gautier...

Ils sont on ne peut plus corrects et distingués (*disait Judith à Théophile*), Jules surtout ; et il est même joli, ce blond aux yeux noirs, avec son teint blanc rosé et sa lèvre rouge. Mais je les trouve l'un et l'autre trop appliqués... Quand ils sont là, on est très content de les voir, très intéressé par ce qu'ils disent, et cependant on ne se sent pas à l'aise, on dirait qu'on entre en classe... qu'on n'a plus le droit de dire des bêtises... c'est drôle... Enfin je ne sais pas m'expliquer... Et même nous, qui n'avons qu'à écouter, nous sommes mal à l'aise. Je vois bien que, toi aussi, tu n'es pas comme toujours et que quelque chose te gêne¹.

C'est avec une émotion débordante que Judith raconte la plus belle période de sa vie de femme, ses visites au dieu de Bayreuth. Les souvenirs de Tribschen et d'Allemagne reviennent en foule et l'on sent bien que Richard Wagner laissa en elle une empreinte ineffaçable. Telle une comète qui passe laisse derrière elle un sillon de lumière éblouissante, ainsi la lumière du grand génie brillait à jamais dans son âme.

En racontant la vie de Judith Gautier, nous avons essayé de rétablir dans le temps les principaux faits et

1. *Le Second Rang*, pp. 96-98.

cela n'a pas été sans peine, car le seul reproche que l'on puisse faire au *Collier des Jours*, c'est l'impression vague dans laquelle Judith nous laisse quant aux dates. La chronologie n'a aucune place dans ses souvenirs. C'est une peinture délicate aux fonds et aux reliefs précis dans le temps insaisissable. Pour Judith, véritable orientale, le temps n'existe pas et elle écrivait à Pierre Loti : « Votre fils doit être charmant déjà. Marche-t-il ? Je ne sais plus son âge. Moi qui partage votre horreur pour les choses noires, dont on ne parle pas, je nie le temps. Les dates, les chiffres s'échappent de ma mémoire comme d'un crible. Vous me comprendrez, vous, et ne rirez pas de mon autruchisme ¹. »

On pourrait rapprocher le *Collier des Jours* de cet admirable petit chef-d'œuvre *Les Princesses d'Amour*, tout de grâce, de légèreté, où chaque héroïne raconte elle aussi l'histoire de sa vie. Ce livre fut écrit trois ans avant *Le Collier des Jours*, en 1900. Quand on compare *Le Dragon Impérial* aux *Princesses d'Amour*, on ne croirait pas que trente-trois ans les séparent. Ils ont la même vigueur, la même jeunesse, la même fraîcheur que Judith porta en elle toute sa vie, et qui, avec l'innocence du cœur, se reflète toujours dans ses œuvres.

La trame de ce livre est simple. C'est un conte de fées. Un prince tombe amoureux d'une pauvre mais belle jeune fille qui répond au doux nom de Oiseau-Fleur. Il veut l'épouser, mais ses parents refusent cette mésalliance. Le prince est désespéré, quand soudainement on découvre que Oiseau-Fleur est réellement une princesse que des malfaiteurs avait enlevée quand elle n'était encore qu'un bébé. Les deux jeunes gens peuvent donc s'aimer et s'épouser et ils vivront heureux pendant de longues années. Cette fin heureuse n'arrive qu'après bien des péripéties dans lesquelles on voit la jeune princesse enfermée dans la fameuse cité d'amour de Tokio, le Yoshiwara. C'est là que les marchandes de sourires, les princesses d'amour se racontent mutuellement leur vie. Histoires navrantes et

1. Lettre de 1890.

touchantes de guerre, de mort, d'honneur, d'amour pur, de vengeance. Pauvres simulacres de princesses que la mort seule ennoblit ! Ce livre est comme une brise légère qui laisse derrière elle un doux parfum de fleurs exotiques.

En 1907, Judith Gautier tira de ce livre une pièce de théâtre qui fut représentée au Vaudeville. La pièce ne garda pas longtemps l'affiche ; la critique fut cependant élogieuse.

Ainsi se poursuivait le labeur fécond et opiniâtre de Judith Gautier, qui enrichissait les lettres françaises. Les années passaient et Judith apparaissait maintenant non plus dans sa beauté altière et sa jeunesse triomphante, mais dans sa maturité. Elle conservait encore dans son port alourdi (elle atteignait la soixantaine) les traces de sa beauté d'autrefois. Oui, les années avaient passé ; les jours heureux de Tribschen étaient loin. Cependant elle rayonnait toujours de force calme et de bonté malgré ses soucis d'argent et sa santé délicate. Déjà, quelques années auparavant, elle écrivait à Pierre Loti¹ : « Depuis longtemps je veux vous envoyer mon *Livre de Jade*, mais je suis dans un état bizarre où toute action m'est une peine incroyable. Il me semble vivre dans du brouillard, sur une terre molle avec un corps désossé. C'est au point que je laisse passer l'été sans aller voir la nature... » Elle trouvait pourtant la force nécessaire pour continuer son œuvre et pour aider tous ceux qui venaient lui demander aide et protection.

Déjà l'Académie Française avait honoré en elle un écrivain de race en couronnant son livre *La Sœur du Soleil* et, si elle n'avait pas été femme, elle aurait sans doute pris place sous la Coupole, comme le déclarait Gaston Boissier, l'ancien Secrétaire Perpétuel de l'Académie : « Elle serait à nous depuis longtemps car elle est peut-être le chef-d'œuvre de son père². » Cependant, elle qui ne recherchait pas les faveurs, qui aimait vivre dans l'ombre, devait, en 1910, recevoir un nouvel hommage éclatant en entrant dans l'autre académie, l'Académie Goncourt. Curieuse destinée

1. Lettre de septembre 1902.

2. *Le Figaro*, 8 janvier 1918.

que n'avait pas prévue les fondateurs. Les Goncourt n'avaient certes pas pensé à la petite fille si jolie et si intelligente, quand ils firent la liste des membres futurs de l'Académie. C'était un honneur pour elle d'être la première femme (et jusqu'à présent la seule) reçue à l'Académie Goncourt. L'histoire de son élection vaut la peine d'être contée ¹.

Jules Renard, membre de l'Académie Goncourt, venait de mourir, au mois de mai 1910. Il fallait lui trouver un remplaçant et ce n'était pas facile, car il y avait de nombreux candidats : Léon Bloy, Claudel, Laurent Tailhade, Ajalbert, Henri Fabre, Georges Lecomte, Victor Margueritte, R. de Gourmont. Les membres de l'Académie Goncourt se réunirent donc le 26 octobre 1910 à leur 47^e dîner, qui fut pour cette fois un déjeuner au Café de Paris. Les neuf membres présents étaient Léon Hennique, Octave Mirbeau, Gustave Geffroy, J. et H. Rosny, Elimir Bourges, Lucien Descaves et Léon Daudet. La lutte fut chaude et la session paraissait devoir se prolonger quand Lucien Descaves eut l'heureuse inspiration de proposer Judith Gautier. Ils furent tous immédiatement conquis par cette proposition. Judith Gautier représentait en effet tout un passé de grande littérature et elle était elle-même un écrivain racé. Les Goncourt n'auraient certes pas manqué d'honorer en elle son père, Victor Hugo et les maîtres d'autrefois, et son propre talent. En outre, c'était une femme et n'avait-on pas déjà critiqué l'Académie Goncourt d'être trop exclusivement masculine ? Judith réunissait ainsi toutes les qualités nécessaires pour faire partie de cette assemblée et elle fut élue par sept voix sur neuf ².

Rosny aîné raconte comment ils allèrent tous rue Washington annoncer la nouvelle à Judith Gautier : « Un carillon de cristal annonça notre visite. Un singe tressauta, des chats nous examinèrent avec méfiance et l'hôtesse parut, grasse, tanguante, avec un visage où demeurait le vestige

1. Nous remercions beaucoup M. Lucien Descaves qui, avec sa bienveillance coutumière, a bien voulu nous raconter en détails l'élection de Judith Gautier.

2. Les deux autres voix allèrent à M. Claudel.

d'une grande beauté, et je ne sais quoi dans l'allure qui était d'un autre temps, qui évoquait l'ère du romantisme. Elle nous embrassa joyeusement, et cria en donnant l'accolade à Descaves : « Ça doit être celui-là qui a conduit la conspiration ¹. »

Judith Gautier accueillit la nouvelle avec sa placidité coutumière, mais reconnaissante de l'honneur qui lui était fait. Cette élection fut reçue avec faveur et eut l'approbation du monde des lettres, car elle rendait justice à une femme de talent qui n'avait jamais cherché la gloire. En janvier de l'année suivante, 1911, Judith reçut la croix de la Légion d'Honneur. Était-ce le fait de son élection à l'Académie Goncourt et de sa décoration ? Toujours est-il que le nom de Judith Gautier brilla de plus en plus au firmament des lettres. Le volume *Les Princesses d'Amour* fut traduit en espagnol ², et son nom et ses ouvrages furent connus dans des pays aussi lointains que le Brésil et la Russie ³.

Ses succès n'arrêtèrent pas son travail. Elle collabora à plusieurs journaux et revues, et fut critique musical d'*Excelsior* de 1910 à 1912. En 1911, parut son livre de poésie que nous avons déjà analysé. Dans la même année, un nouveau livre, *En Chine* ⁴. L'année suivante, la propriétaire de la célèbre maison *A la Marquise de Sévigné*, qui était une de ses amies, lui demanda d'écrire un livre pour servir de publicité. Ce livre ne fut jamais mis en librairie ; il était offert par la maison à certains clients. Judith se donna beaucoup de peine pour écrire *La Marquise de Sévigné* et elle passa des heures à étudier le style et la langue de la grande épistolière. Le résultat est tout à fait charmant et on dirait vraiment que ce sont de nou-

1. Rosny (J.-H. aîné). *Mémoires de la Vie littéraire. L'Académie Goncourt*. Paris, G. Crès et C^{ie}, 1927, p. 57.

2. Paris, Ollendorf, 1907. Version Castellana. Prologo de Louis Bonafoux, in-8°.

3. Voir Vieira Souto (Luis Filipe). *Vida e Obra de Um Escritor. Artur de Oliveira*. Rio de Janeiro, Publicações da Academia Brasileira, 1936 (Anexo, pp. 325 à 328, Lettre à Judith Gautier) ; et Basile Alexéiev. *La Littérature chinoise*. Paris, Paul Geuthner, 1937.

4. Vincennes, Arts graphiques, 1911.

velles lettres de la Marquise. Mais elle écrivit aussi deux œuvres plus sérieuses : *Le Japon* et *Le Roman d'un Grand Chanteur* ¹. Dans ce dernier livre, elle raconte la vie de sa cousine Julia, la célèbre Grisi, et de son mari Mario, le chanteur bien connu. Elle avait déjà parlé d'eux, çà et là, dans *Le Collier des Jours*. Cette même année, elle publiait une nouvelle édition de *L'Inde Éblouie* et, en 1913, *Dupleix* ².

Nous arrivons à l'année 1914, à la grande tourmente qui devait dévaster l'Europe. Judith avait à ce moment-là soixante-quatre ans. Toujours fidèle à la cause de Wagner, elle devait publier en cette même année un nouveau *Parsifal* ³. Malgré sa santé toujours délicate, elle alla au mois de mai au Maroc pour se rendre à une invitation du Prince d'Annam. C'était la première fois qu'elle visitait un pays se rapprochant, même de loin, de l'Orient. Mais elle n'y fit qu'un court séjour et retourna à Paris pour subir la dernière grande épreuve de sa vie.

Trois mois après son retour, la Grande Guerre éclatait.

1. *Le Japon*. Vincennes, Arts Graphiques, 1912. *Le Roman d'un Grand chanteur* (Mario de Candia). Paris, Fasquelle, 1912.

2. *L'Inde Éblouie*. Vincennes, Arts Graphiques, 1912. *Dupleix*, Vincennes, Arts Graphiques, 1913. (Paris, Nelson, 1916.)

3. *Parsifal de Wagner*. Version française avec M. Kufferath. Paris, l'Illustration, 1914.

CHAPITRE XII

RECUEILLEMENT DANS LA TEMPÊTE. — MORT

« ... un flot d'hommes farouches s'est ébranlé et, comme un grand fleuve qui déborde, les guerriers se sont avancés, renversant les cités, entraînant les populations, toujours plus nombreux, toujours plus terribles. Derrière eux les maisons s'écroulent et fument, les champs sont rasés et stériles ¹. »

Un voile de ténèbres s'était abattu sur le monde et Judith Gautier, qui avait chanté les épopées de batailles, qui avait décrit des samourais aux lourdes armures, ne se doutait pas, en écrivant ces lignes, dans son premier roman, *Le Dragon Impérial*, qu'elle verrait les horreurs de deux guerres.

Dans son appartement de la rue Washington, elle suivait avec angoisse les péripéties de la guerre. L'amitié qui l'avait liée à Wagner, son admiration pour le maître de Bayreuth dont elle avait défendu passionnément la cause, avaient créé forcément des liens entre Judith et l'Allemagne. Aussi fut-elle profondément attristée de voir de nouveau la France aux prises avec le pays de Wagner. Elle avait refusé de quitter Paris, attendant avec anxiété la fin de la lutte, quand arriva la nouvelle du Manifeste des 93 Intellectuels Allemands parmi lesquels se trouvait son filleul, Siegfried Wagner. Ce fut un coup terrible pour Judith. Autant elle avait compris, jusqu'à un certain point, la pensée de Richard Wagner lors de la guerre de 1870, autant elle fut bouleversée de voir Siegfried accepter la

1. *Le Dragon Impérial*, p. 207.

teneur de ce Manifeste. Comme le dit son beau-frère, Emile Bergerat : « Tout en elle s'écroula. Elle ramassa livres, chats, canaris et s'enfuit de Paris pour n'y plus revenir ¹. » Elle devait dire plus tard, en parlant de son amour pour les bêtes : « Que voulez-vous, les bêtes ne trompent ni en amour ni en amitié ; il n'y a qu'elles d'honnêtes. Les canards sauvages eux-mêmes n'ont pas de plume à signer des manifestes ². » Elle quitta donc son appartement pour aller se réfugier dans sa villa paisible de Saint-Enogat, qu'elle ne devait plus quitter, car elle y allait pour mourir. De même qu'en 1870, Théophile Gautier ne put supporter l'épreuve de la guerre, de même sa fille devait être blessée à mort par la guerre de 1914.

Cependant un calme relatif descendit en elle quand elle poussa la barrière en bois de son petit domaine « Le Pré des Oiseaux », rempli de tant de chers souvenirs. Elle retrouvait sa maison à deux étages située au bord de la mer grise de Bretagne. En entrant dans le jardin, assez grand, elle revoyait les beaux arbres courbés par le vent de mer. Quelques-uns avaient été plantés jeunes par des amis ; l'un venait de Jérusalem, un autre d'ailleurs ; ici, c'étaient des bambous et là des pins maritimes dont les branches dessinaient des arabesques japonaises ; en-dessous des arbres, des arbustes et des plantes aromatiques, de l'eucalyptus, du romarin, de la menthe. Tout de suite à gauche, en entrant, était la petite maison d'amis où Pierre Louÿs avait écrit son *Aphrodite* ; sur l'un des murs, les noms de ses bêtes favorites gravés en chinois. Puis, en obliquant toujours vers la gauche, elle apercevait le toit de chaume de sa cabane en demi-cercle, juchée sur des pilotis qui lui donnaient un faux air de case indo-chinoise. On y accède par un petit escalier en bois. C'est là qu'elle aimait venir travailler et se reposer, étendue sur une chaise longue, admirant la vue splendide sur la mer et les îles. Au bout de l'allée centrale se dresse la maison

1. *Le Figaro*, 8 janvier 1918.

2. *Ibid.*

dont la façade principale fait face à la mer. Sur le côté gauche, une aile en rez-de-chaussée divisée en deux pièces forme une serre et la salle à manger. La porte d'entrée, au centre du bâtiment, encadrée de deux fenêtres, s'ouvre sur un petit vestibule¹. A gauche, la salle à manger, en face, le grand salon avec une vue sur la mer. Le salon est une pièce aux dimensions assez vastes, éclairée par deux fenêtres et une grande porte-fenêtre. A gauche, la cheminée sur laquelle repose un joli buste de Judith petite fille, sculpté par Etex dans du marbre de Carrare. Une glace sans tain laisse apercevoir la salle à manger. De chaque côté de la cheminée, deux grands tableaux représentant en pied, Théophile jeune, peint par Chatillon en 1839 et Ernesta Grisi. A droite, un vitrail fait face à la cheminée. Puis, dans un coin, la grand fauteuil et la petite table de travail. Sur les murs, des photographies de Judith, un crayon d'elle par Sargent, des gravures représentant Beethoven et Wagner, des dessins, des miniatures. Et, dominant tout, le spectacle de la mer. Au premier étage, les chambres. Devant la maison du côté de la mer, quelques degrés de pierre mènent à une terrasse au centre de laquelle se trouve un bassin avec des nénuphars et des poissons rouges, quelques arbustes et des fleurs. Un escalier d'une vingtaine de marches avec deux rampes soutenues par des colonnades de pierre mène à une autre terrasse plus grande où se trouve une cabine de bain. A droite, un petit escalier taillé à même le roc, conduit à la grève. Telle est la retraite où Judith Gautier venait se réfugier.

Les échos de la guerre lui parvenaient quand même. Les mois passaient dans l'inquiétude. Sa santé ne s'était pas rétablie et cependant elle travaillait, elle écrivait des articles pour les journaux et d'autres ouvrages qui sont restés manuscrits et qui n'ont pas encore vu le jour. Dans sa solitude, elle recevait peu de gens, mais cela ne l'empêchait pas de penser aux vivants et aux morts. Comme avant, on ne frappait jamais en vain à sa porte.

1. Au-dessus de cette porte il y a une plaque de marbre sur laquelle on lit : « Dans cette maison, Judith Gautier a rêvé, ri, pleuré. »

Son cœur était largement ouvert à toutes les infortunes. C'est ainsi qu'elle fit un court voyage à Paris pour venir en aide au compositeur Fanelli, un ami de très longue date dont elle s'était activement occupée quelques années auparavant et qui eut de grands succès aux Concerts Colonne¹. Avec lui, comme avec d'autres, sa générosité et sa bonté faisaient des merveilles et elle disait : « Tout le monde vient vers moi. Je ne sais pourquoi. Ils croient que cela m'intéresse. Enfin si je puis les consoler, leur faire du bien, je veux bien les entendre. »

C'est aussi durant cette période de la guerre qu'elle revit Péladan à Saint-Enogat. Elle avait beaucoup admiré l'homme et son talent. Elle avait suivi de près ses idées et elle aussi s'était occupée du mysticisme rosicrucien. En compagnie de Clermont-Ganneau, elle faisait partie d'un ordre de Rose-Croix et elle portait souvent le costume de cet ordre. Céleste Chrétien nous a raconté comment elle passait des heures à broder les costumes que Judith devait porter. Après quelque temps, Judith avait cessé de voir Péladan, ce qui ne l'empêcha pas de le recevoir quand il vint, très malade, à Saint-Enogat. Quelques mois plus tard, après la mort de Mirbeau, elle eut même l'occasion de présenter la candidature de Péladan pour le remplacer à l'Académie Goncourt. Elle n'abandonna son idée que quand tout espoir fut détruit.

Puisque nous parlons de Rose-Croix, ajoutons qu'elle s'était aussi occupée d'occultisme et de magie avec Eliphas Lévi. Elle avait déjà été initiée, pour ainsi dire, à la magie, en assistant aux réunions spirites de M^{lle} Huet, son ancienne institutrice. Mais son étude, sous la direction d'Eliphas Lévi, fut beaucoup plus sérieuse et comportait des leçons de magie² et la lecture de livres et d'anciens textes caba-

1. Judith Gautier avait découvert Fanelli vingt ans avant Gabriel Pierné, par l'intermédiaire de M^{me} Lafitte dont elle parle dans *Le Collier des Jours* et qui l'avait elle-même recueilli.

2. Les Goncourt dans leur *Journal* (dimanche 28 décembre 1873, vol. V), décrivent Judith au moment même où celle-ci découvrait un intérêt dans les mystères occultes qui passionnaient M^{lle} Huet. « Au convoi de François Hugo, nous sommes accostés, Flaubert et moi, à la sortie du Père Lachaise par Judith. Dans une fourrure de plumes, la

listiques et autres. Il n'était pas rare, lorsqu'on allait rendre visite à Judith, que la bonne vous répondit : « Madame n'est pas là. Madame est à sa leçon de magie. » Mais Judith considérait cette étude très dangereuse pour les âmes faibles et elle conseillait à ses amis de ne pas s'y adonner et de ne jamais, en aucun cas, essayer de la pratiquer. Elle était trop équilibrée pour se livrer à des pratiques quelconques et elle ne conservait que les idées métaphysiques qu'elle avait pu extraire de ses longues méditations sur l'Orient.

D'ailleurs, elle avait écrit en 1902 *Le Livre de la Foi Nouvelle*¹ qui montre bien ses tendances ; si le titre paraît un peu prétentieux, les idées qu'il contient ressemblent étrangement à la métaphysique hindoue et chinoise. L'idée qui s'en dégage est qu'à l'apparition d'un univers les deux pôles de la nature, l'esprit et la matière, existent. L'esprit, en descendant dans la matière, se sacrifie, mais de ce sacrifice naît la conscience de l'homme. Et l'homme peut par sa conscience et sa volonté obtenir la délivrance ; « tous ses efforts doivent tendre à réaliser son diamant — que tu peux appeler *âme*². » Ainsi l'homme retourne à l'esprit d'où il est issu. N'est-ce pas là l'idée de *Parsifal*, du pur qui revient vers le pur ? Il est intéressant de noter ici la grande unité de pensée de Judith Gautier, dans le domaine de la métaphysique. Déjà en

filles de Théophile Gautier est belle d'une beauté étrange. Son teint d'une blancheur à peine rosée, sa bouche découpée, comme une bouche de primitif, sur l'ivoire de larges dents, ses traits purs et comme sommeillants, ses grands yeux, où des cils d'animal, des cils durs et semblables à de petites épingles noires, n'adouçissent pas d'une pénombre le regard, donnent à la léthargique créature l'indéfinissable et le mystérieux d'une femme sphinx, d'une chair, d'une matière dans laquelle il n'y aurait pas de nerfs modernes. Et la jeune femme a pour repoussoir à son éblouissante jeunesse, d'un côté le Chinois Ting à la face plate, au nez retroussé, de l'autre sa mère, la vieille Grisi, dans son ratatinement souffreteux. Puis afin que tout soit bizarre, excentrique, fantastique dans la rencontre, Judith s'excuse auprès de Flaubert, de l'avoir manqué la veille. Elle était sortie pour prendre sa leçon de magie, oui, sa leçon de magie. »

1. *Le Livre de la Foi nouvelle* (ouvrage anonyme publié sans indication de lieu, ni date, ni nom d'éditeurs ou d'imprimeur) (Paris, 1903), gr. in-8°.

2. *Ibid.*, p. xv.

1864, à dix-neuf ans, sa compréhension de l'*Eureka* montre son acceptation intuitive de la cosmogonie orientale. Elle ne peut s'empêcher, trois ans plus tard, dans son *Dragon Impérial*, de mettre dans la bouche de l'Empereur ces mots de Lao-Tze : « La perfection consiste à être sans passions pour mieux contempler l'harmonie de l'univers.¹ » Dans *Le Vieux de la Montagne* elle rappelle, comme nous l'avons vu, les idées métaphysiques de l'Islam, pour aboutir enfin à la condensation de toutes ces idées anciennes dans *Le Livre de la Foi Nouvelle*. Nourrie comme elle l'était de ces pensées asiatiques sur l'origine du monde et de l'homme, c'est en elles qu'elle puisait sa force d'âme et son rayonnement intérieur.

Le soir de sa vie arrivait. On se l'imagine aisément, dans les années cruelles de la guerre, revivant toute sa vie passée, vie tout illuminée de beauté, toute peuplée d'aspirations vers l'Idéal, de méditations spirituelles, revivant sa destinée qui lui avait permis de vivre dans l'intimité des « dieux » de son temps, parmi lesquels Wagner gardait toujours la première place. Sa maison ne portait-elle pas le nom du « Pré des Oiseaux » ? Il arriva même qu'un été, dans le jardin embaumé, on put entendre les mélodies de Bayreuth dans le chant des oiseaux, car Judith avait recueilli un jeune merle qui, par mégarde, était tombé dans son potage un jour qu'elle prenait son repas sous les arbres ; et patiemment elle lui avait appris, à l'aide d'une flûte, trois airs : un air du *Vaisseau-Fantôme*, un autre des *Maîtres Chanteurs* et un de *Siegfried*. En grandissant, au lieu de lancer les trilles habituels des merles, il siffla ces trois airs de Wagner. Il était devenu tellement wagnérien, malgré lui, que non seulement il mélangeait les airs, mais il les apprit à tous les merles du jardin, élèves dociles, et ainsi les « Murmures de la forêt » se changèrent en murmures du jardin².

1. *Le Dragon Impérial*, p. 229.

2. Vingt ans après, le perroquet de l'amie intime de Judith, qui lui, fut jadis l'auditeur attentif des merles wagnériens, se met, encore, à vibrer d'aise et à jacasser, quand on lui siffle les fameux airs d'autrefois.

Judith vivait donc avec ses souvenirs. Elle était entourée de l'affection d'une amie dévouée, et de l'amitié et de l'adoration de ce bon Louis Bénédictus. Elle avait la mer qu'elle aimait tant, ses livres et ses bêtes.

Novembre 1917. Les chagrins s'ajoutaient aux chagrins. Elle apprit la mort de son ami Fanelli. Elle en fut très affectée. Son beau-frère, Emile Bergerat, voyant l'état de santé de Judith qui déclinait de plus en plus, demeura dans sa propriété personnelle à Saint-Enogat, pour être près d'elle. Elle avait du mal à bien former ses lettres quand elle écrivait, mais cependant elle eut la force d'écrire un article sur Fanelli pour le *Figaro*. Quelques jours avant Noël, elle se sentit un peu mieux et plus gaie, avec plus de confiance dans l'avenir. Elle voulait faire un Arbre de Noël pour ses chats : Bébé, Lilith, Iblis et Crevette, mais apprenant par le journal que les troupes alliées venaient d'entrer à Jérusalem, elle décida de confectionner plutôt une crèche pour fêter cet heureux événement. Elle reprit donc son passe-temps favori et se mit à façonner de petites marionnettes représentant les personnages de la crèche de Bethléem. Elle prit un grand plaisir à se retremper dans l'atmosphère mystique de cette fête, à modeler l'expression différente de chacun des personnages : la Vierge, l'enfant, le bœuf, l'âne, les bergers et les rois mages.

La veille de Noël arriva. Elle termina ses petits travaux. Mais le soir une grande lassitude l'envahit. Elle se coucha très tôt pour ne plus se relever.

Le 26 décembre. Le jour se leva. De lourds nuages volaient bas sur la mer menaçante. Un grand vent soufflait sur les côtes de Bretagne, échevelant les pins du jardin, faisant tournoyer les feuilles mortes dans une ronde sans fin. Les récifs de la côte étaient entourés d'une écume bouillonnante. Tout faisait présager une violente tempête et les barques de pêche rentraient précipitamment au port. Quoique très faible, Judith Gautier passa une journée relativement calme. Vers le soir, la tempête se déchaîna. Les vagues déferlaient dans un grand bruit de tam-tam

et montaient à l'assaut du mur du jardin, tandis que les mouettes faisaient entendre leurs cris semblables à des poulies qui grincent. Dans le jardin sombre, la cloche de la barrière d'entrée se mit à sonner par saccades, lugubrement secouée par les rafales de vent. C'était une grosse cloche en bronze venant d'un navire qui s'était brisé sur les écueils de la côte bretonne lors d'une tempête semblable, près de Dinard. Judith avait acquis cette cloche à la vente des épaves et l'avait accrochée à la barrière du jardin. De son lit, elle l'entendait gémir désespérément et peut-être songeait-elle à la légende du *Vaisseau-Fantôme* qui poursuivait sa course maudite dans le fracas de l'océan en furie.

Un peu avant dix heures du soir sa tête se souleva, ses yeux semblèrent fixer quelque chose de lointain : des étangs aux lotus d'or peut-être, des rizières agitées par une brise tiède, parfumée... et sa tête retomba. Son âme chinoise s'en allait rejoindre les mânes des ancêtres et une grande paix se refléta sur son visage.

A ce moment précis, l'horloge du vestibule, qui marquait dix heures, s'arrêta brusquement, tandis que la cloche du jardin continua de sonner dans le déchaînement des forces de la nature.

Elle fut enterrée, comme elle le désirait, dans le petit cimetière de Saint-Enogat, face aux solitudes mouvantes de la mer¹.

Nous visitâmes ce petit cimetière tout proche de sa maison. Des herbes folles, des fleurs de Bretagne ; à gauche, au fond, près du vieux mur couvert de lierre et bordé de peupliers, une simple dalle grise de granit, grise comme le ciel breton, avec ces mots :

JUDITH GAUTIER

1917

1. Louis Bénédictus, mort en 1923, est enterré près de la tombe de Judith Gautier.

En haut à droite, et en bas à gauche, sur la dalle, des caractères chinois gravés et peints en bleu annoncent dans une clarté d'aurore :

La lumière du Ciel s'élève.

Dans la tourmente qui sévissait sur le monde et particulièrement sur la France, la mort de Judith Gautier passa presque inaperçue du grand public, et pourtant cette mort fut une perte réelle pour les lettres françaises. Quelques articles dans les journaux annoncèrent la mort de Judith et parlèrent de sa vie. Des lignes bien courtes célébrèrent son talent, sa personnalité — et ce fut l'oubli. C'est dommage, car son œuvre est un pur joyau qui mérite d'être enchâssé dans la couronne de gloire des grands écrivains français. On retrouve dans ses livres la pureté du langage et du style, la grandeur et la noblesse des sentiments, la naïveté et la fraîcheur de la jeunesse. Son œuvre tire sa force de l'unité de la pensée.

Nous savons qu'il est impossible pour un public nourri d'une littérature réaliste et dure, qui se plaît à la recherche du laid et du sordide, qui exalte la matière au détriment de l'esprit, qui oublie le simple pour ne voir que le complexe et le morbide, il est impossible pour ce public de goûter l'enchantement de l'œuvre de Judith Gautier. Sa place ne lui sera rendue que lorsqu'on reviendra à plus de simplicité et de candeur.

Judith Gautier a creusé dans les âmes de ses héros des sillons dans lesquels sont semées les éternelles vérités, promesses d'une civilisation meilleure. Elle savait bien que la grandeur des civilisations antiques de l'Orient était due à la sagesse des siècles, cette sagesse qui est le pollen des hautes intelligences. Sachant cela, tel un barde errant et solitaire, elle chanta dans son œuvre cette grandeur. Ce qui fut sa pensée intérieure, sa pensée la plus intime, le suc même de son âme, reste à jamais relié à l'Asie immense, avec tout son cortège éblouissant de conquêtes et de sagesse.

BIBLIOGRAPHIE

PREMIÈRE PARTIE

ŒUVRES DE JUDITH GAUTIER DANS LEUR ORDRE CHRONOLOGIQUE

A

ROMANS. NOUVELLES. POÉSIES

- I. — LE LIVRE DE JADE. Paris, Lemerre, 1867. in-8° (Publié sous le nom de Judith Walter).
— Poèmes traduits du Chinois par Judith Gautier. Paris, Juven, 1902. in-8° illustré de vignettes d'après les artistes chinois. Éditions de Luxe contiennent un frontispice à l'eau-forte.
— Nouvelle édition corrigée et augmentée en 1908.
— Paris, Éditions Jules Tallandier, 1928. in-8°.
— Paris, Librairie Plon, 1933, in-8°. Les Beaux Textes Illustrés. Sept hors texte en héliogravure.
- II. — LE DRAGON IMPÉRIAL. Paris, Lemerre, 1869. in-12. (Publié sous le nom de Judith Mendès.) Cet ouvrage parut en feuilleton dans *La Liberté* du 23 mars au 27 mai 1868.
— Paris, Colin et Cie. 1893.
- III. — L'USURPATEUR. Paris, Librairie Internationale, 1875. 2 vol. in-12, avec deux frontispices par l'auteur. (Publié sous le nom de Judith Mendès.) Cet ouvrage a été couronné par l'Académie Française.
— Paris, Marpon et Flammarion, 1883, 2 vol. in-12.
— Nouvelle édition publiée avec variantes sous le titre : LA SŒUR DU SOLEIL. Paris, Dentu, 1887. in-12.
— Nouvelle édition sous ce dernier titre, Paris, Colin et Cie., 1891 et de nouveau en 1898, dans la *Collection des Romans Historiques*. 1 vol. in-12.
- IV. — LUCIENNE. Paris, Calmann-Lévy, 1877. in-18. Cet ouvrage parut en feuilleton dans *Le Rappel* sous le titre *Jeux de l'Amour et de la Mort*, en 1876.
- V. — LES CRUAUTÉS DE L'AMOUR. Nouvelles. Paris, Dentu, 1879.
— Réimprimé, Paris, Marpon et Flammarion, 1889. in-16. Forme le tome 139 de la *Collection des Auteurs célèbres*.

VI. — LES PEUPLES ÉTRANGES. Paris, Charpentier, 1879, in-12.

VII. — ISOLINE. Roman avec 12 eaux-fortes par Auguste Constantin. Paris, Charavay frères, 1882, in-8° carré (528 exemplaires dont 500 hollandaise, 2 chine et 16 japon ; encadrement en couleur).

VIII. — ISOLINE ET LA FLEUR SERPENT, et autres nouvelles, trois gravures de F. Regamey et de A. Constantin. Paris, Charavay frères, 1882, in-12.

IX. — RICHARD WAGNER et son œuvre poétique, depuis *Rienzi* jusqu'à *Parsifal*. Paris, Charavay frères, 1882, in-16 avec portrait et autographe.

X. — LA FEMME DE PUTIPHAR. Paris, Marpon et Flammarion, 1884, in-12 avec 2 gravures. Dans la collection *Les Grandes Amoureuses*.

XI. — ISEULT. Paris, Marpon et Flammarion, 1885, in-12 avec eaux-fortes de Morel, Bertrand, Vierge.

XII. — POEMES DE LA LIBELLULE, traduits du Japonais, d'après la version littérale de M. Saionzi, conseiller d'État de S. M. l'Empereur du Japon, par Judith Gautier. Illustrés par Yamamoto. Paris, imp. Gillot, 1885, in-4° carré, gravures coloriées, papier du Japon. Chez M^{me} Judith Gautier, 108, avenue des Champs-Élysées. (Hors commerce.)

XIII. — ISKENDER, histoire persane. Paris, Frinzine et C^{te}, 1886, in-12. Cet ouvrage parut dans *La Liberté* du 10 novembre au 17 décembre 1869.

— Réimprimé avec un sonnet liminaire de Leconte de Lisle, Paris, Colin et C^{te}, 1894, in-12. *Collection des Romans historiques*.

XIV. — LA CONQUÊTE DU PARADIS ; LE LION DE LA VICTOIRE. Paris, Frinzine, 1887, in-12, dédié à Auguste Vacquerie.

— Deuxième volume : LA REINE DE BANGALORE, 1887.

— Les deux volumes réimprimés mais réduits dans la *Collection des Romans historiques* sous le titre : LA CONQUÊTE DU PARADIS. Colin et C^{te}, 1890, in-18. En sus, 25 exemplaires hollandaise, numérotés.

— Avec illustrations de Alex. Lagé. Paris, Ollendorf, 1909, in-8°.

— Sous le titre de L'INDE ÉBLOUIE. Une aventure coloniale au XVIII^e siècle. Paris, Colin et C^{te}, 1913 (1912), in-8°. Préface de l'auteur VIII, et 8 planches hors texte.

XV. — LES NOCES DE FINGAL : poème en trois parties, écrit pour le concours Rossini. Paris, imp. Firmin-Didot (Institut de France), 1888, in-4° 2 colonnes.

— Réimprimé dans le recueil POÉSIES, 1911.

- XVI. — LES MUSIQUES BIZARRES A L'EXPOSITION (1889) recueillies et transcrites par Louis Bénédictus, dessins de A. Gorgnet. Paris, G. Hartmann et C^{ie}, 1889, in-8°. Les chansons exotiques contenues dans cet ouvrage ont été traduites par Judith Gautier, mais elles ne portent point de signature.
- XVII. — FLEURS D'ORIENT, nouvelles historiques. Paris, Colin et C^{ie}, 1893, in-18. *Collection des Romans Historiques*.
- XVIII. — LE VIEUX DE LA MONTAGNE. Paris, Colin et C^{ie} ; 1893, in-12.
- XIX. — PARSIFAL. Poème de Richard Wagner, traduction littérale de Judith Gautier. Dessin de Paul Baudry et autographe de Wagner. Paris, Colin et C^{ie}, 1893, in-8° carré.
- Traduction nouvelle s'adaptant à la musique, Paris, Société Française d'Éditions d'Art, 1898, in-12. Il existe des exemplaires portant la marque de Fasquelle, 1900.
 - Traduction de Judith Gautier, Paris, Armand Colin, 1914, in-8°.
 - Version française de Judith Gautier et Maurice Kufferath de PARSIFAL, drame sacré en trois actes de Richard Wagner. Livret seul. Paris. Imp. de l'*Illustration*, 1914. Gr. in-8° à 2 colonnes avec gravures. (La *Petite Illustration*, n° 44. Série Théâtre. n° 24, 3 janvier 1914).
- XX. — MÉMOIRES D'UN ÉLÉPHANT BLANC. Paris, Colin et C^{ie}, 1893, in-4.
- Nouvelle édition Colin, 1900 pour la *Bibliothèque du Petit Français*, in-16 avec illustrations par A. Mucha et ornements par P. Ruty.
 - Dixième édition Armand Colin, 1931.
- XXI. — KHOU-N-ATONOU, fragments d'un papyrus et diverses nouvelles. Paris, Colin et C^{ie}, 1898, in-18.
- XXII. — LES MUSIQUES BIZARRES A L'EXPOSITION DE 1900, transcrites par Louis Bénédictus. Paris, Ollendorf, 1901. Gr. in-8°. L'ouvrage se compose de cinq brochures publiées séparément et réunies sous une couverture en couleur de Jeannot.
- La Musique Chinoise. Ollendorf et Enoch 1900. Fac-similé d'une page de musique chinoise. Introduction et poème de Judith Gautier. Musique transcrite par Bénédictus.
 - Danse Javanaise. Danse du Diable. Ollendorf, 1900. Introduction et paroles de Judith Gautier. Musique transcrite par Bénédictus.
 - La Musique Indo-Chinoise. Ollendorf et Enoch, 1900. Fac-similé d'une page de musique indo-chinoise. Introduction et paroles de Judith Gautier. Musique transcrite par Bénédictus.
 - La Musique Japonaise. Les Danses de Sada-Yacco. Ollendorf et Enoch, 1900. Introduction et paroles de Judith Gautier. Musique transcrite par Bénédictus. (Nous retrouvons dans l'introduction la pièce *La Gheisha* et le *Samourai* remaniée et représentée au Théâtre des Mathurins en 1901. Publiée sous cette nouvelle forme

- dans LES PARFUMS DE LA PAGODE. Paris, Charpentier et Fasquelle, 1919, in-12. (Œuvre Posthume.)
- La Musique Égyptienne. Ollendorf et Enoch, 1900. Introduction et paroles de Judith Gautier. Musique transcrite par Bénédictus.
- Les Chants de Madagascar. Ollendorf et Enoch, 1900. Introduction et paroles de Judith Gautier. Musique transcrite par Bénédictus.
- XXIII. — LES PRINCESSES D'AMOUR. (Courtisanes Japonaises.) Paris, Ollendorf, 1900, in-12. Cet ouvrage parut dans *La Grande Revue*, n° 13 et suivants en 1900.
- Traduction en espagnol. PRINCESAS DE AMOR. Version castellana de Carlos Battle. Prologo de Luis Bonafoux. Paris, Ollendorf, 1907, in-8°.
- XXIV. — LE COLLIER DES JOURS. (Souvenirs de ma vie). Paris, Juven, 1902. Bibliothèque Femina, in-12.
- XXV. — LE SECOND RANG DU COLLIER. (Souvenirs littéraires). Paris, Juven, 1903, in-12. Ce livre parut dans la *Revue de Paris*, n° 6 en 1902 et nos 1, 2, 3, 4 en 1903.
- XXVI. — LE LIVRE DE LA FOI NOUVELLE. (Ouvrage anonyme publié sans indication de lieu, ni date, ni nom d'éditeur ou d'imprimeur. Paris, 1903, Gr. in-8°.
- XXVII. — LE PARAVENT DE SOIE ET D'OR. Paris, Fasquelle, 1904, in-12 illustré en couleurs.
- XXVIII. — LE TROISIÈME RANG DU COLLIER. Paris, Juven, 1909, in-12. Cet ouvrage parut dans la *Revue de Paris*, nos 1, 2 et 3 en 1909.
- XXIX. — EN CHINE. (Merveilleuses histoires). Préface de Jean Aicard. Vincennes, Arts Graphiques, 1911. Petit in-8° illustré de 12 planches en couleurs et d'une carte. *Les Beaux Voyages*.
- XXX. — POÉSIES. Les rites divins. Au gré du rêve. Badinages. Pour la Lyre. Paris, Fasquelle, 1911, in-12. Il a été tiré 15 exemplaires sur papier de Hollande.
- XXXI. — LE JAPON. (Merveilleuses Histoires.) Préface de Jean Aicard. Vincennes, Les Arts Graphiques, 1912, in-12 avec planches en couleurs et carte.
- XXXII. — LE ROMAN D'UN GRAND CHANTEUR. (Mario de Candia.) D'après les « Souvenirs » de sa fille M^{me} Cecilia Pearse et la version française de M^{lle} Ethel Duncan. Paris, Fasquelle, 1912, in-12.
- XXXIII. — DUPLEIX. Pages d'histoire. Vincennes, les Arts Graphiques 1913, in-8° avec 12 planches en couleurs.
- Nouvelle mise en vente en 1916, par l'éditeur Nelson.

- XXXIV. — LETTRES INÉDITES DE MADAME DE SÉVIGNÉ, recueillies par Judith Gautier, et illustrées par Madeleine Lemaire. Paris, A la Marquise de Sévigné, 1913. Il a été tiré de cet ouvrage douze cents exemplaires numérotés non mis dans le commerce.

B

PIÈCES DE THÉÂTRE

- LA MARCHANDE DE SOURIRES. Pièce japonaise en 5 actes et 2 parties représentée pour la première fois à l'Odéon le 21 avril 1888. Prologue d'Armand Silvestre, musique de Bénédictus. Paris, Charpentier, 1888, in-18.
- LA CAMARGO. (En collaboration avec Tonnelly.) Ballet pantomime en 2 actes et 3 tableaux, Paris, Colin, 1893, in-18.
- LA SONATE DU CLAIR DE LUNE. Opéra en un acte. Musique de Bénédictus. Paris, Colin, 1894, in-18.
- LA BARYNIA. Drame russe en collaboration avec Joseph Gayda, représenté au Théâtre de l'Odéon le 20 septembre 1894. Cette pièce est tirée de la nouvelle du même titre publiée dans LES CRUAUTÉS DE L'AMOUR. Paris, Dentu, 1879.
- LA TUNIQUE MERVEILLEUSE. Pièce chinoise en un acte représentée à l'Odéon le 14 janvier 1899. Publiée dans le recueil LE PARAVENT DE SOIE ET D'OR. Paris, Fasquelle, 1904.
- LA GHEISHA ET LE CHEVALIER. Traduction d'une pièce japonaise appartenant au répertoire de Sada-Yacco, représentée au Théâtre des Mathurins en 1901. (Voir la Musique Japonaise. Les Danses de Sada-Yacco. Paris, Ollendorf et Enoch, 1900.) Publiée dans LES PARFUMS DE LA PAGODE. Paris, Charpentier et Fasquelle, 1919.
- UNE FAUSSE CONVERSION. Pièce en un acte d'après Théophile Gautier, représentée à l'Odéon le 24 avril 1899.
- PRINCESSES D'AMOUR. Pièce tirée du livre du même nom et représentée au Vaudeville en 1908.
- L'AVARE CHINOIS. Publiée dans LES PARFUMS DE LA PAGODE et représentée à l'Odéon en 1902.
- TRISTIANE. La Revue de Paris, 15 novembre 1910.
- LA FILLE DU CIEL. Drame chinois en collaboration avec Pierre Loti. Paris, Calmann-Lévy, 1911, in-12. Ce livre en est maintenant à sa 19^e édition. *Revue des Deux Mondes*, 15 mars, 1 et 15 avril, 1^{er} mai 1911. Tomes II et III.

L'APSARA¹. Pièce hindoue.

LES PORTES ROUGES¹. Pièce annamite.

MADEMOISELLE DE MAUPIN¹. (En collaboration avec Fanelli).
Pièce tirée du livre de Théophile Gautier.

C

LETTRES

LETTRES DE JUDITH GAUTIER à Pierre Loti. 35 lettres originelles appartenant à M. Samuel Loti-Viaud.

D

ARTICLES

EUREKA d'Edgar Poë. *Le Moniteur Universel*, 29 mars 1864. Signé Judith Walter.

Collaboratrice à la *Revue des Lettres et des Arts*, hebdomadaire sous la direction d'Armand Gouzien ; rédacteur en chef, Villiers de L'Isle-Adam, du 13 octobre 1867 au 29 mars 1868. Articles signés : Judith Walter.

RICHARD WAGNER sur la première représentation à Paris de Rienzi. *La Liberté*, 7 avril 1869. Judith Mendès.

LE THÉÂTRE EN CHINE. *La Liberté*, 5 et 6 janvier 1869. Judith Mendès.

RICHARD WAGNER CHEZ LUI. *Le Rappel*, 3 août 1869. Judith Mendès.

PROMENADES D'ÉTÉ. A Bâle, à Lucerne, sur le lac Constance. *La Liberté*, 7 août, 24 août, 7 octobre 1869. Judith Mendès.

NOTES SUR LA CHINE. Série d'articles publiés sous le nom de F. Chaulnes dans le *Journal Officiel* le 17, 30 janvier 1875 ; 20 février ; 5, 21, 27 mars ; 31 juillet ; 7, 25 août ; 12, 26 septembre ; 14, 29 octobre ; 13 novembre ; 8, 30 décembre 1875 ; 15, 27 janvier 1876 ; 16 février ; 1^{er} mars ; 2, 22 avril ; 25 mai ; 9 juillet ; 28 août ; 3, 22 septembre 1876.

CRITIQUES D'ART. Le Salon. *Le Rappel* du 2, 6, 7, 10, 14, 23, 27 mai 1876 ; 2, 15, 21, 26 juin ; 2 juillet 1876. Judith Gautier.

1. Ces trois pièces n'ont jamais été publiées. M^{me} Suzanne Meyer-Zundel dit les avoir dans sa possession, mais nous n'avons pas été autorisée à les consulter.

- LES SÉVÉRITÉS DU CALIFE. Conte Oriental. *Revue Bleue*, n° 15, 1888, pp. 137-140.
- NOTES AVEC FRAGMENT INÉDIT d'un roman de Villiers de L'Isle-Adam. *Mercure de France*, n° VII, 1893, p. 289.
- LES RESPLENDISSEMENTS D'ATUM. *Revue de Paris*, n° VI, 1894, pp. 769-806.
- POÉSIES. *Revue de Paris*, n° V, 1896, pp. 116-118.
- SOUVENIRS D'UNE FOLLE SOIRÉE. *Cosmopolis*, n° III, 1896, pp. 765-775.
- LE PRINCE A LA TÊTE SANGLANTE. *Revue de Paris*, n° VI, 1897 pp. 744-762.
- LES TROIS AMIES. *La Revue Blanche*, n° 16, 1898, p. 304.
- NOTRE SŒUR. *Le Revue Blanche*, n° 18, 1899, p. 126.
- L'OISEAU-FLEUR LISSE SES PLUMES. *La Revue Blanche*, n° 21, 1900, p. 523.
- L'OISEAU-FLEUR CONTE UNE HISTOIRE. *La Revue Blanche*, n° 22, 1900, p. 578.
- QUELQUES GRANDS POÈTES CHINOIS et la poétesse Ly-Y-Han. *Grande Revue*, n° 19, 1901, pp. 554-570.
- POÈMES CHINOIS DE TOUS LES TEMPS. *Revue de Paris*, n° 3, 1901, pp. 805-820.
- LE PRINCE BOJIDA KARAGEORGIVITCH. *Revue de Paris*, n° 3, 1908, pp. 664-672.
- L'EMPEREUR DE CHINE. *Revue de Paris*, n° 4, 1908, pp. 514-522.
- CRITIQUES MUSICALES et articles divers. *Excelsior*, 16, 17 novembre 1910 ; 1^{er}, 9, 12, 30, 31 décembre 1910 ; 24, 27 janvier 1911 ; 6, 9, 13, 17, 19, 20, 27 février ; 27 avril ; 4, 5, 7, 10, 18 mai ; 11, 12, 14, 16, 25, 26, 28, 30 juin ; 21 juillet 1911.
- TRISTIANE. Pièce. *Revue de Paris*, n° 6, 1910, pp. 283-312.
- BULLE DE SAVON. Poème. *Graecia*, 15 février 1911.
- LE LIVRE DE SYNTHIA. *Mercure de France*, n° 97, 1912, p. 45.
- LE NOVICIAT LITTÉRAIRE de Marie Lenéru avec lettres inédites. *Revue Mondiale*, n° 179, 1917, pp. 216-227 et 323.

E

ŒUVRES POSTHUMES

UN GÉNÉRAL DE CINQ ANS. Paris, Berger-Levrault, 1918, in-4° oblong avec images d'Alice Bergerat.
— Paris, Berger-Levrault, 1920, in-4°.

LES PARFUMS DE LA PAGODE. Paris, Fasquelle, 1919, in-16.

DEUXIÈME PARTIE

Nous avons divisé la bibliographie afin de faciliter une vue d'ensemble ou un travail de recherches. Mais il reste entendu que cette division est souvent arbitraire, un grand nombre des ouvrages cités pouvant figurer dans plusieurs rubriques à la fois.

I. — ÉTUDES SUR JUDITH GAUTIER ET SON ŒUVRE

- ANONYME. — *Nécrologie. Judith Gautier*. Journal des Débats, 29 décembre 1917.
- AUBRY (Raoul). — *Un début chez les Goncourt*. Le Temps, 25 novembre 1910.
- Barthou (Louis). — *Richard Wagner et Judith Gautier*. Revue de Paris 1^{er} et 15 août 1932.
- BEAUNIER (André). — *Judith Gautier*. Revue des Deux Mondes, 1^{er} février 1918.
- BERGERAT (Émile). — *Entretiens, Souvenirs, Correspondance*. Paris, Charpentier, 1879.
— *Souvenir d'un Enfant de Paris*. Paris, Fasquelle, 1911-1913, 4 vol.
— *Judith Gautier*. Le Figaro, 8 janvier 1918.
- BERTAUT (Jules). — *Notes et figures. Judith Gautier*. L'Opinion, 5 janvier 1918.
- BONNIÈRES (R. de). — *Mémoires d'aujourd'hui*. Paris, Ollendorf, 1883-1888, 3 vol., 2^e série, 1885.
- BOSCHOT (Adolphe). — *Théophile Gautier*. Paris, Desclée de Brouwer et C^{ie}, 1933.
- BOUCHER (H.). — *Lettres de Théophile Gautier à ses filles 1870-1871*. Mercure de France, 15 mai 1929.
- COLLANGES. — *M^{me} Judith Gautier à l'Académie Goncourt*. Le Figaro, 29 octobre 1910.
- DESCHAMPS (Gaston). — *La vie littéraire. Judith Gautier*. Le Temps, 30 octobre 1910.
— *Nécrologie. Judith Gautier*. Le Temps, 29 décembre 1917.
- DREYFOUS (Maurice). — *Ce que je tiens à dire*. Paris, Ollendorf, 1912.
- FRANCE (Anatole). — *La Vie Littéraire*. Paris, Calmann-Lévy, 1892, 4^e série.
- FRESNOIS (André du). — *Judith Gautier à l'Académie Goncourt*. Revue Critique des Idées et des Livres, 10 octobre 1910.

- GANDERAX (Louis). — *La Marchande de Sourires à l'Odéon*. Revue des Deux Mondes, 15 mai 1888.
- GONCOURT (J. et E. de). — *Journal*. Paris, Charpentier-Fasquelle, 1935. Vol. II, III, V.
- GOURMONT (Jean de). — *Revue du Mois*. Mercure de France, mars 1904.
- GOURMONT (Rémy de). — *Petits Portraits*. Revue du Nouveau Monde, 1^{er} février 1902.
- *Critique Littéraire*. Mercure de France, janvier 1900.
- *Critique Littéraire*. Mercure de France, février 1903.
- *Promenades Littéraires*. Paris, Mercure de France, 1904, 1^{re} série.
- *Les célébrités d'aujourd'hui*. Judith Gautier. Paris, Bibliothèque Internationale d'Édition, 1904.
- HARAUCOURT (Edmond). — *Le Petit Théâtre*. Le Gaulois, 28 mai 1898.
- HENRIOT (Émile). — *Courriers Littéraires*. Le Temps, 30 juin 1925.
- HERMANT (Abel). — *La Vie à Paris*. Le Temps, 11 janvier 1918.
- HIRSCH (Charles-Henry). — *M^{me} Judith Gautier sur Théophile Gautier et les Goncourt*. Mercure de France, 1^{er} janvier 1903.
- JARRY (Paul). — *Théophile Gautier à Neuilly*. Extrait du Bulletin de la Commission Historique de Neuilly-sur-Seine. Neuilly, 1922.
- JASINSKY (René). — *Les Années romantiques de Théophile Gautier*. Paris Librairie Viubert, 1929.
- LUGNE-POE (A.-F.). — *Huit jours de théâtre*. La Presse, 24 mai 1897.
- MALHERBE (Henry). — *Richard Wagner Révolutionnaire*. Paris, Albin Michel, 1938.
- MAURY (Lucien). — *Les Lettres, les Femmes et les Prix Littéraires*. Revue Politique et Littéraire, 24 décembre 1910.
- MENDÈS (Catulle). — *Les 73 journées de la Commune*. Paris, E. Lachand, 1871.
- *Richard Wagner*. Paris, Charpentier, 1886.
- *Lettres inédites à Gustave Flaubert (13 lettres) conservées dans la Collection Lovenjoul*.
- MONTCLAIR. — *Silhouettes féminines*. M^{me} Judith Gautier. Le Figaro, 15 février 1890.
- MORLAND (Jacques). — *Les Marionnettes de M^{me} Judith Gautier*, L'Opinion, 11 juin 1910.
- POITEAU (Émile). — *Quelques écrivains de ce temps*. Paris, Bernard Grasset, 1913.
- POURTALÈS (Guy de). — *Wagner. Histoire d'un artiste*. Paris, Nouvelle Revue française, 1932.
- POUVOURVILLE (Albert de). — *Judith Gautier*. Le Gaulois, 29 décembre 1917.
- RÉGNIER (Henri de). — *Faces et Profils*. Judith Gautier. Les Nouvelles Littéraires, 16 août 1930.
- RACHILDE (M^{me} Alfred Valette). — *Revue du Mois*. Mercure de France, septembre 1900.
- SOUDAY (Paul). — *Judith Gautier*. Le Temps, 19 janvier 1918.
- THARAUD (J. et J.). — *Œuvres et portraits du XX^e siècle. Un drame à l'automne. Le tombeau de Judith Gautier*. Paris, Stock, 1923.
- TIERSOT (Julien). — *Lettres françaises de Richard Wagner*. Paris, Grasset, 1935.
- VEDEL (Émile). — *Une académicienne*. Le Figaro, 5 novembre 1910.

- VIEIRA SOUTO (Luiz Filipe). — *Vida e Obra de Um Escritor. Artur de Oliveira*. Rio de Janeiro, Publicações da Academia Brasileira, 1936.
- VITU (Auguste). — *Sur la « Marchande de Sourires »*. Figaro, 21 avril 1888.
- WAGNER (Richard). — *Lettres à Judith Gautier*. Manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris. Cote : Ms. Fr. nouvelles acquisitions 12.235. Don. Ms. 6.103.
- WAGNER (Cosima). — *Lettres à Judith Gautier*. Insérées à la suite des lettres de Richard Wagner.
- WYZEWA (Théodore de). — *Les livres nouveaux*. Revue Bleue, 30 décembre 1893.

II. — OUVRAGES SUR LE MILIEU DE JUDITH GAUTIER

- ALBALAT (Gustave). — *Flaubert et ses Amis*. Paris, Plon, 1927.
- CALMETTES (Fernand). — *Leconte de Lisle et ses Amis*. Paris, Quantin, 1902.
- COPPÉE (François). — *Souvenirs d'un Parisien*. Paris, Lemerre, 1910.
- DAIREAUX (Max). — *Villiers de L'Isle-Adam*. Paris, Desclée de Brouwer, 1936.
- DAVERNAY (G.). — *Notes biographiques. Catulle Mendès*. Le Figaro, 9 février 1909.
- DERMÉE (Paul). — *Théophile Gautier*. Portraits d'hier, n° 57, le 15 juillet 1911.
- DU CAMP (Maxime). — *Souvenirs Littéraires*. Paris, Hachette, 1882, 2 vol.
- FEYDEAU (Ernest). — *Théophile Gautier. Souvenirs intimes*. Paris, Plon, 1874.
- GOUDEAU (Émile). — *Dix ans de Bohème*. Paris, Librairie Illustrée, 1888.
- LA JEUNESSE (Ernest). — *Les nuits, les ennuis et les âmes de nos plus notoires contemporains*. Paris, Perrin, 1896.
- LAVIGNAC (Albert). — *Le voyage artistique à Bayreuth*. Paris, Ch. Delagrave, 1900, 4^e édition.
- LOVENJOUL (Vicomte de Spoelberch de). — *Histoires des œuvres de Théophile Gautier*. Paris, Charpentier, 1867, 2 vol.
- MONTFORT (Eugène). — *Visages d'hier et d'aujourd'hui. Catulle Mendès*. Candide, 31 juillet 1930.
- RACOT (Adolphe). — *Portraits d'aujourd'hui*. Paris, Librairie Illustrée, 1887.
- REGNIER (Henri de). — *Faces et Profils. Catulle Mendès*. Les Nouvelles Littéraires, 2 mai 1921.
- REYMOND (Jean). — *Albert Glatigny*. Paris, E. Droz, 1936.
- SNELL (Victor). — *Villiers de L'Isle-Adam*. Portraits d'Hier, n° 25, le 15 mars 1910.
- SILVESTRE (Armand). — *Portraits et souvenirs*. Paris, Charpentier, 1891.
- THEURIET (André). — *Souvenirs des vertes saisons*. Paris, Ollendorf, 1904.
- VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. — *Chez les passants*. Paris, G. Crès (s. d.).

III. — OUVRAGES SUR LES QUESTIONS SOULEVÉES PAR L'ŒUVRE DE JUDITH GAUTIER

A. *Le Parnasse.*

- ALMERAS (Henri d'). — *Avant la gloire, leurs débuts.* Paris, Soc. Fr. d'Imp., 1902, 1^{re} série.
- BERSANCOURT (A. de). — *Au temps des Parnassiens. Nina Villard et ses amis.* Paris, Renaissance du Livre, 1922.
- BUET (Maurice). — *François Coppée.* Portraits d'Hier, n° 58, 12 août 1911.
- CLERGET (Fernand). — *Villiers de L'Isle-Adam.* Paris, Michaud (s. d.).
- DES ESSARTS (Emmanuel). — *L'Ecole parnassienne, son histoire et sa doctrine.* Revue Bleue, 5 juillet 1902.
- HOUSSAYE (Henry). — *Les Idées.* Paris, Calmann Lévy, 1886.
- HURET (Jules). — *Enquête sur l'évolution littéraire.* Paris, Charpentier, 1891.
- IBROVAG (Miodrag). — *José-Maria de Hérédia.* Paris, Les Presses Universitaires, 1923.
- MENDÈS (Catulle). — *La légende du Parnasse contemporain.* Bruxelles, 1884.
- *Le mouvement poétique français.* Paris, Imp. Nat., 1903.
- RICARD (Xaviér de). — *Souvenirs Littéraires.* Le Petit Temps, 13, 17 novembre ; 3, 6 décembre 1898.
- *Petits Mémoires sur le Parnasse.* Le Petit Temps, 1, 2, 4, 5 juillet 1899 ; 2, 9 septembre 1900. La Revue, 1^{er} février 1902. Cœmedia, 25 janvier, 13 février 1911.

B. *L'Orientalisme.*

- ALEXEIEV (Basile). — *La littérature chinoise.* Annales du Musée Guimet, Bibliothèque de Vulgarisation, t. LII. Paris, Paul Geuthner, 1937.
- ASCOLI (Georges). — *Zadig de Voltaire.* Introduction et Commentaires. Paris, Hachette, 1929, 2 vol.
- BURNOUF (Émile-Louis). — *De la nécessité des études orientales.* Nancy, N. Grosjean, 1861.
- DURANTY. — *Japonisme.* La vie moderne, 26 juin 1879. Vol. I, n° 12.
- FARJEUL (Fernand). — *Voltaire et les Chinois.* Revue Hebdomadaire, 6 août 1910.
- HEROLD (A.-Ferdinand). — *Les théâtres.* Mercure de France, 15 février 1907.
- *L'Inde à la Comédie Française et à la Comédie Italienne en 1770.* Angers, Burdin et C^{ie} (s. d.).
- MORNET (Daniel). — *Édition de la « Nouvelle Héloïse » de Rousseau.* Paris, Hachette, 1925, 4 vol.
- LEVI (Sylvain). — *L'Indianisme.* Paris, Larousse, 1926. (La Science Française.)
- MARTINO (Pierre). — *L'Orient dans la littérature française aux XVII^e et XVIII^e siècles.* Paris, Hachette, 1906.
- MERRY et NERVAL. — *Le chariot d'enfant.* Paris, D. Giraut et J. Dagneau 1850.

- MORET (M. A.). — *Les sources du roman de la momie*. Revue de l'Histoire Littéraire de la France, 15 juillet 1899.
- NERVAL (Gérard de). — *Voyage en Orient*. Paris, Charpentier, 1851.
- PINOT (Virgile). — *La Chine et la formation de l'esprit philosophique en France*. Paris, Paul Geuthner, 1932.
- SALLE (E. de). — *Sakountala à Paris*. Paris, Pagnerre, 1840.
-

INDEX DES NOMS CITÉS

- ABOUT (Edmond), 24, 37.
 ADAM (M^{me} Juliette), 42, 158, 172.
 AJALBERT, 179.
 ANQUETIL-DUPERRON, 60.
 ASCOLI (Georges), 59, 60.
 BANVILLE (Théodore de), 41, 62, 175.
 BARBEY D'AUREVILLY, 44.
 BARRACAND (Léon), 42, 44.
 BARTHO (Louis), 123.
 BAUDELAIRE (Charles), 19, 24, 32, 33, 36, 41, 42, 78, 175.
 BEETHOVEN, 184.
 BENEDICTUS (Louis), 109, 110, 119, 130, 131, 155, 172, 173, 188, 189.
 BERGERAT (Émile), 45, 97, 172, 183, 188.
 BERLIOZ, 79, 175.
 BERNHARDT (Sarah), 159, 162-164.
 BING, 66.
 BLOY (Léon), 179.
 BOISSIER (Gaston), 178.
 BONNIÈRES, 38, 41, 48, 74.
 BOUDDHA (Le), 122, 137.
 BOUILHET (Louis), 37, 41, 63.
 BOURGES (Élimir), 179.
 BOURGET (Paul), 42.
 BRAGA (Gaitano), 37.
 BRISSON (Adolphe), 103.
 BURNOUF (Émile), 60, 61.
 — (Eugène), 60, 61.
 — (Jean-Louis), 60, 61.
 CALMETTES (Fernand), 42-44, 75, 100, 101.
 CERNUSCHI (Henri), 66.
 CHAMPFLEURY (Jules), 41.
 CHATILLON, 184.
 CHAVANNES (Puvis de), 37, 175.
 CHEZY (Antoine-Léonard de), 60, 61.
 CHRÉTIEN (Céleste), 168, 172, 185.
 CLARETIE (Jules), 166.
 CLAUDEL (Paul), 179.
 CONFUCIUS, 35, 110.
 COPPÉE (François), 64.
 CORMENIN (Louis de), 13.
 DALLOZ (Paul), 24, 37.
 DAUDET (Léon), 179.
 DE BUSSY, 149.
 DE GUERNE, 64.
 DELABORDE, 37.
 DESCAVES (Lucien), 172, 179, 180.
 DESCHAMPS (Gaston), 37, 52.
 DIDEROT, 60.
 DIERX (Léon), 64.
 DORE (Gustave), 36.
 DU CAMP (Maxime), 13, 37, 45, 62, 97, 175.
 DUMAS (Alexandre), 24.
 — (Fils), 24, 37.
 DUPARC (Henri), 74, 94.
 DUPLÉIX, 60, 149.
 ETEX (Antoine), 184.
 FABRE (Henri), 179.
 FANELLI, 109, 185, 188.
 FAURE (Gabriel), 74.
 FEYDEAU (Ernest), 37.
 FLAUBERT (Gustave), 36, 46, 92, 104, 175.
 FRANCE (Anatole), 26, 52, 69, 72, 112, 150, 169.
 FRESNOIS, 143.
 GANDERAX (Louis), 155, 172.

- GANNEAU (Clermont-), 29, 30, 142, 143, 185.
 — (M^{me}), 37, 38.
 GAUTIER (Estelle), 12, 13, 18, 20, 22, 36, 45, 47, 97.
 — (Lili), 7.
 — (Louise), 7.
 — (Pierre), 5-7, 10.
 — (Théophile), 2, 3, 10, 11, 13, 18-32, 36-42, 44-46, 60, 62, 65, 69, 74-79, 87, 92, 95, 97-102, 107, 146, 155 156, 167-170, 174, 183, 184.
 — (Théophile, Fils), 26, 165.
 — (Zoé), 7, 8, 14.
 GAYDA (Joseph), 155.
 GEFFROY (Gustave), 179.
 GILLOT, 66.
 GLATIGNY (Albert), 41.
 GOBINEAU (Comte de), 60, 61, 122, 123, 136, 137.
 GONCOURT (Edmond et Jules de), 8, 16, 29, 35-37, 66, 69, 75, 98, 169, 175, 179, 185.
 GONSE (Louis), 66.
 GOURJAULT (Olivier), 31.
 GOUZIEN (Armand), 42.
 GOZLAN (Léon), 41.
 GRANDERIE (Dardenne de la), 38.
 GRASSINI (Josephina), 13.
 GRISI (Carlotta), 13, 14, 17, 95.
 — (Ernesta), 2, 3, 13, 14, 17, 22, 45, 47, 78, 184.
 — (Giulia), 13, 181.
 — (Giuditta), 13.
 GUITRY (Lucien), 163, 166.

 HARAUCOURT, 21, 157, 171.
 HAYASHI, 66.
 HENNIQUE (Léon), 179.
 HEREDIA (de), 42, 44, 63, 65, 66, 76, 173.
 HILLMACHER (M^{me}), 172.
 HOLBACH (d'), 60.
 HOUSSAYE (Arsène), 33.
 HOUSAYE (Henry), 42.
 HUC (le Père), 60, 61.
 HUET (M^{lle}), 22, 23, 27, 185.
 HUGO, 24, 41, 47, 76, 96, 97, 179.

 IBROVAG (M.), 42, 64.

 JACQUEMONT (Victor), 60.
 KALERGIS (Comtesse de), 87.

 LA BOURDONNAIS, 60.
 LACROIX, 108, 109.
 LA TOUCHE (de), 149.
 LAJEUNESSE (Ernest), 103.
 LAO-TZE, 35, 187.
 LAZARE (Bernard), 103, 104.
 LECOMTE (Georges), 179.
 LECONTE DE LISLE, 42, 43, 46, 47, 55, 58, 64, 76, 175.
 LEMERRE (Alphonse), 42.
 LEMIERRE (Antoine-Marie), 60.
 LEVI (Éliphas), 185.
 LISZT, 87, 90, 129, 133.
 LOTI (Pierre), 66, 142, 158-165, 172, 177, 178.
 LOUYS (Pierre), 109, 172, 173, 183.
 LUGNE-POE, 156.

 MALHERBE (Henry), 136.
 MALLARMÉ, 42.
 MARIETTE, 63.
 MARGUERITTE (Victor), 179.
 MARRAS (Jean), 42, 47.
 MARTINO, 59.
 MASPERO, 63.
 MASSERA, 45.
 MENDÈS (Catulle), 41, 42, 44-47, 64, 67, 68, 78, 79, 81, 82, 86-91, 93-97, 99-101, 103-105, 107, 118, 119.
 MENARD (Louis), 42.
 MEYERBEER, 37.
 MIRBEAU (Octave), 179, 185.
 MONTCLAIR, 40.
 MONTESQUIOU, 28.
 MONTEFIORE, 66.
 MOHSIN KHAN, 37-40, 45, 91, 142.

 NADAR (Paul), 173.
 NAIGNON, 60.
 NERVAL (Gérard de), 61, 62.

 PARIS (Gaston), 42.
 PASDELOUP, 77, 80.
 PELADAN, 172, 185.
 PINOT (Virgile), 59.
 POE (Edgar), 24, 27, 32-35, 48, 145, 146.

- POPELIN (Claudius), 63, 175.
 POREL, 166.
 POURTALES (Guy de), 120, 121, 126, 129.
 POUVOURVILLE (Albert de), 52, 69, 74, 172.
 PRUDHOMME (Sully), 41.
 RAYNAL (l'Abbé), 60.
 REGNIER (Henri de), 172, 173.
 REMINYI, 37, 38.
 REMUSAT (Charles de), 60, 62.
 RENARD (Jules), 179.
 REYER (Ernest), 62.
 RICHTER (Hans), 86.
 RODOLPHO, (Adolphe Bazin), 8, 26.
 ROSNY (ainé), 107, 172, 179, 180.
 — (jeune), 179.
 SACY (Sylvestre de), 60, 61.
 SAINT-VICTOR, 37.
 SAND (George), 21.
 SARGENT, 184.
 SCHNAPPAUF (Bernhart), 125, 132.
 SCHOLL (Aurélien), 41.
 SCHURE (Édouard), 94.
 SCOTT (Walter), 24.
 SERVET, 94.
 SHAKESPEARE, 24.
 SILVESTRE (Armand), 30, 43.
 SOUDAY (Paul), 50, 69, 74.
 TAILHADE (Laurent), 179.
 TASSY (Garcin de), 60.
 THACKERAY, 28.
 THARAUD (J. et J.), 173.
 TIERSOT, 137.
 TING-TUN-LING, 30-32, 37, 40, 47.
 TURGAN, 24, 37, 46.
 VACQUERIE (Auguste), 41, 175.
 VERLAINE, 42.
 VIAUD (Samuel Loti-), 142, 159.
 VILLIERS DE L'ISLE ADAM, 41, 44, 46, 81-83, 86-90, 93, 94.
 VOLTAIRE, 60.
 WAGNER (Cosima), 80, 82-84, 86, 87, 90, 94, 95, 99, 105, 106, 108, 120, 124-128, 133.
 — (Richard), 41, 76-90, 93-95, 99, 100, 105, 107, 118-139, 156, 175, 176, 182, 184, 187.
 — (Siegfried), 90, 95, 157, 182.
 WIDOR, 172, 173.
 ZOLA, 69, 173.

VU LE 27 AVRIL 1938 :

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

J. VENDRYES.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Recteur de l'Académie de Paris,

G. ROUSSY.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER. — Enfance.	1
Judith Gautier. — Naissance, p. 2. — Premières années chez sa nourrice, p. 3. — Séparation et installation chez son grand-père, p. 5. — Nouvelle vie de liberté à la campagne, p. 6. — Les étoiles, p. 9. — Marionnettes, p. 9. — Théophile Gautier, p. 10. — L'appel de l'Orient, p. 11. — Estelle, p. 12. — La famille Grisi, p. 13. — Au couvent, p. 14. — Éducation religieuse, p. 15. — L'Asie, p. 17. — Sortie du couvent, p. 18.	
CHAPITRE II. — Jeunesse	19
Premier soir chez Théophile, p. 19. — Baudelaire, p. 19. — <i>Le Roman de la Momie</i>, p. 20. — Premières lectures, p. 21. — Leçons de danse, p. 22. — Mademoiselle Huet, institutrice, p. 22. — Spiritisme, p. 23. — Théâtre de Marionnettes, p. 23. — Installation à Neuilly, p. 24. — Vie intellectuelle, p. 24. — Premier poème <i>Le Retour des Hirondelles</i>, p. 26. — Second projet littéraire, p. 27. — Exposition Internationale de Londres (1862). Une rencontre inoubliable, p. 28. — Études décousues, p. 28. — Ting-Tun-Ling, p. 30. — La découverte de la Chine, p. 31. — <i>Eureka</i>, p. 32. — Réceptions chez les Gautier, p. 35. — Le Général Mohsin-Khan, p. 38. — Étude du Chinois, p. 40.	
CHAPITRE III. — Mariage	41
Catulle-Abraham Mendès, p. 41. — « Climat » dans lequel ils se rencontrent et le Parnasse, p. 41. — Salon de Leconte de Lisle, p. 42. — Beauté et Intelligence, p. 43. — Sonnet de Leconte de Lisle, p. 43. — Admirateurs, p. 43. — Opposition de Théophile au mariage, p. 44. — Mariage, p. 46. — Sa maison de rêve, p. 47. — <i>Le Livre de Jade</i>, premier ouvrage, p. 47. — Traduction rigoureuse, p. 48. — Les Chinois chez Judith, p. 51. — <i>Poèmes de la Libellule</i>, anthologie de la poésie japonaise, p. 53. — <i>Poésies</i>, poèmes originaux, p. 54. — « L'Unique Parnassienne, » p. 57.	
CHAPITRE IV. — L'Orientalisme	59
Comment s'éveilla en France l'intérêt pour la pensée asiatique, p. 59. — Tableau des Orientalistes, p. 60. — De Gérard de Nerval à Louis Bouilhet, p. 61. — Leconte de Lisle et Jean Lahor, p. 64. — Hérédia, p. 65. — Les expositions et les collections, p. 65. — La presse et l'Orient, p. 67. — <i>Le Dragon Impérial</i>, feuilleton, p. 69. — Critique et Citations, p. 70.	

CHAPITRE V. — Richard Wagner. Les jours heureux de Tribschen	76
Première représentation des <i>Maîtres Chanteurs</i>, p. 76. — Théophile Gautier, Catulle Mendès et Baudelaire, défenseurs de Wagner, p. 77. — Répétition générale de <i>Tannhäuser</i> à Paris, p. 78. — Enthousiasme grandissant de Judith, p. 79. — Article sur Wagner, p. 79. — Première lettre à Wagner, p. 79. — Seconde lettre, p. 80. — Une idée audacieuse, p. 81. — Le grand départ, p. 81. — Séjour merveilleux, p. 82. — Vie à Tribschen, p. 83. — <i>Richard Wagner chez lui</i>, p. 85. — Munich, p. 86. — Liszt, p. 87. — <i>L'Or du Rhin</i>, p. 88. — De retour à Tribschen, p. 90.	
CHAPITRE VI. — La guerre de 1870. — Épreuves.	91
<i>Iskender</i>, p. 91. — <i>Iskender et Salambô</i>, p. 92. A Munich en juillet 1870, p. 94. — La guerre, p. 94. — Antagonisme d'idées entre Wagner et les Mendès, p. 94. — Retour de Théophile Gautier à Paris. « On bat maman », p. 96. — Admiration de Victor Hugo pour Judith, p. 96. — Mariage d'Estelle, p. 97. — Mort de Théophile Gautier, p. 98. — Reprise des relations avec les Wagner, p. 99. — Drame entre Judith et Catulle Mendès, p. 100. — Psychologie de leurs caractères, p. 101. — Conseils de Cosima, p. 105. — Séparation et divorce, p. 107.	
CHAPITRE VII. — « Le Pré des Oiseaux »	108
Un don inattendu, p. 108. — Pierre Louÿs et Fanelli, p. 109. — Louis Bénédicte, p. 109. — <i>L'Usurpateur</i>, p. 110. — Critique, p. 111. — <i>Lucienne</i>, p. 115. — Rédacteur au <i>Journal Officiel</i>, p. 117.	
CHAPITRE VIII. — Richard Wagner et Judith Gautier.	118
Bayreuth, août 1876, p. 118. — La beauté de Judith, p. 119. Émotion devant le théâtre de Bayreuth, p. 120. — Atmosphère brûlante et enivrée, p. 121. — Problème d'une délicatesse extrême, p. 121. — Ce qu'elle était pour Wagner, p. 123. — Correspondance, p. 124. — Premier billet, p. 125. — Retour à Paris et silence, p. 125. — Correspondance par l'intermédiaire de M. Schnappauf, p. 125. — Extraits, p. 126. — Composition de <i>Parsifal</i>, p. 127. — Étoffes, soieries, parfums, p. 128. — L'Orient. L'Inde, p. 129. — La santé de Judith, p. 129. — Querelle au sujet de Louis Bénédicte, p. 130. — Dernière lettre, p. 132. — Bayreuth à nouveau, p. 133. — <i>Richard Wagner et son Œuvre Poétique</i>, p. 134. — Première de <i>Parsifal</i> à Bayreuth, p. 136. — Hantise de l'Orient, p. 137. — Mort de Richard Wagner, p. 137.	
CHAPITRE IX. — Années de Travail	139
<i>Les Peuples Étranges</i>, p. 139. — Analyse, p. 140. — Étude de la civilisation Chinoise, p. 140. — Voyage en Cochinchine, p. 141. — Judith ne voulait pas voyager. p. 142. — Sa crainte	

de voir la civilisation moderne détruire les anciennes traditions, p. 143. — *Cruautés de l'Amour*, p. 143. — *Isoline et la Fleur Serpent*, p. 144. — *La Fleur-Serpent*, p. 145. — Ressemblance avec l'histoire du Luthier, p. 146. — *Le Paravent de Soie et d'Or*, p. 147. — *Les Parfums de la Pagode*, p. 148. — *La Conquête du Paradis*, p. 148. — Critique et Citations, p. 149. — *Mémoires d'un Eléphant Blanc*, p. 152. — *Le Vieux de la Montagne*, p. 153.

CHAPITRE X. — Théâtre 154

La Marchande de Sourires, p. 154. — Analyse de son théâtre, p. 155. — Une série de pièces : de *La Barynia* à *La Gheisha* et *le Chevalier*, p. 155. — Le Petit Théâtre, p. 155. — La première de *Parsifal* à Paris, p. 156. — *La Fille du Ciel* en collaboration avec Pierre Loti, p. 158. — Rencontre avec Pierre Loti, p. 159. — Correspondance, p. 159. — Demande de Sarah Bernhardt, p. 159. — Extraits de Lettres, p. 160. — Sarah ne prend pas la pièce, p. 162. — Une lueur d'espoir, p. 163. — Divergence d'opinions, p. 163. — Sa philosophie du théâtre, p. 165. — Judith renonce à se faire jouer, p. 166. — Pièces inédites, p. 167.

CHAPITRE XI. — Le Salon de Judith Gautier. Son élection à l'Académie Goncourt. 168

Son art d'écrire, p. 168. — Ne se souciait ni de l'œuvre ni du public, p. 169. — L'âme nostalgique de Judith Gautier, p. 170. — Le salon de Judith Gautier, p. 171. — Elle aimait recevoir, p. 172. — Au 30, rue Washington, p. 172. — Les morts vivaient auprès d'elle, p. 174. — *Le Collier des Jours*, p. 175. — *Les Princesses d'Amour*, p. 177. — Judith Gautier à l'Académie Goncourt, p. 178. — Détails de l'élection, p. 179. — Nouvel honneur, p. 180. — *En Chine. La Marquise de Sévigné*, p. 180. — *Le Japon. Le Roman d'un Grand Chanteur. Dupleix. Parsifal*, p. 181. — Voyage au Maroc, p. 181.

CHAPITRE XII. — Recueillement dans la tempête. Mort . . . 182

La guerre de 1914, p. 182. — Le Manifeste des 93 Intellectuels Allemands, p. 182. — Elle se réfugie au « Pré des Oiseaux », p. 183. — Description, p. 183. — Fanelli, p. 185. — Péladan, p. 185. — Occultisme, p. 185. — Leçons de Magie, p. 186. — *Livre de la Foi Nouvelle*, p. 186. — Les Merles Wagnériens, p. 187. — Mort de Fanelli, p. 188. — Crèche pour fêter l'entrée des troupes à Jérusalem, p. 188. — Le 26 décembre. Tempête, p. 188. — Mort, p. 189. — Le tombeau de Judith, p. 189. — Son œuvre, p. 190. — Son âme reste reliée à l'Asie avec son cortège de conquêtes et de sagesse, p. 190.

BIBLIOGRAPHIE 191

Première partie, p. 191. — Deuxième partie, p. 198.

INDEX DES NOMS CITÉS, p. 203.

IMPRIMERIE
HÉRISSEY
: ÉVREUX :